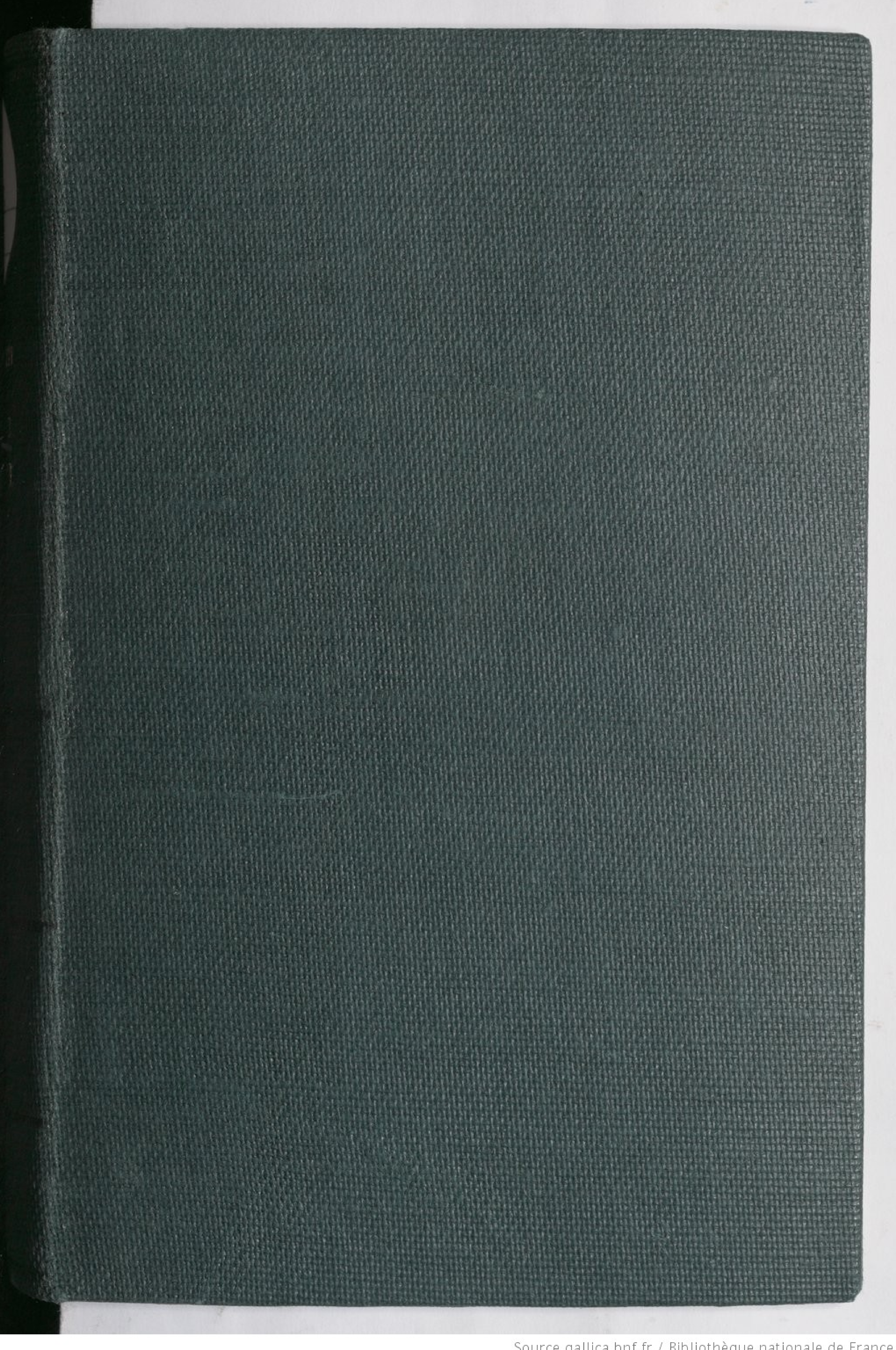
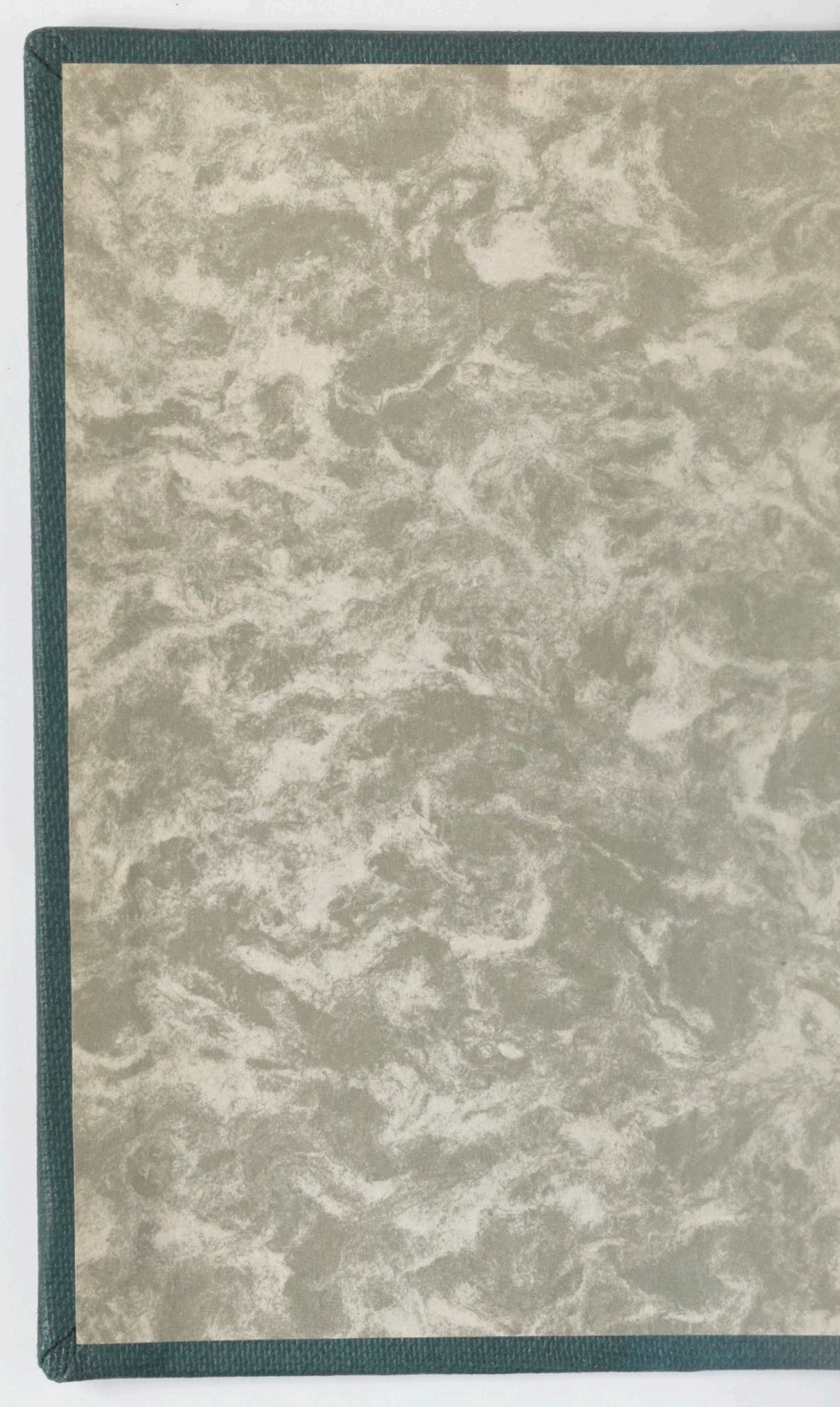
A propos du divorce. Madame Hélène. Par A. Alguerti [Arthur Guillou]



Guillou, Arthur. A propos du divorce. Madame Hélène. Par A. Alguerti [Arthur Guillou]. 1880.







A PROPOS DU DIVORCE

MADAME HÉLÈNE

PAR

A. ALGUERTI

> Vous avez beau vouloir contrarier la nature vous n'en triompherez jamais.
>
> DIDEROT.

> Ce n'est que sur les lois de la nature, qu'on peut établir celles des sociétés humaines.
>
> BERNARDIN DE SAINT-PIERRE



PARIS

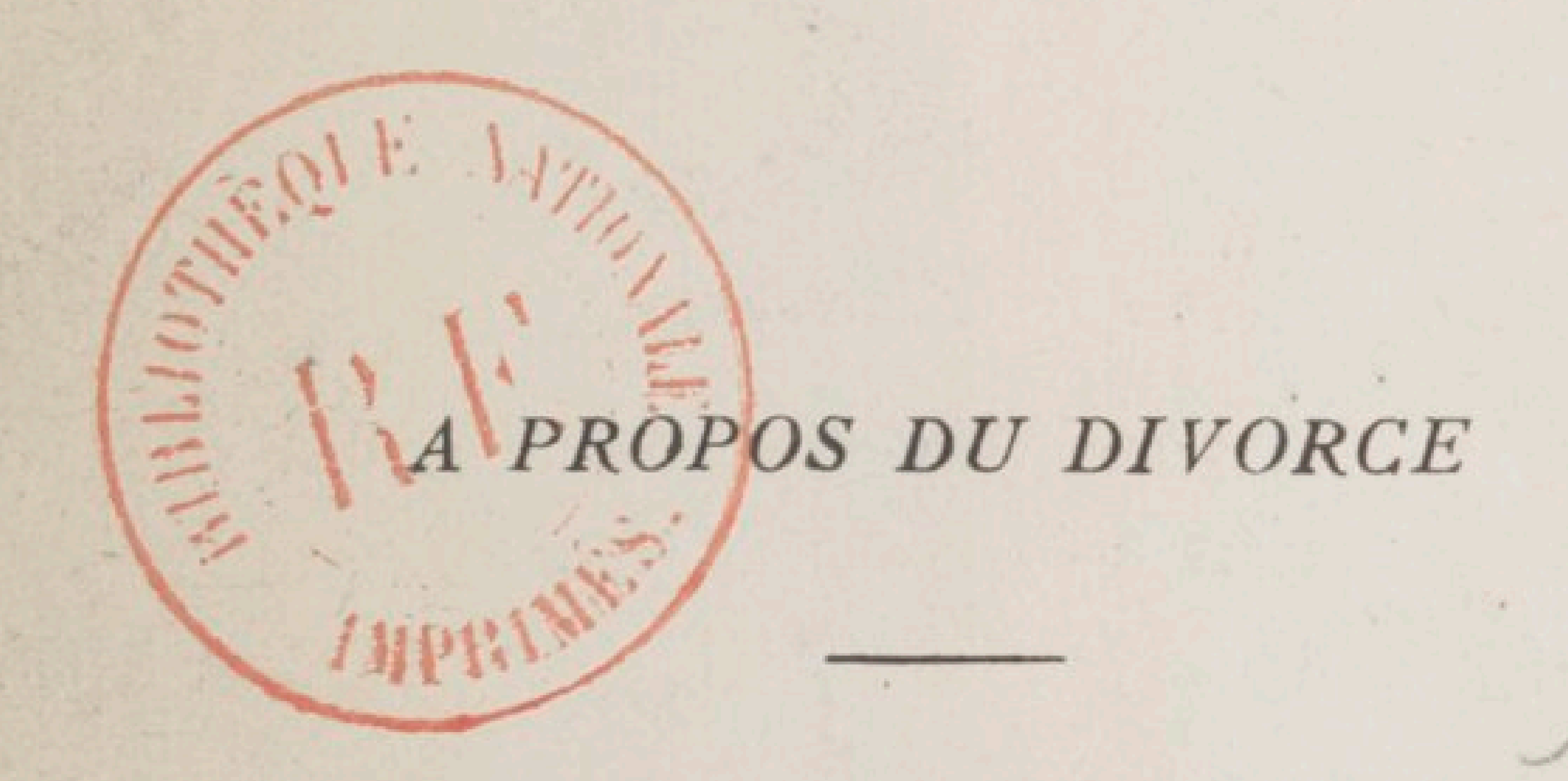
E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans

—

1880



A PROPOS DU DIVORCE

MADAME HÉLÈNE

A PROPOS DU DIVORCE

MADAME HÉLÈNE

PAR

A. ALGUERTI



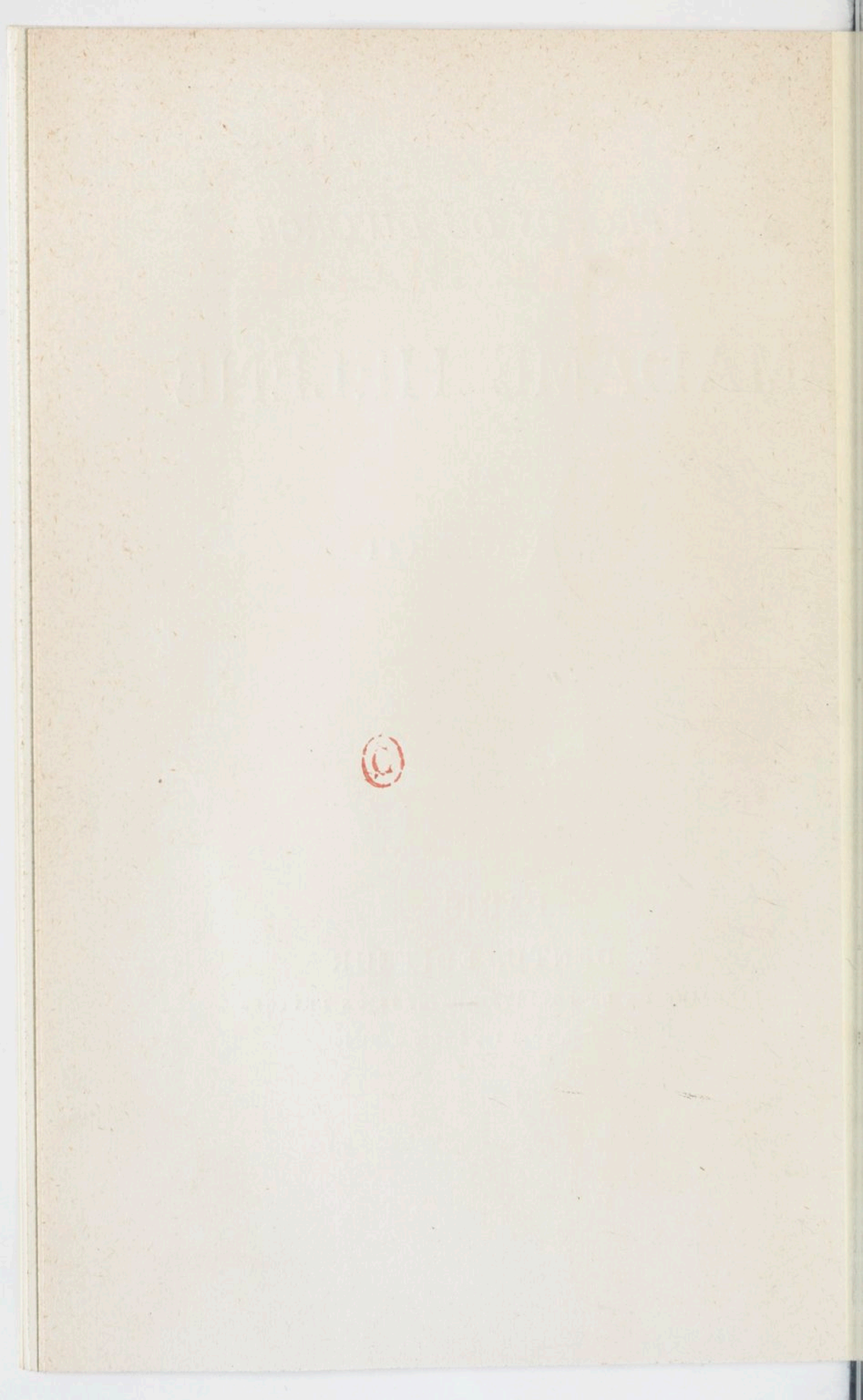
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Palais-Royal, 17 et 19, galerie d'Orléans

1880



MADAME HÉLÈNE

I

En 1856, dans un de ces moments de mélancolie et de découragement où l'on n'aperçoit, dans la société qui nous entoure, que la sottise des uns, la lâcheté des autres et l'impuissance des meilleurs, j'abandonnai la carrière politique que j'avais embrassée avec ardeur dans ma jeunesse, alors que l'âme est ouverte à tous les enthousiasmes, à tous les sentiments généreux.

Les infamies de toutes sortes dont je fus témoin depuis l'acte monstrueux du Deux-Décembre, m'enlevèrent le reste des croyances et des illusions que j'avais pu conserver jusque-là.

Je me retirai à M....., dans la paisible demeure où s'écoula mon enfance, espérant trouver dans cette morne ville le calme auquel j'aspirais depuis longtemps.

J'étais résolu à fuir la société de mes semblables, avec autant d'empressement que j'en avais mis autrefois à la rechercher. Cela m'était facile ; les vents de la destinée ayant dispersé mes anciennes connaissances, je me trouvais presque étranger dans ma ville natale. La mort, elle-même, sembla vouloir me seconder dans mon dessein, en enlevant, quelques jours avant mon arrivée, la seule personne que je n'eusse pu éviter.

Arrêtons-nous donc sur ce personnage, qui surgit le premier dans le cadre de ce récit, et dont l'inertie et la faiblesse pesèrent si malheureusement sur la destinée de celle dont je viens raconter l'histoire.

Ambroise Glorion était le fils unique d'un horloger des environs de M...... Ses parents, à force de travail et d'économie, étaient parvenus à se constituer une certaine aisance, qui leur permit d'élever leur fils au-dessus de la modeste sphère où ils avaient eux-mêmes vécu.

La grande ambition de ces braves gens était d'en faire un notaire. En conséquence, ses études terminées, ils le placèrent chez le tabellion de leur commune, où il végéta pendant quelques années. Puis, son père étant mort, il vint à Paris, et entra comme clerc chez un

avoué. C'est là que se renoua notre liaison commencée sur les bancs du collège.

Quand je me reporte par la pensée à cette époque lointaine, Ambroise m'apparaît comme le type du bon camarade : nature douce et facile, humeur toujours égale, excellent cœur, recherchant toutes les occasions de se rendre utile ou agréable à ses amis.

Par malheur pour lui et les siens, toutes ces heureuses qualités étaient accompagnées du plus faible, du plus indécis, du plus apathique de tous les caractères ; véritable fléau, quand celui qui le possède a la responsabilité d'une famille. Quelles que soient les bonnes intentions d'un individu, quelles que soient sa franchise et sa loyauté, quand il pèche ainsi par la base, il y a toujours lieu de se défier.

Pour nous autres jeunes gens, qui trouvions dans Ambroise un joyeux compagnon, nous n'en demandions pas davantage. Ses goûts étaient les nôtres ; quant à ses idées, qui étaient celles de toute la jeunesse de l'époque, il les avait puisées, en partie, au foyer paternel. Son père, chaud partisan de la Révolution qui l'avait tiré de la misère, en lui donnant la possibilité de se créer une position, lui avait appris de bonne heure la signification de

ces deux grands mots : *Liberté*, *Égalité*, qui retentirent si agréablement aux oreilles d'un peuple, opprimé pendant des siècles.

Ambroise aimait particulièrement à parler de cette glorieuse époque de notre histoire, et il ne manquait jamais de rappeler, à cette occasion, les paroles que lui adressa son père à son lit de mort : « N'oublie pas, mon fils, que c'est à la Révolution que tu dois ton bien-être, et que sans elle tu serais ce qu'ont été mon père et mon aïeul, ce que j'ai été moi-même dans ma jeunesse, un misérable ouvrier gagnant péniblement de quoi ne pas mourir de faim. »

Dans les années qui préparèrent le bouleversement politique de 1830, toutes les têtes étaient plus ou moins échauffées. Nous saisissions toutes les occasions de chercher noise à l'autorité civile et religieuse, alors si impopulaire ; Ambroise se distinguait entre tous par l'ardeur de ses convictions républicaines et antireligieuses. Combien de fois n'avons-nous pas dû le calmer, quand ses démonstrations, un peu bruyantes, menaçaient de nous faire tous arrêter, sans profit pour personne.

Enfin, après six années passées dans la capitale, il fut rappelé dans son pays par la

mort de sa mère. Quelques mois plus tard, il achetait une des meilleures études de M......

Ce n'est pas sans appréhension que je le vis s'établir dans cette ville dévote, où personne, dans ce qu'on est convenu d'appeler la bonne société, n'eût osé manifester la moindre idée libérale. Pour y vivre en libre penseur et en démocrate, il fallait une fermeté de caractère que mon ami était loin de posséder. Si parfois il s'était montré à Paris quelque peu audacieux, c'est qu'il avait senti derrière lui tous ses amis, prêts à le soutenir et à le défendre au besoin.

Pendant la première année, il fut fidèle à ses principes, se montrant même frondeur à l'occasion ; semblable, en cela, à ces poltrons qui s'étourdissent pour se donner du courage. Mais bientôt, s'apercevant qu'il était peu considéré par tous ceux qui, à M....., tenaient le haut du pavé, et que de plus il avait perdu quelques riches clients, il se prit à réfléchir ; ce qui l'amena à user d'une plus grande circonspection dans ses paroles comme dans ses actions. On ne le vit plus pérorer en public, au milieu de tous les mécréants de l'endroit. Il chercha à se ranger. Une fois entré dans cette voie, Ambroise pouvait aller loin ; il ne s'agissait que de le pousser, et il ne man-

qua pas de complaisants pour lui rendre ce service.

Alors, comme aujourd'hui, florissait à M..... une maison professe de Jésuites, dont le P. Onésime était le supérieur. Ce révérend, quoique jeune encore, réunissait en lui seul toutes les qualités de son ordre. Il n'avait pas vu sans terreur ce jeune échappé du centre de toutes les corruptions, répandre dans sa pieuse cité des doctrines maudites.

Le péril était d'autant plus grand que l'individu était mieux posé. Le bon père ne comprenait pas, d'ailleurs, que dans une semblable situation on osât conserver des idées qu'un honnête homme ne pouvait décemment avouer. Il était donc nécessaire de faire cesser le scandale et de conjurer le danger.

Il y eut à ce sujet, dans la communauté, force conférences, auxquelles prirent part tous les notables ayant quelques accointances avec la Maison. On décida qu'avant d'user des grands moyens, on essayerait de ramener à la saine raison cet esprit dévoyé. En conséquence, il fut convenu que chacun ferait des avances au jeune notaire, qui était loin de se douter de cette trame machiavélique, et qui, dépourvu de perspicacité, ne chercha qu'à

profiter du changement survenu en sa faveur. D'ailleurs, on se le rappelle, il n'était pas taillé pour la lutte. Le P. Onésime manœuvra de façon à se mettre en communication directe avec lui ; et le rusé compère ne tarda guère à être fixé sur le caractère de notre homme. Il flaira là, pour la cause qu'il servait, le plus brillant succès. C'est alors que pour l'assurer et le hâter, il résolut de marier Ambroise avec une jeune fille appartenant à l'une des premières familles du pays.

Certes, l'entreprise était difficile ; mais tout bon jésuite a toujours en réserve un tel arsenal d'arguments à opposer à toutes les résistances, qu'elles ne peuvent tenir bien longtemps. Il vainquit donc les répugnances de M. du Money, ancien préfet sans fortune, mais qui touchait d'assez près à la noblesse, pour justifier l'opposition qu'il fit d'abord, à un mariage qu'il regardait comme une mésalliance.

Sa fille fut plus facile à décider : elle avait trente ans, et le célibat, qui n'entrait nullement dans ses vues, commençait à lui peser. Puis le P. Onésime, connaissant le côté saillant du caractère de sa pénitente, lui affirma qu'elle serait maîtresse absolue dans

sa maison ; il lui laissa de plus entrevoir la perspective de ramener une âme au Seigneur, ce qui ne pouvait manquer de lui assurer une des meilleures places au Paradis.

Toutes ces considérations réunies la décidèrent à accepter un nom obscur, qu'accompagnait une trop modeste fortune. Le jeune homme était de basse extraction, sans doute, mais il n'avait plus que des parents éloignés, avec lesquels elle était bien résolue à n'entretenir aucune relation.

Mlle du Money apporta donc en dot à son mari une quarantaine de mille francs, un visage déplaisant, un orgueil indomptable, un caractère inflexible et une dévotion sur laquelle son directeur fondait les plus grandes espérances, pour le présent et pour l'avenir. Celles-ci ne furent pas déçues : au bout de six mois à peine, Mme Glorion avait entraîné son mari si loin de ses premières idées, qu'il aurait eu beaucoup plus de chemin à faire pour les recouvrer, qu'il ne lui en restait à parcourir pour arriver au niveau de sa femme. Et nous vîmes bientôt celui qui avait pris une part active au grand soulèvement de 1830, renier publiquement son passé par les opinions qu'il manifesta, lors des tentatives insurrection-

nelles que suscitèrent les mesures rétrogrades de la monarchie de juillet.

Enfin lorsqu'il mourut, Ambroise Glorion remplissait depuis quelque temps, à M....., les fonctions de maire, avec sa femme et le P. Onésime pour adjoints. Ce dernier, qui avait gagné avec les années une plus grande expérience des hommes et des choses, était devenu très habile à en tirer parti. Il avait acquis, en outre, une certaine réputation comme directeur des âmes ; aussi, le tiers des femmes de la ville et bon nombre d'hommes venaient-ils déposer à ses pieds le poids de leurs iniquités, jointes à celles de leurs connaissances. Parmi ses pénitentes, celle qu'il préférait, était, sans contredit, Mme Glorion ; c'était la plus zélée : elle communiait tous les dimanches et fêtes, jeûnait deux fois la semaine, passait la moitié du jour en oraisons, et renseignait les bons Pères sur tout ce qui leur importait de savoir *ad majorem Dei gloriam*. Le visage soucieux de son mari autorisait à croire qu'il n'avait pas trouvé dans cette union le parfait bonheur. La paix relative qui régnait dans son intérieur, n'était due qu'à son complet effacement devant l'envahissante domination de sa compagne.

Sous le regard tranchant qui tombait de ses yeux gris, froids comme l'acier, en face de cette figure rigide, orgueilleuse et dure, encadrée de larges bandeaux noirs, aux lignes inflexibles, certes, le pauvre Ambroise n'eût jamais osé résister.

Une fille naquit de ce mariage, si harmonieusement conclu sous les auspices du P. Onésime. Ce que fut son existence auprès de sa mère, le lecteur peut facilement s'en rendre compte par ce qui précède. Aussi, la pauvre petite accueillit-elle avec joie la perspective d'aller terminer ses études dans un couvent. Dès qu'elle eut fait sa première communion, Mme Glorion l'envoya fort loin d'elle, dans un pensionnat religieux, alors très en vogue, lequel avait pour supérieure une de ses parentes.

Aussitôt qu'Hélène se trouva avec des enfants de son âge, loin des regards maternels, sa nature vive et aimante, si longtemps comprimée, fit tout à coup explosion. Elle s'abandonna sans contrainte à ces sentiments généreux de l'enfance, qui se traduisent par de si charmants élans. Quiconque l'aurait vue quelques semaines après son entrée au couvent, aurait eu peine à reconnaître dans cette

fillette aux yeux brillants, à la bouche rieuse, l'enfant taciturne et sauvage de la maison Glorion.

Hélène passa au couvent six années, pendant lesquelles elle ne revint que deux fois à M..... Sa mère avait trop bien réussi à se détacher de tout lien terrestre, pour que le désir de voir sa fille plus souvent lui tînt sérieusement au cœur.

Quand j'arrivai à M....., ainsi que je l'ai dit au commencement de ce récit, Hélène, qui venait d'atteindre sa dix-neuvième année, était sur le point de se marier. Sans être régulièrement belle, elle avait ce qui constitue l'harmonie de l'ensemble. On était surtout frappé en la voyant, de cet air de distinction native, qui ne s'acquiert pas. Si, au premier aspect, sa physionomie semblait un peu froide, il suffisait d'un examen plus attentif pour découvrir, sous cette légère couche de glace, le foyer ardent dont la flamme apparaissait tout au fond de ses grands yeux noirs.

Maintenant, pour achever de faire connaître au lecteur la jeune fille qui nous occupe et le milieu dans lequel elle a vécu, nous allons détacher quelques lettres de sa correspondance avec Berthe Clavière, son amie de cœur, la

seule qu'elle ait jamais prise pour confidente. Dans ces lettres, écrites pendant les trois années qui viennent de s'écouler, Hélène se laisse aller à un épanchement qui nous livre tous les secrets de sa vie de jeune fille.

II

M....., 14 septembre 1853.

« Je dois à ta lettre, ma chère Berthe, le seul instant de bonheur que j'aie éprouvé depuis mon arrivée. Tu sais quel mélange de joie et d'appréhension me causait mon départ ; je me sentais heureuse à la pensée de ne plus avoir pour horizon les grands vilains murs gris de notre couvent ; j'espérais, en m'en éloignant, reculer les bornes de ma liberté. Sur le seuil de cette nouvelle existence j'entrevoyais l'avenir sous un riant aspect ; mon cœur se dilatait. Puis, le souvenir de la maison paternelle et des tristes années que j'y ai passées venait tout à coup refroidir mon enthousiasme. Cependant je conservai l'espoir d'un changement quelconque dans l'existence de mes parents, jusqu'au moment où j'entrevis le

vieux bâtiment aux volets toujours clos, qui avait abrité mon enfance. En entrant dans cette grande cour déserte, dont le sol, hérissé de pavés, ne laissait pas pousser la moindre fleurette ; en apercevant la volière toujours veuve de ses habitants, et, derrière la grille de bois, le jardin avec sa longue allée bordée de buis, ses carrés de légumes entourés de fraisiers ; et, tout au fond, le rideau de cyprès qui sert de clôture ; en considérant tout cela, je pensai que je n'avais quitté un couvent que pour rentrer dans un autre. J'essuyai promptement une larme en apercevant ma mère qui descendait les marches du perron ; il y avait deux ans que je ne l'avais vue. Je courus au-devant d'elle, prête à lui prodiguer la tendresse dont mon cœur débordait après une aussi longue séparation.

» Hélas! à son aspect je me suis sentie dominée de nouveau par ces sentiments de crainte, presque de frayeur, qui firent le supplice de mon enfance. J'essayai de vaincre cette pénible impression. Tandis que ma mère m'embrassait, je la serrai dans mes bras, en lui rendant bien fort le froid baiser qu'elle m'avait donné. Sans s'émouvoir, elle se dégagea de mon étreinte et me dit de cet air grave

qui ne la quitte jamais : « Rien ici n'a été changé, mon enfant, nos habitudes sont celles que tu as toujours connues ; tu me feras le plaisir de t'y conformer. La première messe, chaque matin, est à six heures, j'espère que tu tiendras à m'y accompagner. » Après s'être informée de notre bonne mère saint Luc, elle me conduisit dans ma chambre et ne tarda pas à m'y laisser pour aller dire son chapelet. Quant à moi, je ne pus retenir mes larmes à ce froid accueil. Malgré tout ce qu'a pu me dire notre Supérieure sur les vertus de ma mère, je la préférerais un peu moins..... sainte.

» C'est très mal ce que je dis là ; mais aussi pourquoi la dévotion rend-elle parfois une mère assez austère, pour qu'elle croie devoir se priver du plaisir d'embrasser son enfant?

» Ton bonheur me fait envie, ma bien aimée Berthe, et la description que tu m'en fais rend ma vie plus terne encore par la comparaison.

» Rien de triste comme notre intérieur. Depuis le grand salon, à l'aspect sombre et glacial, jusqu'à ma chambre, j'allais dire ma cellule, on ne saurait rencontrer le moindre objet susceptible d'éveiller l'imagination. Et puis, tu sais comme je hais la monotonie, et

par contre combien j'adore l'imprévu. Eh bien! à la maison, tout est soumis à une régularité inflexible ; chaque chose s'accomplit avec une précision mathématique ; le lever, le coucher, les repas, la promenade, la lecture, le travail et les prières, tout se fait à des heures déterminées. Impossible d'en intervertir l'ordre.

» Comme je passe les deux tiers de mes journées dans ma chambre, j'ai tâché de l'égayer un peu ; maman ne l'a pas trouvé à propos, mais m'a cependant laissé faire. J'ai commencé par enlever ces affreux bouquets artificiels, qui, depuis un demi-siècle au moins, abritent leur fraîcheur sous un globe de verre. Je les ai remplacés par les jolis vases que tu m'as donnés avant mon départ, et dans lesquels s'épanouissent des résédas et des héliotropes. Puis, ayant découvert dans un coin du grenier une vieille jardinière, j'y ai rangé tous les pots de fleurs que j'ai pu trouver. Enfin, après avoir enlevé les housses qui recouvraient mes chaises et mon prie-Dieu et relevé mes rideaux de basin blanc, ornés d'une frange à boule, avec des embrasses en ruban bleu, j'ai disséminé çà et là tous mes petits objets de pensionnaire me rappelant un souvenir, et que

tu connais si bien : mon bénitier surmonté d'un ange gardien, le saint Joseph que m'a donné M. l'aumônier le dernier jour de la retraite, l'image de saint Augustin que mère saint Ignace aimait tant, et jusqu'au petit saint Jean en porcelaine que j'ai gagné à la dernière loterie. Ma patronne, que tu m'as offerte le jour de ma fête, a la place d'honneur entre le beau Christ d'ivoire et l'Immaculée Conception dont je t'ai parlé. Certes, ma chambre ainsi ornée est encore loin d'être belle; mais toutes mes fleurs lui communiquent un air de fête qui en font, à mon avis, la pièce la plus agréable de la maison, d'où a été exclu tout ce qui aurait pu charmer les regards. En fait de distractions, je fais chaque jour une promenade avec mon père, qui, toujours bon et affectueux pour moi, semble gémir de mon isolement.

» Maman, n'aimant pas le monde, a restreint le plus possible le cercle de ses relations. Elle ne sort jamais que pour aller à l'église ou pour faire des visites indispensables.

» En revanche, les éternelles parties de boston, qui tant de fois m'ont vue m'endormir au coin du feu, existent toujours chaque soir. Ce sont encore les mêmes personnes qui vien-

nent s'asseoir à la même table. La plus jeune doit bien avoir dépassé la cinquantaine. Ce n'est pas, tu le vois, au milieu de ce vénérable entourage que je pourrai me choisir une amie. Si encore j'y trouvais un visage sympathique !

» Il faut savoir accepter ce qu'on ne peut éviter, nous dit la Sagesse, cela est vrai; mais il n'en est pas moins dur de se voir condamnée à passer ainsi ses plus belles années, celles dont le souvenir doit plus tard être si cher, quand l'heure grave des soucis et des préoccupations aura sonné.

» On prétend que chaque chose a son bon côté; je serais curieuse de connaître celui de ma situation, et quels avantages elle pourra m'offrir en compensation des ennuis qu'elle m'inflige.

» Maintenant, chère belle, es-tu satisfaite; t'ai-je assez entretenue de ma personne, ainsi que tu m'en as priée ?

» Si tous ces détails, quoique peu intéressants, te sont agréables, je les compléterai par ceux que le temps me fournira. J'attends la relation de ton voyage avec impatience, et me hâte de déposer sur tes joues roses le plus affectueux des baisers, car voici maman qui monte,

et je ne veux pas qu'elle voie cette lettre tout à fait confidentielle.

» Songe, en me répondant, que mes lettres me sont remises décachetées, comme au pensionnat. Encore une fois, adieu !

» Ton HÉLÈNE. »

26 mars 1854.

« Enfin me voilà quitte de ce long hiver, dont les jours sombres ont pesé si lourdement sur moi. Tu le regrettes, toi, ma jolie mondaine. Tandis que je secoue mes membres engourdis par une longue inaction, tu reposes les tiens, fatigués par une activité trop grande. Nous suivons chacune une route tout opposée ; où nous conduira-t-elle l'une et l'autre?

» Le soleil a fait renaître les promenades quotidiennes avec mon père, qui se montre avec moi très causeur et très gai, tandis que devant ma mère il paraît gêné au point de ne pouvoir soutenir une discussion. C'est étrange ! De ma part ce sentiment s'expliquerait ; mais venant de mon père.....

» Les parties de boston, souvent interrompues par le mauvais temps, reprennent avec

assiduité. J'emploie ces longues heures à lire, à travailler et surtout à rêver. Telle est la puissance de mon imagination, qu'elle m'a créé une vie factice qui met en jeu toutes mes facultés, qui fait mouvoir tous mes sentiments; lesquels, n'ayant aucun champ d'action dans la vie réelle, finiraient, je crois, par s'atrophier.

» Pendant que les joueurs, livrés à leurs combinaisons, oublient ma présence, j'entreprends, avec une ardente curiosité, de longs voyages dans l'avenir. J'erre, à mille lieues du foyer paternel, dans ces régions mystérieuses où mes regards tentent en vain de pénétrer. Si elles gardent leur secret, j'en rapporte du moins une moisson d'espérances qui m'aident à supporter le présent.

» Ai-je tort ou raison de laisser vagabonder ainsi celle qu'on appelle à juste titre « la folle du logis? » Je ne m'en inquiète guère. Si j'étais comme toi, dans un milieu charmant où je pusse échanger mes pensées, je n'éprouverais pas le besoin de leur faire prendre une autre direction; mais, dans l'état actuel de ma situation, je préfère encore m'exposer plus tard à un mécompte que de demeurer dans une inaction intellectuelle, qui

deviendrait certainement funeste à mon cerveau.

» J'ai assisté hier au catéchisme des enfants; je me reportais, par la pensée, au temps où j'étais moi-même assise sur ces bancs, et ces souvenirs, loin de m'être doux, me rappelèrent l'époque la plus pénible de ma vie. Songe donc! depuis le moment où j'entrai au catéchisme je fus tourmentée par la crainte de faire une communion sacrilège; le mot seul me frappait de terreur en évoquant tout le cortège de supplices qu'il pouvait attirer sur moi. Ma nature impressionnable m'avait fait prendre au pied de la lettre tout ce qu'on m'avait raconté sur ce sujet; de plus, j'avais une bonne qui, le soir, en me déshabillant, entretenait encore mes frayeurs en me dépeignant l'enfer sous les couleurs les plus sombres. De sorte que mon sommeil, hanté par d'étranges visions, était devenu un cauchemar perpétuel. Quand arriva le jour de la confession générale ce fut bien pis encore; je n'avais ni trêve ni repos. Je me mettais l'esprit à la torture pour fouiller tous les plis et replis de ma conscience, qui s'obstinait à garder le silence sur mes méfaits. Je crois que j'eusse éprouvé du soulagement à voir surgir

tout à coup des profondeurs de ma mémoire un bon gros péché, difficile à avouer; mais rien !

» Et certainement j'étais coupable, puisque M. l'abbé qui nous faisait le catéchisme, ma mère et les bonnes sœurs auxquelles elle m'avait confiée pendant la retraite, affirmaient que le juste pèche sept fois par jour, et que les plus grands saints ne sont pas trouvés sans tache devant le Seigneur. Or, comment moi, « misérable créature, » comme nous appelait M. l'abbé, pouvais-je espérer être pure?.....

» Et cependant il le fallait! Fort heureusement je trouvai le livre de maman sur l'examen de conscience; il m'aida à tracer une liste de tous mes péchés. Je marquai d'une croix les cas douteux; quant à ce que je ne comprenais pas, je l'inscrivis à part pour y réfléchir d'une façon spéciale. C'est ainsi que, le moment redoutable arrivé, je mis au nombre de mes nombreuses fautes le péché de fornication, le dictionnaire m'ayant appris que c'était là un péché contre la chair, et maman me reprochant sans cesse de prendre trop de soins de ma personne, d'accorder trop d'attention à une chair destinée à pourrir. L'éclat

de rire de mon confesseur m'arrêta tout interdite et me fit comprendre que j'avais dit une sottise.

» Le jour de la communion arriva; et, malgré la sincérité de ma confession, la crainte d'avoir fait quelque oubli me donnait encore le vertige, à la pensée des conséquences épouvantables que mon imagination surexcitée me faisait entrevoir. Il a fallu l'intervention de notre digne curé pour calmer mes frayeurs; et si je ne me suis pas évanouie de terreur au moment de recevoir la sainte hostie, c'est à lui seul que je le dois......

» Mais, ma pauvre amie, pardon, je me laisse entraîner par mes souvenirs sans songer que ma narration ne doit pas beaucoup t'intéresser. Hélas! que te dirais-je? Ma vie est si dépourvue d'incidents que, pour répondre à tes lettres, j'en suis réduite à te raconter mes impressions d'autrefois.

» Je compte sur ton indulgente affection et j'attends impatiemment la longue épître que tu m'as promise.

» Ton amie dévouée,

» HÉLÈNE. »

M....., 30 juillet 1854.

« Chère amie,

« Je t'ai annoncé, dans une de mes dernières lettres, l'arrivée, à notre paroisse, d'un nouveau vicaire, sans pouvoir te donner de renseignements précis sur son compte. Je suis en mesure aujourd'hui de combler cette lacune.

» M. l'abbé Cherpy est un jeune prêtre plein d'ardeur pour le salut des âmes ; il a le « feu sacré, » dit maman, ce dont elle est fort satisfaite, comptant sur lui pour stimuler le zèle de notre bon curé, dont la tiédeur la désespère.

» De plus, je te confierai, mais bien bas, que M. l'abbé est un très bel homme : ses yeux noirs, d'une vivacité remarquable, la douceur de son sourire donnent à....., mais je suis absurde avec ma description ; qu'il te suffise de savoir que c'est un éloquent prédicateur, doublé d'un excellent musicien. Quant à la confession, c'est une chose beaucoup trop intime et trop grave pour que j'en puisse parler à cette place. Sache seulement que je

m'applaudis de n'avoir pas, comme j'en avais eu le dessein, choisi un confesseur parmi les Pères, lorsque le mien s'en est allé. Je sens ma foi se raffermir, ma dévotion redoubler, au contact de la piété éclairée de mon nouveau directeur. Maman me voyant apporter plus d'ardeur dans l'exercice de mes devoirs religieux en est si heureuse, qu'elle s'est prise d'une véritable vénération pour M. l'abbé, supposant, à bon droit, qu'il ne devait pas être étranger à cette amélioration. Aussi l'a-t-elle engagé à faire de la musique avec moi quand cela lui fera plaisir; il a accepté avec empressement et vient tous les jours à la maison, où nous passons ensemble des heures délicieuses. N'ai-je pas entendu mon père, la semaine dernière, faire des observations à maman sur les fréquentes visites de M. l'abbé, et la blâmer surtout de me laisser seule avec lui! Elle lui a répondu vertement qu'elle s'entendait mieux que personne à diriger sa fille, et qu'il fallait être atteint d'une grande aberration d'esprit pour assimiler ainsi un prêtre aux plus simples mortels. Papa s'est contenté de soupirer, comprenant sans doute qu'il avait eu tort; aussi pourquoi a-t-il des idées semblables?

» Maintenant, chère amie, tu peux me raconter en détail tous tes divertissements; depuis que je suis plus près de Dieu, les distractions mondaines ne me touchent plus; mes pensées ont pris un autre cours et j'ai presque honte de m'être arrêtée si souvent à envier un bonheur terrestre.

» Nous lisons, ma mère et moi, concurremment avec la *Vie des Saints*, les *Lettres de saint Jérôme* à son amie spirituelle sainte Paule. Rien n'est plus propre à vous faire avancer dans le chemin de la perfection. Pour faire diversion à ces graves lectures qui demandent surtout à être méditées, M. l'abbé m'a prêté quelques livres; j'avoue qu'ils m'ont médiocrement plu, je leur préfère mes lectures sérieuses. Je songe souvent à ma vocation, et je prie Dieu de m'éclairer sur cette grande question; quelle que soit sa volonté, je m'y soumettrai humblement. D'un côté, je me sens attirée par la vie austère du cloître; de l'autre, l'état du mariage sanctifié me séduit. Je faisais part aujourd'hui même à M. l'abbé de mes impressions à ce sujet; il me dit, en me regardant d'un air étrange, que je n'étais pas faite pour la vie monastique. Je ne sais vraiment ce qu'il avait, mais il paraissait gêné

auprès de moi; puis il m'a brusquement quittée sous je ne sais quel prétexte. Je crains d'avoir dit quelque chose qui l'ait mécontenté; je vais m'en assurer ce soir au confessionnal.

» Je communie maintenant comme maman, toutes les semaines, et j'ai obtenu la permission de jeûner, bien que n'en ayant pas l'âge.

» Adieu, ma bonne chérie, maman me sonne pour la méditation.

» Tout à toi,

» HÉLÈNE. »

M....., 18 mai 1855.

« Les preuves de confiance et d'attachement que tu m'as données jusqu'ici, ma chère Berthe, m'engagent à te considérer comme une amie vraiment digne de ce titre. C'est pourquoi je viens déposer dans ton cœur mon premier chagrin sérieux. L'importance que j'attache aux faits qui l'ont produit se trouve justifiée par l'influence qu'ils exercent sur mon esprit. Je crois t'avoir déjà parlé de la déception que j'ai éprouvée relativement à M. l'abbé Cherpy, lequel s'autorisa de l'intimité qui naquit forcément de nos fréquentes relations, pour

prendre, vis-à-vis de moi, une liberté de langage et de maintien qui amoindrit à mes yeux les qualités que je lui avais reconnues dans le principe. Cette familiarité, que je trouve de si mauvais goût partout où je la rencontre, me semble particulièrement inconvenante de la part d'un prêtre. Cependant, comme je ne voyais dans la façon d'agir de M. l'abbé que l'indice d'une éducation première assez négligée, j'espérais que mon air sérieux suffirait peu à peu à le rendre plus réservé à mon égard. Il n'en fut rien, ainsi que tu vas le voir.

» Je dois te dire d'abord qu'il n'est bruit dans toute la ville, depuis une quinzaine de jours, que de la disparition d'une jeune ouvrière renommée pour sa bonne conduite et sa grande piété. Cette disparition qui coïncide d'une façon malencontreuse avec le brusque départ du vicaire de sa paroisse, donne lieu, dans le public, à une foule de suppositions et commentaires qui font peser les plus graves soupçons sur les deux absents. M. l'abbé Cherpy, qui déjà, à la maison, avait essayé plusieurs fois de me parler de cette affaire sans réussir à fixer mon attention, trouva le moyen plus sûr de m'en entretenir dans le confessionnal.

» — Que pensez-vous de la conduite de l'abbé Denis? me demanda-t-il tout à coup, lorsque j'eus terminé mon *Confiteor*. Moi, surprise, je lui répondis qu'il me semblait tout au moins superflu de vouloir juger des faits dont l'exactitude n'était pas suffisamment démontrée. Mais, comme il insista pour avoir mon opinion, en admettant le fait.

» — Le prêtre, lui dis-je alors, qui, sans souci de sa dignité ni du scandale qu'il soulève, profane ainsi le caractère sacré dont l'ont revêtu ses serments, ne peut inspirer à toute personne honnête que le plus profond mépris.

» — Vous ne parleriez pas de la sorte, j'en suis convaincu, reprit-il, si vous soupçonniez la terrible lutte que nous avons parfois à soutenir contre nous-mêmes. Plus tard, vous pourrez évaluer le degré de force morale qui nous est nécessaire, pour triompher des penchants de notre pauvre nature.

» — Il ne faut pas accepter l'état ecclésiastique quand on ne se sent pas la force de se soumettre à tous les devoirs qu'il impose, ai-je répondu un peu sèchement, ennuyée que j'étais de voir se prolonger cet entretien.

» — Vous avez raison, se hâta-t-il d'ajouter,

seulement vous saurez qu'en général, nous ne connaissons l'étendue des devoirs dont vous parlez, que lorsque nous sommes enchaînés par des vœux irrévocables. Ignorant la vie, ses séductions et ses dangers, nous ignorant souvent nous-mêmes en entrant dans les ordres, nous n'avons conscience de toutes les difficultés de notre situation, que lorsqu'il ne nous est plus possible d'y rien changer.

» — Alors, monsieur, fis-je plus émue que je ne voulais le laisser paraître, je déplore amèrement un état de choses qui, d'un côté, peut produire de mauvais prêtres, et nous expose de l'autre à les rencontrer. » Là-dessus, je quittai le confessionnal, me souciant peu de continuer une conversation qui menaçait de devenir plus qu'embarrassante pour moi. Je te fais grâce de toutes les réflexions qu'elle m'a suggérées.

« Pour comble, ma mère à laquelle j'ai rapporté cette scène, en lui annonçant mon intention de changer de confesseur, a vivement pris parti pour ce dernier contre moi. Trouvant mes scrupules exagérés, elle m'engagea d'abord à conserver mon directeur, puis me blâma fort de ce qu'elle nommait mon indiscrétion, me rappelant que j'étais tenue, en conscience,

à ne rien dévoiler de ce qui m'était dit en confession. Malgré cet étrange langage, qui fit naître en moi une nouvelle série de réflexions, je suis bien résolue à persévérer dans mon dessein.

» L'heure avancée m'oblige à suspendre cette lettre. A demain. »

Mercredi 19.

« Non encore remise de l'impression causée par les divers incidents que je t'ai racontés hier, ma mère acheva, par sa rigueur, de bouleverser complètement mes idées en matière religieuse.

» Il y a quelques jours, j'appris qu'un pauvre ouvrier de la ville venait de mourir, laissant dans le plus complet dénûment une femme malade et six petits enfants, qu'il avait jusque-là courageusement soutenus par son travail. Navrée de tous les détails qu'on me donna sur cette misérable famille, je les transmis à ma mère en réclamant son assistance. Celle-ci, après avoir déploré la facilité avec laquelle je me laisse attendrir, consentit, sur mes pressantes instances, à prendre des renseignements, puis à donner satisfaction à ma

demande s'il y avait lieu. D'après ce que j'avais entendu dire relativement à l'honnêteté, à la bonne conduite de ces braves gens, je ne doutais pas du succès de ma requête. Aussi, le soir même, pendant que maman était à s'enquérir auprès de son directeur du degré d'intérêt qu'il convenait d'accorder à mes protégés, je fis venir à la maison toute la petite famille, avec la pensée qu'elle serait plus promptement secourue. Juge de ma stupéfaction, lorsque j'entendis ma mère, à son arrivée, donner l'ordre de renvoyer tous ces enfants, qu'elle traita de petits païens, ajoutant que l'impiété de leurs parents ayant attiré la colère céleste, elle craindrait d'aller contre les desseins de Dieu, si elle cherchait à adoucir par une aumône un châtiment bien mérité.

« Souvenez-vous, leur dit-elle, que la justice « du Seigneur atteint tôt ou tard ceux qui mé- « connaissent sa loi. »

» Ainsi, non-seulement on refuse un morceau de pain à des enfants, en les rendant solidaires des fautes de leurs parents, mais on accuse encore ces derniers devant eux, au risque d'éteindre dans leur cœur le respect et l'affection qu'ils leur doivent. Et c'est au nom d'un Dieu qui a placé la charité au premier

rang des vertus chrétiennes qu'on agit de la sorte ! Ma surprise et mon chagrin furent tels que j'eus le courage de reprocher à ma mère sa sévérité.

» M'appuyant sur l'Evangile, j'opposai à l'âpreté de sa doctrine ces paroles de l'apôtre : « La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leur affliction. » Puis encore : « Si quelqu'un est tombé dans quelque péché, ayez soin de le relever dans un esprit de douceur, en réfléchissant sur vous-mêmes et craignant d'être tenté comme eux. »

» Ma mère, surprise et non moins irritée de mon audacieuse intervention, me dit ironiquement :

» — Je te félicite, tu es vraiment très habile à tirer parti de nos saintes Ecritures ; je regrette que tu ne le sois pas également pour en saisir le véritable sens.

» — Mais, dis-je, celui-ci me paraît assez clair pour se passer de commentaires ?

» — Ah ! reprit ma mère, quand de nombreux et savants théologiens ont depuis tant de siècles usé leur vie à étudier, à approfondir nos Livres saints, tu oses les interpréter, toi, dans ta sagesse de dix-huit ans !

» — Mais alors, si nos devoirs nous sont tracés d'une façon si obscure, comment pourrons-nous les comprendre nous tous qui ne possédons pas un degré suffisant d'intelligence et d'instruction ?

» — Si tu avais mieux profité de celle que tu as reçue, tu saurais que c'est précisément pour suppléer à notre ignorance que Dieu, dans sa bonté, a placé auprès de nous ses ministres pour nous instruire. Tu saurais encore que le principal devoir d'un vrai chrétien est de se soumettre humblement à leur décision, sans chercher à pénétrer, dans un misérable esprit d'orgueil, des choses qui ne nous sont pas accessibles.

» — Non! non! je ne croirai jamais, dis-je, emportée par l'ardeur de ma conviction, jamais je ne croirai que Dieu, qui s'est tant occupé sur la terre des humbles et des petits, des pauvres et des ignorants, leur ait laissé une règle de conduite si difficile à comprendre et à pratiquer, que ce guide infaillible qu'on nomme la conscience, ne puisse suffire à les éclairer !

» Ah ! je n'oublierai de ma vie le regard presque haineux que, pour toute réponse, ma mère jeta sur moi en me quittant. Pendant

notre discussion, j'ai eu la douleur de voir s'effacer peu à peu l'auréole dont je m'étais plu jadis à entourer sa tête ; et je sens que désormais un abîme nous sépare. Ma mère ne me pardonnera jamais l'opposition que je lui ai faite, et il me sera difficile d'oublier que c'est elle qui la première aura jeté le trouble dans mon âme. Combien de fois, depuis ce jour, ne me suis-je pas agenouillée aux pieds de mon crucifix, demandant avec ardeur où se trouvent ici-bas la vertu, la justice et la vérité. Oserais-je te l'avouer, ma chère Berthe, le prêtre lui-même a perdu de son prestige à mes yeux : il y a si peu de temps encore je l'admirais dans toute la splendeur de sa mission, planant au-dessus des autres hommes, uniquement occupé à les consoler, à les instruire, à leur pardonner sans distinction de rang, de parti, ni même de religion. Ce même prêtre, il m'apparaît maintenant sous un aspect nouveau : je le vois toujours dans le confessionnal, essayant d'excuser à mes yeux, en l'expliquant d'une façon toute naturelle, la désertion d'un confrère et me donnant à soupçonner sa propre faiblesse de façon à éveiller mes scrupules. Je le vois encore et surtout, auprès de ma mère, cherchant à fermer son

cœur à la compassion pour ceux qui ont eu le malheur d'abandonner leurs devoirs religieux, faute, sans doute, d'une main secourable qui soit venue les soutenir ou les relever.

» Mais il est temps de terminer cette longue lettre. Hélas ! mon cœur est si rempli d'amertume, que ce m'est un soulagement de pouvoir l'épancher dans le tien. Je réclame maintenant de ma seule amie un petit mot affectueux et consolant en échange de ma confidence et de mes nombreux baisers.

» Hélène. »

III

Ces quelques lettres, mettant suffisamment en relief la personnalité de notre héroïne, nous croyons inutile de prolonger des citations qui n'offrent plus rien de saillant. Reprenons donc notre narration interrompue au moment où nous annoncions le mariage d'Hélène. Ce grave événement exige des explications que nous allons nous empresser de donner au lecteur.

Un jeune médecin était venu, à la suite de brillants examens, s'établir à M..... pour y exercer sa profession. Fils d'un des plus ardents champions de la cause démocratique, dans notre département, il avait puisé auprès de son père les mêmes principes que fortifièrent par la suite l'étude et l'observation.

Ses débuts à M..... furent difficiles. Les opinions politiques et religieuses qu'il eut plus

d'une fois l'occasion d'affirmer, lui valurent, de la part du clergé et de ses adeptes, une persécution sourde et ténébreuse, à laquelle il n'eût pu résister, malgré l'honorabilité de sa vie, si son talent médical ne fût venu s'imposer, même à ses détracteurs.

Quelque dévot qu'on soit, on n'en tient pas moins à rester le plus longtemps possible éloigné des félicités suprêmes réservées aux élus. Il vient un moment où le soin de sa propre conservation l'emporte même sur la rigidité des principes. Ce moment survint pour bon nombre de pieux malades, qui s'empressèrent d'appeler à leur chevet celui qu'ils avaient commencé par vouloir proscrire.

M. Glorion, lui aussi, le fit appeler au début de la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard. Sa femme n'osa pas s'opposer à ce désir, seulement elle laissa à sa fille le soin de recevoir elle-même le docteur. Celui-ci, la voyant auprès de son malade toujours attentive, vigilante et affectueuse, fut si charmé par sa bonne grâce, sa simplicité et la franchise de ses manières, non moins que par sa remarquable intelligence, qu'il crut dès lors avoir rencontré la femme qu'il avait souvent rêvée. Poursuivi par cette idée, que venait

sans cesse raviver la charmante vision d'Hélène, il fit un jour, auprès de M. Glorion, une première démarche en vue d'obtenir la main de sa fille.

Cette tentative n'avait d'ailleurs rien de téméraire : le jeune praticien appartenait à une famille très honorable et bien posée ; il avait en perspective une assez belle fortune et un brillant avenir, et possédait, en outre, avec un extérieur agréable, des qualités de premier ordre. Il n'ignorait pas que la différence qui existait entre ses opinions et celles de la famille Glorion, était assez tranchée pour créer un obstacle ; mais ayant conscience de sa propre valeur, il pensait que cette seule considération ne pourrait faire oublier ses autres mérites.

M. Glorion accueillit sa demande avec une satisfaction évidente ; il s'engagea à consulter sa fille, mais non toutefois sans avoir pris au préalable l'avis de sa femme. Quand il fit part à cette dernière de la démarche du docteur, elle se redressa de toute la hauteur de sa grande taille ; puis, regardant son mari bien en face, avec cet air dédaigneux qu'elle savait si bien prendre au besoin :

« Il faut que vous ayez perdu la raison,

lui dit-elle, pour avoir consenti à vous faire l'interprète d'une semblable proposition, au lieu de la repousser énergiquement, comme je le fais moi-même en ce moment. Certes, j'ai trop souci de l'âme de ma fille pour accepter une telle alliance. Dites à votre protégé que quand on se fait le propagateur de doctrines scandaleuses et perverses, on ne doit pas rechercher la main d'une honnête fille. Et maintenant j'espère que vous aurez le tact, la discrétion, de ne pas entretenir Hélène de cette affaire qui ne servirait qu'à lui troubler inutilement l'esprit. »

Le malheureux père eut la faiblesse, j'allais dire la lâcheté, d'obéir et de se taire. Par une étrange anomalie, il aimait assez sa fille pour lui sacrifier sa vie au besoin, mais il n'avait pas le courage de la défendre contre le despotisme de sa mère. A force de céder, il avait totalement perdu la faculté de vouloir. Dans cet état, les idées lui étant devenues inutiles, il ne s'était plus donné la peine d'en avoir, et son intelligence avait diminué d'autant.

Malgré toutes les garanties de sécurité que ce caractère pusillanime pouvait donner à Mme Glorion, elle n'était cependant pas sans

inquiétude. Elle craignait qu'un hasard quelconque ne fît connaître à sa fille la demande du jeune homme qu'elle avait éconduit, et elle redoutait alors, à bon droit, son imagination ardente, son esprit quelque peu insoumis, qui raisonnait avant d'obéir et savait prendre de lui-même une décision. Elle eut recours, en cette occurrence, pour se délivrer de ses appréhensions, aux lumières du P. Onésime, son fidèle conseiller.

— Je ne vois qu'un moyen d'écarter ces craintes bien légitimes, répondit le jésuite à la pieuse femme, après l'avoir écoutée, c'est de marier Hélène au plus tôt.

Il disait Hélène tout court, ce dont Mme Glorion se montrait fort touchée, le révérend n'usant de cette familiarité qu'envers ses protégés.

— C'est là mon plus vif désir, mon Père, mais où trouver un gendre selon mes vues? Vous le savez, je souhaite avant tout, pour ma fille, un fervent catholique, incapable de transiger avec ses devoirs de chrétien et qui sache, au besoin, maintenir sa femme dans la bonne voie.

— Je ne vous cacherai pas, chère dame, qu'Hélène m'intéresse d'une façon particu-

lière, et que je songe depuis quelque temps à la marier. Après avoir beaucoup cherché et réfléchi, j'ai presque arrêté mon choix sur un jeune homme qui remplit exactement — je m'en porte garant — les conditions que vous venez d'énoncer : M. Gontran de Rocheville, notre nouveau substitut, est un de nos pratiquants les plus zélés. Il est si fortement attaché aux idées religieuses que rien, durant sa vie d'étudiant, n'a pu les faire fléchir. C'est lui que je vous propose, persuadé que cette union comblera tous vos vœux.

— Mais, fit observer Mme Glorion tout émue, on dit M. de Rocheville très fier de son blason ; peut-être refusera-t-il de s'associer à votre projet ?

— Allons donc ! je me charge bien de le faire consentir. Hélène n'est-elle pas la petite-fille de Mme du Money de Lignerac, et peut-on douter, en la voyant, que ce soit ce même sang aristocratique qui coule dans ses veines ? Ce mariage se fera, je vous l'affirme ; seulement si le patrimoine de M. Gontran est assez réduit pour lui faire sacrifier ses prétentions nobiliaires, il désirera, j'imagine, qu'à défaut de parchemin, sa femme lui apporte, en échange de son nom, une dot qui puisse aider un peu à en relever l'éclat.

— Je suis très disposée à faire tous les sacrifices nécessaires pour assurer le bonheur de ma fille, » répondit l'excellente mère, qui avait peine à dissimuler la joie que lui causait la perspective de cette brillante alliance. Elle ne s'inquiéta ni de la conduite passée du jeune homme, ni de son caractère, ni de son état de santé. Il était noble et dévot, cela lui suffisait.

Les négociations du mariage furent menées si rapidement par le P. Onésime, qu'à peine deux mois après l'entretien que nous venons de rapporter, M. Gontran de Rocheville, substitut du procureur impérial de M....., devenait le mari d'Hélène Glorion.

Celle-ci avait bien essayé d'obtenir un sursis qui lui permît d'observer, d'étudier un peu le caractère de l'homme qui allait devenir le maître de sa destinée ; mais, sa mère, alléguant les convenances, s'y opposa formellement. La mort de son mari, survenue dans l'intervalle, ne modifia même pas sa décision.

Le mariage eut lieu sans aucune pompe, mais il s'accomplit sans délai. La jeune fille se soumit d'autant plus facilement à la volonté de sa mère, que les manières douces et polies de son fiancé, jointes à l'éloge qu'en faisaient les

personnes de son entourage, éloignaient d'elle toute appréhension pour l'avenir. Et ce fut avec toute la sécurité, que lui donnaient son âge et son ignorance de la vie, qu'elle s'enchaîna pour toujours avec un inconnu. Riche d'amour et d'illusions, elle s'appuya sereine et confiante sur le bras de celui qui s'était engagé à l'aimer fidèlement et à la protéger.

Comme nous n'avons pas les mêmes raisons que le P. Onésime pour user d'indulgence à l'égard de M. de Rocheville, nous allons prendre la liberté de le présenter au lecteur, débarrassé de tout le prestige que peuvent lui donner son nom, son titre de magistrat et sa renommée de bon catholique.

Gontran était alors un homme de trente-cinq ans. Sa taille bien prise et ses traits réguliers lui avaient valu une réputation de beauté non ratifiée par certaines personnes, plus amateurs de l'expression que de la forme. Elles critiquaient entre autres la contexture de ses lèvres minces, la mobilité de ses yeux peu habitués à regarder les gens en face, et son teint blême, indice d'une organisation délabrée. Mais une grande facilité d'élocution, une connaissance approfondie des usages de la bonne société et un léger vernis d'instruction,

lui donnaient des avantages bien capables de séduire une jeune fille qui n'avait vécu, jusqu'alors, que dans la société des vieillards et des abbés. Au demeurant, Gontran n'était ni plus sot ni moins spirituel que la plupart de ses semblables. Voilà pour son physique. Quant au moral, il est moins facile à esquisser. La dissimulation qui formait l'essence même du caractère de M. de Rocheville fermait toute issue aux regards indiscrets. Jamais on ne put parvenir à soulever complétement le masque sous lequel se dérobait sa véritable nature; mais, si peu qu'on l'eût écarté, cela aurait suffi pour établir une opinion sur cette existence si soigneusement mise à l'abri de tout contrôle.

Gontran avait perdu sa mère en naissant. Son père, absorbé par le travail d'une charge publique, n'avait ni le temps, ni la volonté de s'occuper de son fils; catholique militant, aussi ardent que sincère dans la défense de ses opinions, il employait ses heures de loisir à élaborer diverses élucubrations mystiques, pour l'édification des fidèles et le triomphe de la bonne cause. Quant à l'enfant, confié aux soins d'une vieille gouvernante, il s'abandonnait entièrement à ses penchants vicieux. Comme il remar-

quait que, quelque fussent ses méfaits, il n'était bien sévèrement puni que lorsqu'il avait omis certaines pratiques de dévotion ou montré peu de ferveur dans leur accomplissement, il n'eut garde de négliger une découverte qui lui permettait de donner libre cours à ses instincts, en les recouvrant d'un voile hypocrite. Lorsqu'un peu plus tard il entra chez les Jésuites, ceux-ci durent être émerveillés des dispositions de leur élève. Ils mirent tant de zèle à les développer, que ce jeune Tartuffe, qui se trouvait dans son élément, égala bientôt ses maîtres dans la pratique de leurs maximes. Telle fut là sans doute la cause de cette sympathie que les fils de Loyola éprouvèrent pour l'enfant, et conservèrent fidèlement au jeune homme, dont le principal mérite était d'avoir reculé les bornes de la duplicité.

Vers l'âge de dix-huit ans, il quitta les « bons Pères » pour commencer ses études de droit. Ces premières années de liberté sont demeurées fort obscures, jusqu'au jour où il fit la connaissance d'un jeune sous-lieutenant, porteur d'un grand nom, mais précédé d'une détestable réputation, ce qui n'empêchait pas maints salons aristocratiques de lui être ouverts ; moins peut-être en raison de sa

parenté avec les personnages les plus titrés du noble faubourg, que pour la..... curiosité qu'excitait ce paladin débauché, parmi la population féminine de ces hautes sphères.

Quelle femme aurait pu, en effet, rester indifférente au récit de ces exploits romanesques, de ces sommes fabuleuses gagnées et perdues tour à tour avec une égale insouciance, par ce beau garçon de vingt-cinq ans qui s'appelait le comte Hardouin de Grandval.

Il avait comme auxiliaire dans ses aventureuses entreprises, un domestique d'une fidélité éprouvée, qui répondait au nom bizarre de Murph. Ce nom pouvait faire supposer une origine étrangère que son propriétaire était cependant loin de posséder. Murph était tout simplement un de ces nombreux enfants que la misère fait, en quelque sorte, pousser sur le pavé de Paris. Tout jeune, il se mit à la disposition du premier venu, pour ces mille petits services dont on peut avoir besoin à chaque pas dans le tourbillon de la grande ville.

Le comte eut un jour l'occasion de l'employer et fut si satisfait de son activité et de son intelligence, qu'il l'éleva sur-le-champ à la dignité de valet de chambre. Il lui conserva

soigneusement le sobriquet original de Murph, que ses camarades lui avaient donné à défaut d'un autre nom.

Le jeune garçon, dont le dévouement n'avait d'égal que la discrétion, s'attacha à son maître à la façon du chien ; il lui obéissait les yeux fermés. Pour lui, aucune différence n'existait entre le bien et le mal ; il aurait accompli une noble action avec autant d'ardeur qu'il eût commis un crime si son maître le lui avait ordonné.

Quant au début des relations du comte avec Gontran, nous l'ignorons. Il est probable qu'ils se rencontrèrent dans des conditions qui leur permirent de se juger réciproquement ; chacun d'eux, trouvant son avantage dans cette liaison, elle s'établit promptement et finit par se cimenter de tout l'intérêt qu'ils eurent à se ménager mutuellement par la suite.

Peu à peu Gontran apaisa la nature fougueuse du jeune homme, et il l'obligea à mettre un frein à la violence de ses passions. Le comte se trouva d'abord assez gêné par cette contrainte, et ne renonça qu'avec peine à la célébrité qu'il avait acquise comme viveur. Mais il subit la domination de ce froid calculateur auprès duquel il trouvait, d'autre part,

une si entière complaisance, une si grande facilité, pour continuer son genre de vie sous d'autres dehors et avec de nouvelles ressources.

M. de Grandval, après avoir dissipé son patrimoine, avait encore épuisé tout crédit dans son entourage ; Gontran, arrivé à point avec ses deux cent mille francs provenant de l'avoir de sa mère, sut tirer parti de la situation pour conquérir, à l'aide de cet argent, une influence qu'il fit adroitement tourner à son profit.

Ces deux hommes s'étaient si bien compromis l'un vis-à-vis de l'autre, que rien ne semblait devoir les désunir. Nous n'entrerons pas dans le détail de leur vie intime ; ce serait là une tentative assez difficile, vu leur manière de procéder, et d'ailleurs nous ne tarderons guère à être à peu près édifiés sous ce rapport.

Après un certain nombre d'années passées dans la plus grande intimité, les exigences de leur profession réciproque séparèrent les deux jeunes gens. Pendant que l'officier suivait son régiment en Afrique, Gontran, qui avait passé sa licence et fait ses débuts comme avocat, recevait sa nomination de substitut du procureur impérial de M.....

C'est là que nous le retrouvons marié et possesseur d'une considération qui allait toujours croissant, grâce à la propagande des Révérends Pères, à la tête desquels brillait plus que jamais le P. Onésime.

IV

Hélène, en possession du grand attrait de la nouveauté fut, pendant que dura pour elle le caprice de son mari, l'objet de ses soins empressés. Prenant les désirs de celui-ci pour de l'amour, elle s'abandonna entièrement à son bonheur et prodigua, en retour de quelques paroles affectueuses, tous les trésors de sa tendresse, sans s'apercevoir qu'elle donnait beaucoup plus qu'elle ne recevait.

Dans ses heures de solitude, elle se plaisait à parer son mari de toutes les qualités, et elle finit même par le croire réellement doué de toutes les vertus qu'elle désirait lui voir. Absorbée dans la contemplation de son idéal, aveuglée par ses propres sentiments, elle ne vit pas l'indifférence amenée par la satiété, s'asseoir un jour à son foyer. Elle continua ainsi à savourer pendant quelque temps les

douceurs du présent et à sourire aux promesses de l'avenir. Hélas ! le réveil fut plus terrible encore que le rêve n'avait été beau ; il la prit à l'apogée de ce bonheur qu'elle croyait immuable, pour la plonger tout d'un coup dans la plus sombre réalité. Voici ce qui arriva :

Environ dix mois après son mariage, Gontran reçut une lettre de son ami, le comte Hardouin de Grandval, dans laquelle il lui annonçait son départ d'Oran à la suite de son régiment, qui allait tenir garnison à S..., ville située à environ quarante kilomètres de M...... Il se félicitait d'un rapprochement qui lui permettrait d'aller souvent serrer la main de son meilleur ami, et d'offrir ses respectueux hommages à sa jeune femme. Il ajoutait, qu'ayant obtenu pour cause de santé un congé de deux mois, il se proposait d'aller demander l'hospitalité à son ami pour quelques jours.

Gontran dissimula tant bien que mal la désagréable impression que lui causait cette missive, et se disposa à recevoir convenablement le jeune officier dont il fit un pompeux éloge à sa femme. Celle-ci déclara qu'elle ferait bon accueil à l'ami que son mari tenait en si haute estime et affection.

Le comte Hardouin arriva quinze jours plus

tard. En dépit de ses airs de gentilhomme, de sa tenue irréprochable, de son langage de bonne compagnie, il plut médiocrement à Hélène, qui se reprocha ce premier mouvement défavorable, en songeant aux grandes qualités que son mari lui avait énumérées avec tant d'enthousiasme. N'ayant d'ailleurs aucun motif à faire valoir pour justifier sa réserve à l'égard du comte, qui se montrait auprès d'elle rempli d'attentions délicates, de tact et surtout de déférence, elle parvint à triompher de sa première impression. Bien plus, voyant le jeune homme souffrant, elle lui témoigna une certaine bienveillance; et le jour où il parla de son départ, elle l'engagea, dans le but d'être agréable à son mari, à finir auprès d'eux le reste de son congé.

M. de Rocheville, malgré sa répugnance, se trouva, pour ainsi dire, forcé de joindre ses instances à celles de sa femme. Enfin, après quelques hésitations, qui avaient plutôt l'apparence d'une discrétion polie, M. de Grandval consentit à accepter l'offre gracieuse qui lui était faite.

Gontran qui, tout en ayant d'excellentes raisons pour ménager son ami, en avait de non moins bonnes pour redouter sa présence,

ne tarda pas à faire naître divers prétextes pour l'obliger à abréger son séjour. Il semblait avoir pressenti ce qui devait arriver. Les gredins ont, en effet, le privilège d'être plus clairvoyants que les honnêtes gens ; ils flairent le mal avec une merveilleuse finesse.

Mais toutes les tentatives de M. de Rocheville pour éloigner le comte, échouèrent devant une obstination qui prenait sa source dans les beaux yeux d'Hélène. Les regards caressants qu'elle abaissait parfois sur son mari, ce je ne sais quoi de chaste et de voluptueux à la fois qui s'exhalait de toute sa personne, avaient allumé dans les sens du jeune officier d'ardents désirs. S'il s'était aperçu à temps de ce danger, il l'aurait fui certainement, car il lui serait alors resté assez de sang-froid pour en peser toutes les conséquences. Il était malheureusement trop tard, le mal était fait, et le comte n'était pas homme à reculer devant les exigences d'une passion.

Il se fit, *in petto*, ce petit raisonnement : Mme de Rocheville doit être encore trop éprise de son mari pour songer à prendre un amant. D'un autre côté, Gontran néglige sa femme ; pour un œil exercé, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute. S'il la néglige, c'est qu'il

a quelque part une nouvelle liaison, et d'ailleurs je sais pertinemment que mon ami ne brille pas par la constance. Donc, il a une maîtresse. Je la cherche..... La connaissant, je m'arrange de façon à ce qu'Hélène en soit instruite, mais sans qu'elle puisse se douter de mon intervention, et alors, le dépit, la vengeance, à défaut de tout autre sentiment, peu m'importe, la font tout naturellement tomber dans mes bras.

C'est par le moyen de cette sorte de manœuvre stratégique qu'il espérait parvenir à son but. Son projet une fois conçu, il se prit à observer. Le hasard, il faut bien le dire, le servit à souhait.

La femme d'un juge au tribunal de la ville, Mme Bellefroy, vint quelques jours après rendre visite au jeune ménage. C'était une belle et élégante personne, gracieuse, aimable, une parisienne, en un mot, et en outre, une de ces femmes qui savent allier aux pratiques d'une dévotion exaltée, les savantes combinaisons de la coquetterie la plus raffinée. Elle revenait d'une station thermale, et, désireuse de rentrer chez elle après une longue absence, elle avait laissé son mari faire seul un petit voyage supplémentaire chez quelques amis.

C'est du moins ce qu'elle répondit quand on demanda des nouvelles de ce dernier ; seulement elle fut assez imprudente pour jeter un rapide coup d'œil sur le maître de la maison, qui, ne se tenant pas mieux sur ses gardes qu'elle-même, lui répondit par un imperceptible sourire. C'était là, certes, un bien faible indice, mais il suffisait pour le comte. Se croyant dès lors sur la voie d'une intrigue, il porta toute son attention de ce côté.

Les deux amis s'étaient donné l'un à l'autre une très grande liberté d'action, ce qui est, comme chacun sait, le premier devoir de toute hospitalité ; Gontran, qui passait en général ses soirées hors de chez lui, un peu de côté et d'autre, sortit seul le soir même.

Il se dirigea vers la maison de Mme Bellefroy, située dans un quartier assez éloigné du centre de la ville. Une petite porte, pratiquée dans le mur du jardin, s'ouvrit mystérieusement devant lui. Il était alors huit heures.

Deux heures après, la même porte lui livrait de nouveau passage, mais avant d'en franchir le seuil, il se retourna : « A demain, » dit-il. Et la porte se referma avec non moins de précaution et de mystère.

Le comte, caché dans un taillis voisin,

n'avait rien perdu de cette scène ; il avait eu la constance de suivre le mari d'Hélène, depuis sa sortie de chez lui jusqu'au lieu du rendez-vous. Mais la découverte qu'il venait de faire le dédommagea amplement des ennuis de l'attente. Il ne lui restait plus qu'à trouver le moyen d'en tirer parti. Il n'eut pas, d'ailleurs, à le chercher bien longtemps.

Mme de Rocheville avait à son service une femme de chambre assez jolie et fort coquette, dont notre officier, très expert en matière de galanterie, avait fait promptement la conquête. Il résolut d'exploiter les bonnes dispositions de cette fille à son égard ; le lendemain même, il lui fit en quelques mots le récit de l'aventure de la veille et lui exposa ce qu'il attendait d'elle.

En conséquence, il lui donna des instructions qu'elle promit, avec la meilleure grâce, d'exécuter de point en point. Il lui recommanda, en outre, le silence le plus absolu sur sa participation dans cette affaire, sous peine de voir divulguer par lui certains secrets, que la trop aimable soubrette avait intérêt à cacher. Elle jura ses grands dieux qu'elle resterait muette. Un baiser scella le pacte, et M. de Grandval se retira satisfait ; avec sa légèreté

habituelle, il ne semblait pas se rendre un compte bien exact de ce qu'il y avait d'abominable dans son action.

Julie, la femme de chambre, sortit ce même soir, sous le prétexte d'aller chez sa sœur. Rentrée une heure plus tard, elle se présenta haletante devant sa maîtresse. Tout en mettant de l'ordre dans sa chambre, elle lui raconta comment elle avait été fort effrayée en revenant par le chemin des Vallinières, qu'elle avait pris comme étant moins désert que la route du moulin.

— Et de quoi avez-vous eu peur? dit Hélène d'un air distrait.

— Oh! madame sait combien je suis poltrone! D'ailleurs, depuis l'assassinat de la mère Mauvrais, je ne rêve plus que meurtre et brigands. J'avais toutes ces idées-là dans la tête, quand, en arrivant près du gros chêne, j'aperçus une sorte de géant enveloppé dans un grand manteau, avec un chapeau rabattu sur les yeux; il me semblait voir quelque chose briller à sa ceinture; puis j'entendais comme un bruit de sabres s'entrechoquant — ce que c'est que l'imagination tout de même. — Transie de peur, je me cachai derrière l'arbre, toute prête à m'évanouir, mais un coup de

vent enleva le chapeau de mon bandit, et je reconnus, grâce au clair de lune..... Oh! madame ne devinerait jamais qui? poursuivit-elle en éclatant de rire : Eh bien! c'était tout simplement monsieur qui allait chez M. Bellefroy.

— Comment..... que dites-vous?..... mon mari qui allait chez M. Bellefroy..... par le chemin des Vallinières..... La frayeur vous a fait perdre la tête, ma pauvre Julie.

— Oh non, madame, j'ai très bien reconnu monsieur, et je l'ai même vu peu après entrer chez M. Bellefroy, par la petite porte du jardin qui donne sur le chemin des Vallinières. C'est égal, monsieur rirait bien s'il savait que je l'ai pris pour un assassin! Et l'adroite fille se mit à parler d'autre chose. Mais déjà Hélène ne l'écoutait plus, elle venait d'être mordue au cœur par un horrible soupçon.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle à Julie qui se disposait à sortir.

— Neuf heures moins dix, madame.

— Bien, donnez-moi mon châle et mon chapeau.

— Madame sort?

— Oui, je vais chez ma mère.

— Alors, je vais prévenir Firmin pour qu'il accompagne madame.

— C'est inutile, le temps est clair et la route n'est pas longue, » répliqua-t-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre calme. Elle sortit, et ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle se rendit d'un pas rapide chez sa mère ; son agitation était extrême. « Mais je suis folle, se dit-elle tout à coup, de prêter tant d'attention à un bavardage de servante et d'ailleurs c'est impossible..... » Puis, faisant un effort pour surmonter son anxiété, elle hâta le pas. Mais presque aussitôt un souvenir lui traversa l'esprit et renouvela ses appréhensions. « Cependant, si c'était vrai..... si c'était lui, répétait-elle encore. M. Bellefroy n'est pas de retour ; et si par hasard il était revenu, comment expliquer cette visite de Gontran, à huit heures du soir, chez un homme avec lequel il n'a que des relations cérémonieuses. Dans tous les cas, quel motif pourrait-il alléguer pour justifier son entrée par une porte dérobée.

« Allons, ajouta-t-elle résolument en revenant sur ses pas, ma première pensée n'était pas si absurde. Ce doute m'est insupportable, quoi que je fasse désormais, il s'interposerait sans cesse et quand même entre mon mari

et moi. S'il est innocent, mes soupçons n'auront servi qu'à me le faire aimer davantage. Mais s'il est coupable....» Un flot de sang afflua à son visage à cette idée, et elle demeura longtemps pensive.

Tout en faisant ces tristes réflexions, elle arriva près de la petite porte du jardin Bellefroy, et se dissimula dans le fourré qui avait été témoin des précédentes observations du comte. Après quelques instants d'une fiévreuse attente, Mme de Rocheville entendit la porte glisser lentement sur ses gonds; une forme humaine apparut jetant un regard furtif à droite et à gauche, et une voix qu'Hélène reconnut bien murmura doucement :

— Mon cher Gontran, quand vous reverrai-je maintenant ?

— La présence de votre mari ne nous a pas beaucoup gênés jusqu'à ce jour, répondit M. de Rocheville, pourquoi craignez-vous qu'il en soit autrement désormais ? Comme autrefois, nous saurons déjouer sa surveillance. Allons, adieu ! croyez toujours à mon amour et ne vous désolez pas. »

Le bruit d'un baiser donné et reçu se fit entendre, et, légère comme une ombre, Mme Bellefroy se rejeta en arrière et disparut.

Bien que les voix fussent étouffées, elles étaient cependant parvenues distinctement aux oreilles d'Hélène, qui eut un moment la tentation de s'élancer sur les deux amants pour les confondre. La raison la retint ; mais elle fut impuissante à atténuer la violence du coup que la pauvre jeune femme venait de recevoir en plein cœur ; le doute même sur la trahison de son mari ne lui était plus permis !...

Hélène éprouva une souffrance si terrible et si subite, qu'elle en resta d'abord comme étourdie. La stupeur que cause toujours un malheur inattendu, engourdit momentanément la sensibilité. Mme de Rocheville, tout accablée qu'elle fût, pressentit vaguement qu'un gouffre s'était entr'ouvert sous ses pas, sans qu'elle pût en sonder la profondeur. Ce fut en proie à une sorte de vertige qu'elle regagna sa demeure. Rentrée dans sa chambre, elle se dirigea machinalement vers la cheminée et se tint là, debout, immobile, le pied posé sur un chenet, l'œil atone et fixe, avec l'apparence de ce calme stupide, qui est le suprême degré de la douleur.

La jeune femme resta longtemps dans cet état d'anéantissement qui paralysait toutes ses facultés. Elle ne fut tirée de cette torpeur que

par un léger bruit qui se produisit dans la maison. C'était Gontran qui rentrait, après avoir fait une station à son cercle ; comme il croyait sa femme couchée depuis longtemps, il s'abstint d'entrer chez elle et passa devant sa porte en fredonnant un air d'opéra.

Hélène tressaillit comme sous le coup d'un brusque réveil ; elle sentit un affreux déchirement, comprit toute l'horreur de sa position et s'abandonna alors au plus profond désespoir, s'interrogeant, se demandant sans cesse ce qu'avait de plus qu'elle cette femme qu'on lui préférait. Elle ignorait, la trop naïve enfant, qu'il existe dans la création des êtres organisés de telle sorte, qu'ils ne tiennent aucun compte des dons de l'intelligence ni de ceux du cœur. Ceux-là recherchent uniquement des sensations nouvelles ; peu leur importe la tendresse et le dévouement d'une femme, quand ils ont épuisé tout ce qu'un brutal désir pouvait réclamer d'elle.

Lorsqu'à la violente surexcitation qui accompagne toujours un grand chagrin, succéda la période de calme, Hélène, comme toute âme brisée qui a besoin d'espérer encore, songea à Dieu. Tombant à genoux, elle voulut faire un acte de résignation ; mais, la malheureuse

femme ne trouva au fond de son cœur que ces paroles amères : « Pourquoi donc, ô mon Dieu ! permettez-vous qu'il y ait ici-bas des créatures assez perfides pour se jouer de ce qu'il y a de plus saint sur la terre : un serment fait librement devant vous ? Pourquoi suis-je fatalement liée à l'une d'elles, moi qui ne vous ai jamais demandé qu'un cœur aimant et sincère, capable de me donner ces témoignages d'affection, qui m'ont tant fait défaut durant la première partie de mon existence ? Mais maintenant, que vous m'avez enlevé la joie du présent et l'espoir dans l'avenir, pourquoi, mon Dieu, me laissez-vous vivre encore, vous qui êtes bon ? Pourquoi la douleur de l'âme, portée à ses dernières limites, n'enlève-t-elle pas la vie, semblable en celà à la souffrance du corps, lorsqu'elle atteint ce même degré ? O mon pauvre bonheur ! ne t'avais-je donc pas acheté assez cher par vingt années de tristesse et d'ennui, et devais-je, en un moment, te voir fuir pour jamais ! » Un torrent de larmes s'échappa alors de ses yeux demeurés secs jusque-là.

Mais Hélène n'était pas femme à s'abandonner longtemps à une douleur stérile. Après avoir payé son tribut à la faiblesse humaine,

elle se montra ce qu'elle fut toujours par la suite : forte, vaillante et sensée. Ayant repris complète possession d'elle-même, elle envisagea courageusement sa situation, et elle réfléchit au meilleur parti à prendre en cette occurence. Le jour la surprit dans la même attitude ; mais lorsqu'à ce moment le sommeil vint à son tour réclamer ses droits, sa résolution était prise. Condamnée à vivre aux côtés mêmes de celui qui de par la loi était son mari, Mme de Rocheville était décidée à employer toute son énergie à lui cacher son chagrin, et surtout à lui en dérober les causes, jugeant qu'en les lui faisant connaître elle n'aurait rien à gagner, et qu'elle s'exposerait, au contraire, à perdre tout le bénéfice de la contrainte qu'il ne manquerait pas de s'imposer dans leurs rapports quotidiens, laquelle lui procurerait du moins, à défaut du bonheur, un intérieur calme et tranquille.

Il lui fallait également s'observer devant ses domestiques, et conserver vis-à-vis d'eux l'air confiant et heureux des beaux jours, de façon à ne pas leur permettre de supposer que rien fût changé dans sa vie. La tâche eût peut-être été au-dessus de ses forces, si elle fût restée constamment en tête-à-tête avec

l'homme dont l'astucieuse conduite mettait en révolte toutes les fibres de sa loyale nature. Mais sa mère, souffrante depuis quelques semaines, vit s'aggraver son état assez sérieusement pour nécessiter à son chevet la présence de sa fille. Mme de Rocheville s'établit donc auprès de la malade, qu'elle quitta le moins possible. Cet arrêt momentané de la vie commune pour les deux époux, donna au temps la facilité de commencer son œuvre d'apaisement dans le cœur de la jeune femme.

V

Revenons maintenant au comte Hardouin de Grandval, que nous avons laissé chez son ami, occupé à la vilaine besogne dont nos lecteurs connaissent le triste résultat.

Dès qu'il vit ses projets en bonne voie de réussite, il crut opportun de se retirer. Son congé étant près de finir, son départ devait sembler tout naturel.

Un mois plus tard, il revint inopinément passer une journée chez Gontran. La preuve d'infidélité qu'Hélène avait acquise devait avoir modifié ses sentiments. Peut-être aujourd'hui serait-il mieux compris et plus favorablement accueilli par la jeune femme. Il éprouvait le besoin de s'en assurer.

Dès sa première entrevue avec Mme de Rocheville, le comte fut si frappé de l'altération de ses traits, qu'il jugea le moment peu propice à une déclaration immédiate. Il se contenta d'être charmant, gai, spirituel, et témoigna simplement à Hélène, que son mari lui avait dit être souffrante, un intérêt respectueux et discret. Il se retira ensuite satisfait de lui-même et de l'effet qu'il croyait avoir produit. M. de Grandval revint souvent ainsi, à intervalles réguliers, mais il finit par trouver que sa réserve risquait fort de ne jamais le conduire au résultat qu'il poursuivait. Sa passion pour la jeune femme avait atteint son paroxysme. Les obstacles qu'il rencontrait l'irritèrent à ce point, qu'il perdit bientôt toute prudence.

Il résolut donc de brusquer les choses en se montrant un peu plus explicite. D'ailleurs, Hélène ne devait plus aimer son mari, dans tous les cas, elle était beaucoup plus froide à son égard, c'était manifeste. Elle semblait enfin arrivée à cette phase de la crise, où une femme malheureuse a besoin d'un consolateur. C'est ainsi, du moins, qu'il avait vu les choses se passer dans le monde où il vivait.

Il se présenta un jour plein d'assurance et

joua son rôle en comédien consommé. Hélène parut d'abord surprise de le voir s'immiscer dans ses affaires intimes, puis, quand elle eut deviné le but secret des discours du comte, elle lui dit simplement :

— Je vous croyais loyal et bon, monsieur, je regrette de voir aujourd'hui que je me suis trompée.

Il voulut protester, mais Mme de Rocheville se levant, d'un air digne et hautain :

— Je désire être seule, monsieur, dit-elle en indiquant la porte.

Le comte Hardouin, ce héros de boudoirs galants, se sentit ébranlé, presque fasciné par le ton et le regard dont Hélène accompagna ces paroles ; mais ce ne fut qu'une impression passagère. Se voyant seul, à deux pas de cette belle et fière jeune femme, objet de ses convoitises, il perdit toute retenue, et s'élançant vers elle il la prit dans ses bras. Elle n'eut que le temps de jeter un cri, et malgré sa résistance désespérée, le comte allait appuyer ses lèvres sur les siennes, lorsque M. de Rocheville, guidé par le bruit qu'il avait entendu en rentrant, fit irruption dans la chambre. Il vit ou plutôt il devina la scène.

— Misérable ! » s'écria-t-il, et avant même

que le comte, troublé, abasourdi par cette brusque entrée, eût pu songer à se défendre, il roulait dans l'escalier et tombait dans la rue, poussé par une main vigoureuse.

A peine la porte se fut-elle refermée que M. de Rocheville se prit à réfléchir aux suites que pouvait avoir son emportement. « Ah bah ! se dit-il en lui-même, il n'osera jamais, j'ai en ma possession un chiffon de papier qui le retiendra toujours sur la pente des révélations. Allons ! décidément j'ai bien fait de chasser de chez moi ce dangereux personnage, que d'ailleurs je n'aurais jamais dû y recevoir. Mais je trouverai le moyen de me disculper auprès de ma femme. Ne voit-on pas tous les jours des gens se tromper sur le compte de leurs amis? Eh ! mais j'y songe, je puis mettre sa folie sur le compte du soleil d'Afrique ; une insolation peut produire des désordres cérébraux qui suffisent à expliquer bien des excès, et à en atténuer la portée. »

Tout en préparant ce petit discours justificatif, il rejoignit sa femme qui déjà se disposait à sortir. Elle était fort pâle, ses traits légèrement contractés et un petit tremblement nerveux indiquaient seuls son état intérieur.

— Je vais voir ma mère, » fit-elle simplement

en apercevant son mari. Étonné de ce calme auquel il ne s'attendait pas, Gontran essaya néanmoins, ainsi qu'il se l'était proposé, de donner à l'ignoble conduite de son ami une cause qui pût être pour lui-même une excuse. Mais, dès les premiers mots, Hélène le pria de ne jamais prononcer devant elle le nom de cet homme. Puis elle sortit, déclarant qu'elle ne rentrerait pas ; sa mère se trouvant de plus en plus mal, elle devait passer la nuit à son chevet. Gontran, habitué depuis quelque temps aux nouvelles façons d'agir de sa femme, ne prêta qu'une indifférente attention à ce qu'il considérait comme une bizarrerie de son caractère.

Un mois plus tard mourait M[me] Glorion ; Hélène porta son deuil dignement, sans affectation d'aucune sorte. Il lui répugnait de faire parade d'une douleur qu'en réalité elle n'éprouvait pas. Son véritable chagrin consista à ne pouvoir regretter davantage celle qui lui avait donné le jour. Elle savait que le fanatisme religieux de sa mère ne lui avait laissé qu'une place bien restreinte dans son cœur et dans ses pensées, et, l'eût-elle ignoré, elle n'aurait eu besoin, pour s'en convaincre, que d'ouvrir le testament qui contenait ses dernières

volontés. Celles-ci étaient formulées sèchement ; quant aux conseils adressés à Hélène, nulle parole affectueuse n'en venait adoucir la sévérité; pas un éclair de tendresse pour sa fille ne traversait ces pages qui lui étaient destinées. Enfin, le document se terminait par cette phrase grosse de déceptions pour l'héritière :

« J'engage ma fille à ne pas se préoccuper
» de l'absence des quelques valeurs mobilières
» que j'ai possédées, ayant disposé de ce
» capital dans la plénitude de mes droits et
» selon les suggestions de ma conscience,
» pour acquitter une dette personnelle de
» reconnaissance. »

Or, ces quelques valeurs s'élevaient, au minimum, à la somme de cinquante mille francs, d'après l'appréciation d'Hélène qui les avait vues en portefeuille du vivant de son père, sous forme de titres fonciers, créances hypothécaires et autres obligations, sans compter les économies particulières que sa mère avait pu et dû faire. Tout cela formait un joli denier qu'il lui était difficile de voir, sans déplaisir, glisser dans la poche d'autrui, quand il eût dû tomber dans la sienne.

Mme de Rocheville n'hésita pas à accuser

le P. Onésime de cette captation. Elle comprit que là était le mobile de son empressement auprès de sa mère, la cause de ces entretiens mystérieux que sa présence inattendue interrompait toujours. Elle se souvenait, en outre, qu'un des derniers soirs, étant arrivée ainsi à l'improviste, elle avait aperçu le jésuite prenant des notes devant le secrétaire ouvert, et sur le lit de la malade, divers papiers qu'elle s'empressa de faire disparaître en donnant à cette exhibition un motif si peu plausible, qu'il fit naître aussitôt dans l'esprit de la jeune femme un soupçon qu'elle eut peine à chasser.

Hélène fut presque aussi sensible à l'indélicatesse du procédé qu'à la perte d'une partie de sa fortune. Ces manœuvres déloyales l'édifièrent complètement sur le compte de la trop célèbre Compagnie. Mais elle ne put protester contre cette spoliation, que par son attitude vis-à-vis de celui qu'elle en supposait être l'auteur.

Quant à Gontran, fidèle à sa tactique, il crut prudent de mettre des bornes à un mécontentement qui ne pouvait que lui attirer la disgrâce de ses bons amis. Il les laissa jouir en paix d'un bien si honnêtement acquis, se

contentant d'exhaler sa mauvaise humeur en famille.

Après la mort de sa mère, Mme de Rocheville reprit bravement sa place dans la maison conjugale, n'ayant plus qu'un seul espoir, celui de la maternité; là venaient rayonner toutes ses pensées, toutes ses aspirations, tous ses désirs. Et sur ces fragiles assises, elle tenta de réédifier son bonheur.

« Puisque les joies de l'épouse me sont refusées, accordez-moi au moins celles de la mère! » demandait-elle à Dieu dans d'ardentes prières. «Avoir un enfant à élever, lui consacrer tous les instants de ma vie, reporter sur lui toute ma tendresse, ce serait là pour moi une consolation suprême avec laquelle je défierais le sort. L'amour de mon enfant me tiendrait lieu des autres affections qui m'ont fait défaut et celle-là, du moins, ne m'échapperait pas! » Tantôt elle voyait cet enfant dans ses bras, elle le berçait, lui prodiguait mille caresses; tantôt encore elle formait tout un plan d'éducation à son usage, en s'inspirant des exemples qu'elle avait eus sous les yeux, et qui devaient lui enseigner les écueils à éviter en pareille matière. Son esprit se trouvant ainsi occupé, ses journées se passèrent d'une façon relativement plus calme.

Mais une année s'écoula de la sorte, emportant avec elle le premier lambeau de l'immense espérance qui la soutenait ; chaque jour, en disparaissant, en arrachait encore un débris et accentuait de plus en plus l'éloignement qu'elle éprouvait pour son mari, depuis le jour où la duplicité de sa conduite lui avait été dévoilée.

C'est en vain qu'elle avait cherché à atténuer à ses propres yeux la faute de Gontran ; elle n'avait pu y parvenir, tant était grande la défiance qui l'avait envahie. Peut-être lui eût-elle pardonné son infidélité, si elle n'avait pas été entourée de tant de mensonges et d'hypocrisie.

Elle voyait clairement aujourd'hui la dissimulation présider à toutes les actions de cet homme qui, croyant la vertu nécessaire à ses intérêts, et ne se sentant pas porté vers elle, en recherchait uniquement l'apparence.

Cependant, quelque grand que pût être son ressentiment et quelque sérieuses que fussent ses répugnances, Mme de Rocheville ne se départit pas un instant de la ligne de conduite qu'elle s'était tracée. En la voyant calme et sereine, nul ne pouvait se douter, pas même son mari, des pensées tumultueuses qui s'agitaient

en elle, des tempêtes qui éclataient parfois au fond de son âme, et des efforts qu'elle était obligée de faire pour demeurer maîtresse d'elle-même.

Mais sa constitution, si robuste qu'elle fût, ne tarda pas à s'altérer dans ces luttes intimes. Le médecin, qui ne soupçonnait pas la grave maladie morale dont elle était atteinte, attribua son épuisement à un autre cause, et ordonna, en même temps que les prescriptions usuelles, un séjour immédiat au bord de la mer, comptant sur l'air vif et salubre qu'on y respire, pour ranimer l'organisme affaibli de la jeune femme.

Hélène était trop heureuse d'avoir cette occasion qui l'éloignait momentanément de son mari, retenu à M..... par ses fonctions, pour ne pas la saisir avec empressement. Elle choisit Etretat comme lieu de résidence pour la durée de son traitement.

Ce petit village, habité seulement par des pêcheurs, ne laissait guère soupçonner à cette époque la brillante destinée qui l'attendait. Rien ne faisait alors présager la grande vogue que nos habitudes de villégiature lui ont donnée depuis, et qui en fait aujourd'hui une des stations les plus élégantes et les plus recher-

chées du littoral de la Manche. Les toiles de quelques peintres et les descriptions de certains romanciers commençaient à peine à lui donner une petite notoriété, lorsque Hélène vint s'y installer avec sa femme de chambre.

Nous la laisserons jouir de sa solitude au bord de cette plage paisible et charmante, pour retourner encore une fois auprès du comte Hardouin, que nous avons un peu perdu de vue depuis son outrageante incartade et l'expulsion qui la suivit.

On comprend qu'à la suite d'un aussi humiliant affront, l'idée de la vengeance se soit présentée tout d'abord à son esprit ; mais en même temps, le souvenir de son impuissance se dressa devant lui. Il savait que, quelle que fût l'arme dont il se servirait pour atteindre son ami, elle devait se retourner immédiatement contre lui-même.

En effet, pendant les beaux jours de leur liaison, alors que les deux jeunes gens étaient à Paris, le comte qui était toujours à court d'argent et usait de tous les expédients pour s'en procurer, se trouva à un certain moment empêtré dans une opération financière des plus scabreuses. Elle eût même fort compromis l'honneur de sa maison, en faisant figurer le

nom de ses ancêtres dans les annales d'une cour d'assises, si Gontran n'était venu lui offrir l'appui de sa bonne renommée et de ses connaissances en matière de droit. A force de ruse et d'habileté, il était parvenu à tirer son ami de ce mauvais pas, mais en gardant prudemment par devers lui la preuve de culpabilité qu'il avait su arracher au plaignant. C'était cette terrible preuve qui réduisait à néant tous les projets suscités par les ressentiments du comte.

Il s'enfuit, pris d'une sourde rage, et, pendant de longs mois, sa colère trouva d'autant moins à se calmer, qu'il voyait davantage l'impossibilité de la satisfaire.

Pour se venger à la fois des dédains de la femme et de la brutalité du mari, tout en se préservant lui-même des représailles, il appela successivement à son aide toutes les divinités du ciel et de l'enfer. La mort seule se présenta un jour, et lui fournit l'occasion qu'il avait cherchée si longtemps.

Loin de reculer d'épouvante à sa vue, il l'accueillit d'autant mieux qu'il avait voulu maintes fois la provoquer. Hélas! sa vie tout entière lui avait déjà porté une longue suite de défis par les excès de toutes sortes qui l'avaient

remplie. Une maladie de poitrine s'était lentement développée. Elle resta pendant quelques années à l'état latent, puis éclata soudain avec une telle intensité, que rien n'en put entraver la marche.

Le comte apprit la gravité de son état sans sourciller ; il mourait avec la même insouciance qu'il avait vécu. « De quoi me plaindrais-je, » disait-il, « j'ai vécu le double de mon âge ; j'ai épuisé la somme de plaisirs et de jouissances que j'étais susceptible d'éprouver. Que ferais-je désormais ici-bas? Je ne suis pas homme à pouvoir vieillir. » Cependant, l'approche de la mort avait profondément modifié ses sentiments et ses intentions ; s'ils étaient demeurés les mêmes à l'égard de Gontran, en revanche son ressentiment contre Hélène avait tout à fait disparu. Dégagé de la passion qui l'avait dominé, le comte entrevoyait maintenant Mme de Rocheville sous son véritable aspect, et il se demandait comment il avait pu oser concevoir pour elle un désir coupable, et tenté surtout de le satisfaire. Il se sentit pris d'une immense pitié pour cette gracieuse et charmante jeune femme, auprès de laquelle son mari passait indifférent, presque dédaigneux pour courir à la poursuite de fri-

voles amours. Ne devait-il pas, dans l'intérêt même d'Hélène, poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée, en démasquant tout à fait le traître, afin d'affranchir complètement la malheureuse femme d'un joug qui ne pouvait que lui être odieux. Il avait en main de quoi fournir un motif de séparation assez puissant pour qu'aucune hésitation, de la part des juges appelés à se prononcer, ne fût possible.

En considérant les choses à ce point de vue, M. de Grandval justifiait en quelque sorte sa vengeance, mais il avait encore pour persister dans cette voie un mobile d'un ordre plus élevé, ainsi que nous le verrons bientôt.

Il chercha donc un moyen pour entrer en communication avec Mme de Rocheville. C'était là le point difficile; le reste ne l'inquiétait pas. Lui écrire, la lettre pouvait s'égarer ou tomber entre les mains de son mari; il suffisait que la chose fût possible pour y renoncer. Il songea alors à une autre combinaison.

Depuis plusieurs jours, le comte avait auprès de lui une parente qui, à la première nouvelle de sa maladie, était venue lui offrir ses soins. C'était une vieille fille extrêmement dévote, et cependant pleine de cœur et de dévouement. Comme elle avait pour l'âme

de son neveu une sollicitude au moins égale à celle que lui inspirait l'état de sa santé, aussitôt qu'elle connut le terrible arrêt du médecin concernant le malade, elle entreprit une campagne contre son indifférence en matière religieuse. Le jeune homme qui voyait bien où tendaient tous ces efforts, désireux avant tout de conserver son repos, fit la sourde oreille. Pendant plusieurs jours, Mlle de Grandval, en dehors de ses prières, s'ingénia vainement à trouver un argument décisif qui l'aidât à triompher des résistances de son neveu.

Elle le cherchait encore, lorsque, travaillant un après-midi auprès de son malade, le comte, qui paraissait sommeiller, lui dit tout à coup : « Vous désirez ardemment que je me confesse, n'est-il pas vrai, ma tante? » L'excellente demoiselle eut à peine la force de répondre : « oui, » tant la surprise et l'émotion la suffoquèrent.

— Eh bien, je consens à voir un prêtre, reprit le comte, mais à une condition cependant.

— Laquelle? » demanda avec anxiété Mlle de Grandval, qui était littéralement suspendue aux lèvres de son neveu.

— Vous consentirez à me prêter votre appui, en vous associant à une œuvre de justice et de réparation que je veux et dois accomplir.

— Mais de tout mon cœur, mon cher enfant. De quoi s'agit-il?

— Il a été commis, il y a plusieurs années, une grande iniquité, — presque un crime, — et j'en ai, hélas! gardé ma part de responsabilité. Une seule personne peut en réparer les conséquences, dans la mesure du possible, c'est Mme de Rocheville, la femme de l'ami dont vous m'avez quelquefois entendu parler. Or, il est absolument nécessaire que je voie cette jeune femme. Ce que j'ai à lui dire est trop confidentiel pour que je puisse admettre un tiers entre nous. Seulement, Mme de Rocheville ne consentira à cette entrevue que si elle en est priée par une personne qui lui inspire assez de confiance pour triompher de certaines appréhensions bien légitimes. Vous seule, ma chère tante, pouvez intervenir dans cette affaire d'une façon efficace. L'idée d'un devoir à remplir vous suggèrera des paroles assez persuasives pour vaincre les hésitations que je prévois, et que la conduite que j'ai tenue ne rend que trop justifiables. »

Mlle de Grandval accepta cette mission avec empressement, et dès le lendemain elle partait, munie de toutes les indications nécessaires. En arrivant à M....., elle apprit le départ de Mme de Rocheville pour la station normande où nous l'avons laissée. Loin de se décourager par ce contre-temps, elle se hâta d'aller l'y rejoindre. Le grand acte religieux qui devait être le prix du succès de sa négociation, lui eût fait entreprendre le tour du monde à la recherche de la jeune femme. Dès son arrivée à Étretat, elle exposa immédiatement à Hélène la requête dont son neveu l'avait chargée pour elle.

Devant le bon et honnête regard de la solliciteuse s'abaissa la velléité de résistance de Mme de Rocheville :

— Nous partirons quand vous voudrez, » répondit-elle simplement à la vieille demoiselle, qui l'eût volontiers embrassée pour cette bonne parole.

Les deux femmes se mirent presqu'aussitôt en route. Le voyage se fit silencieusement ; elles suivaient, l'une et l'autre, le cours de leurs pensées. Tandis que Mlle de Grandval songeait à son pauvre malade et à la promesse qu'il lui avait faite, Hélène cherchait à com-

prendre le motif de l'étrange entrevue à laquelle on la conviait. Elle frissonnait à l'idée de se retrouver face à face avec l'homme qui lui avait fait la plus grave insulte que puisse recevoir une femme; mais lorsqu'elle vit cet homme, presque mourant, chercher à retenir un souffle de vie qui menaçait à chaque instant de lui échapper, émue de pitié, elle oublia l'offense. Si grand que puisse être un ressentiment, il ne saurait subsister devant un pareil spectacle.

Quand, de son côté, le comte de Grandval aperçut Mme de Rocheville, il ne put réprimer un léger tressaillement, et son front se courba d'une façon instinctive.

— Merci d'être venue, madame, » dit-il, sans oser lever les yeux sur Hélène ; puis il continua avec effort : « Il a fallu que je fusse entraîné par un motif bien puissant, qu'un intérêt bien capital fût en jeu, pour que j'aie cru devoir solliciter votre présence et m'infliger la honte de paraître devant vous. Dans le cas où la révélation que j'ai à vous faire ne semblerait à vos yeux qu'un acte de vengeance, je tiens à vous affirmer que si ce sentiment a pu exister en moi, il est complétement dominé, aujourd'hui, par l'obligation où je me trouve

d'accomplir un devoir. De plus, soyez persuadée, madame, que si je m'adresse à vous pour vous prier de réparer une faute qu'un autre a commise, ce n'est pas parce qu'il s'agit de votre mari, mais bien parce que j'ai la conviction que seule vous pouvez m'aider utilement dans cet acte de justice et d'humanité. Cependant, comme la confidence que j'ai à vous faire ne peut être que cruelle pour vous, je suis tout disposé à me taire, si vous me l'ordonnez.

— Poursuivez, monsieur, » répondit rapidement Hélène qui, assise non loin du comte, dans une attitude attentive, l'interrogeait avidement du regard.

Un sentiment plus élevé que sa rancune contre Gontran, avait en effet décidé M. de Grandval à parler comme il venait de le faire. L'aveu qu'il préparait lui coûtait visiblement, et il eut besoin d'un certain effort de volonté pour faire cesser son hésitation. Mais quand il voulut reprendre la parole, il s'aperçut qu'il avait trop présumé de ses forces. Aussi, au lieu du récit détaillé qu'il avait résolu de faire, pour intéresser Mme de Rocheville à l'héroïne de son histoire, il n'en put que raconter succinctement les faits essentiels ; et

encore, était-il forcé de s'interrompre souvent tant sa respiration était devenue haletante.

— Il y a environ quatre ans, dit-il, Gontran étant à Paris, séduisit une jeune ouvrière orpheline, en lui cachant son nom et sa situation véritable, de manière à lui donner pleine confiance lorsque, pour abuser d'elle, il lui promit le mariage. La pauvre enfant eut une heure de faiblesse et d'égarement ; elle succomba à cette première surprise des sens, contre laquelle personne ne l'avait mise en garde. Le jour où elle s'aperçut des conséquences de sa faute, elle réclama avec instance l'exécution de la promesse qu'on lui avait faite. Mais ce même jour aussi, M. de Rocheville disparut sans laisser de traces. La malheureuse fille, se voyant abandonnée, tenta de se suicider. On la sauva malgré elle. Alors, folle de désespoir et de honte, elle se mit à la recherche de son séducteur ; mais celui-ci avait si bien pris ses mesures qu'il demeura introuvable. Dans la même année, il quitta Paris pour aller habiter M....., où il ne tarda pas à contracter un brillant mariage. »

Hélène, qui avait écouté silencieusement ce récit, releva vivement la tête.

— Et la preuve de ce que vous avancez,

monsieur ? » demanda-t-elle avec hauteur. Pour toute réponse, le comte prit un papier dans un portefeuille qu'il avait sous la main, et le lui tendit.

C'était une lettre. Si impénétrable que fût le masque de froideur que Mme de Rocheville avait imposé à son visage, on la vit néanmoins pâlir, lorsqu'elle reconnut l'écriture de son mari.

Voici ce que contenait cette lettre :

M....., 4 mars 1856.

« Mon cher ami,

» Je te l'ai dit souvent et te le répète encore, crois-moi, cherche à gagner la confiance et l'amitié des jésuites, partout où tu les rencontreras. Ils s'occupent avec une telle sollicitude du bonheur de leurs adeptes, que cela dédommage amplement des petits sacrifices qu'on peut être obligé de leur faire, le cas échéant. Vois plutôt : Je fus à peine installé à M....., que le supérieur des Pères de cette ville, auquel j'allai faire visite, résolut de me marier. Il s'enquit de mes prétentions et finit par me proposer une jeune fille ; puis, muni

de mon consentement, il se chargea de toutes les démarches nécessaires. C'est donc à lui que je dois de pouvoir t'annoncer aujourd'hui mon mariage avec Mlle Hélène Glorion, fille d'un notaire du pays. La jeune personne est jolie, la dot plus belle encore, surtout pour un pauvre *décavé* comme moi. Bref, en dépit du nom très plébéien de ma fiancée, je fais en somme un mariage avantageux, et dont je suis satisfait. Mais hélas ! Je ne saurais échapper à la règle commune. Mon bonheur est loin d'être sans nuages.

» Tu te rappelles cette Henriette Servin, qui avait si bien pris au sérieux toutes mes promesses? — Ces filles sont d'une naïveté vraiment adorable. — Eh bien, quand elle fut convaincue de ce qu'elle appelait élégamment « mon abandon, » elle s'avisa, paraît-il, de se mettre à ma recherche. Voyant l'insuccès de ses démarches, elle allait y renoncer, quand la naissance d'un gros garçon bien portant et bien constitué — ceux-là réussissent toujours mieux que les autres — la lança de rechef à ma poursuite ; dans le but, sans doute, d'attendrir ma fibre paternelle. D'après des renseignements tout récents, j'ai lieu de la croire sur mes traces. Cet enfant qui ravive ses pré-

tentions et les sanctionne en quelque sorte, me gêne horriblement. C'est un danger permanent suspendu sur ma tête. Sans lui, cette fille n'eût jamais tenté d'arriver jusqu'à moi, et l'eût-elle osé, je me serais bien chargé de la confondre. Il est donc de toute nécessité que cet être de malheur disparaisse !.. J'ai compté sur toi pour me rendre ce service, et voici comment : tu enverrais Murph enlever l'enfant, au domicile que tu connais. Ce garçon est adroit et ingénieux, il saura tirer bon parti des bruits qui circulent actuellement sur les voleurs d'enfants, pour laisser croire à la mère que le sien est une de leurs victimes. Une fois le petit en sa possession, il n'aura que le choix des moyens *pour s'en débarrasser* et me rendre du même coup la sécurité et la paix.

» Il est important que Murph ignore qu'il travaille pour mon propre compte, car il pourrait ne pas me faire bénéficier du dévouement et de la discrétion qu'il déploie à ton service.

» Je t'envoie les deux mille francs que tu m'as demandés à titre de prêt. J'ajoute à cette somme mille francs destinés à couvrir les frais occasionnés par l'entreprise dont tu voudras

bien me rendre compte aussitôt qu'elle aura été accomplie.

» Ton bien dévoué,

» GONTRAN »

P. S. — Détruis cette lettre, à moins que tu ne préfères me la remettre, en échange du document que je possède contre toi. »

Pendant qu'elle faisait cette lecture, les traits de Mme de Rocheville prirent une telle expression d'indignation et de dégoût que le comte, qui suivait sur sa physionomie la trace de ses impressions, en fut effrayé. Elle se contint cependant, et quand elle eut achevé de lire :

— Continuez, monsieur, » dit-elle sèchement en repliant la lettre, qu'elle ne rendit pas. Le comte semblait exténué, autant par l'émotion que par la fatigue de cette scène. Il reprit enfin, mais à voix si basse, qu'Hélène dut se rapprocher.

— J'envoyai Murph, ainsi qu'on m'en priait. Il s'acquitta de sa tâche avec adresse et, d'après mes instructions, il alla déposer l'enfant à Villejuif, chez une femme de ma connaissance, qui consentit à l'élever moyennant une petite somme que je lui adresse

chaque mois régulièrement. Gontran, convaincu qu'on avait donné à sa pensée sa véritable interprétation, crut l'enfant mort et je n'eus garde de le détromper. »

Mme de Rocheville, qui avait plutôt deviné qu'entendu ces derniers mots du comte, crut le moment venu où celui-ci allait ne plus pouvoir prononcer une seule parole, et mourir peut-être, sans lui avoir révélé d'une façon plus précise, la demeure d'Henriette et celle de son enfant. Elle savait aussi, que Murph ne lui livrerait ces renseignements, que dans le cas où il en serait directement requis par son maître. Pleine d'anxiété, elle se leva vivement et s'avança près du malade qui, complètement affaissé dans son fauteuil, balbutiait des mots inintelligibles.

— Dites moi, je vous en prie, l'adresse de la mère et celle de l'enfant, » demanda-t-elle, en approchant son oreille des lèvres du moribond. Un souffle lui transmit ces paroles :

« Henriette Servin, rue de la Bucherie 17, Mme Lecois à..... » Il ne put achever, un flot de sang s'échappa de sa bouche. Mlle de Grandval, rappelée par Hélène, envoya promptement chercher un prêtre et un médecin.

Le comte reprit connaissance, mais il ne pouvait plus parler. Hélène en savait toutefois assez pour agir, et elle avait hâte de pouvoir le faire. Aussi prit-elle promptement congé de Mlle de Grandval qui, en recevant ses adieux, lui dit d'un air craintif et inquiet :

— J'ai cru comprendre, madame, que mon neveu vous avait offensée ; aurai-je la consolation de savoir s'il a pu solliciter votre pardon, et si vous avez eu la générosité de le lui accorder ?

— Veuillez lui dire, mademoiselle, répondit Mme de Rocheville, que le repentir, suivi de l'expiation, efface toujours dans mon cœur le ressentiment, si fondé qu'il puisse être. Ajoutez, je vous prie, que je me charge de remplir, en son nom, le devoir qu'il eût certainement accompli lui-même, s'il avait vécu.

— Merci pour lui, madame, et que Dieu vous bénisse, » ajouta la vieille demoiselle, en lui serrant affectueusement la main.

VI

Au lieu de retourner à Etretat, Mme de Rocheville prit sans hésitation la route de Paris. Pendant le voyage elle s'efforça d'écarter les préoccupations personnelles, qui auraient pu lui enlever toute la lucidité d'esprit dont elle allait avoir besoin pour remplir la mission qu'elle s'était imposée. Mais quoi qu'elle fît, elle ne pouvait chasser de sa pensée le souvenir terrible qui l'obsédait.

« Le temps n'est pas encore venu de songer à moi, se dit-elle enfin. Allons au plus pressé. »

Ne voulant pas se présenter chez Henriette pour la préparer à revoir son enfant, sans s'être d'abord assurée de l'état de celui-ci, elle se rendit à Villejuif, guidée d'ailleurs par une indication assez vague. Mais ce qui eût été un obstacle presque insurmontable dans une grande ville, devait constituer à

peine une difficulté dans un village où chacun se connaissait. En donnant le nom que M. de Grandval lui avait livré, elle fut aussitôt renseignée par la première personne à laquelle elle s'adressa.

Ce n'est pas sans appréhension que Mme de Rocheville franchit le seuil de la demeure où avait été recueilli le malheureux enfant qu'elle venait réclamer. Dans quel état allait-elle le trouver ? Quel accueil allait-on lui faire ?

Mais dès qu'elle eut demandé à voir Mme Lecois, une femme d'une cinquantaine d'années, à l'air avenant, à la mine ouverte, se présenta. A la vue de cette bonne figure qui respirait l'honnêteté, Hélène éprouva un véritable soulagement. Elle avait craint, en effet, d'avoir affaire à une sorte de cerbère, peu disposé à se dessaisir d'un enfant qui lui rapportait quelque argent.

— C'est bien vous, dit-elle à cette femme, qui élevez un petit garçon qu'un domestique a remis entre vos mains ?...

— Murph, répondit Mme Lecois, tandis qu'un large et franc sourire s'épanouissait sur son visage. Alors, c'est madame qui vient de la part de M. de Grandval pour chercher le petit ? » Et, sans attendre la réponse, elle

introduisit avec déférence la jeune femme dans son modeste logis, en lui offrant le meilleur siége ; puis comme Hélène, surprise et quelque peu inquiète, lui demandait qui l'avait ainsi renseignée sur le but de sa visite.

— Mon Dieu, c'est bien simple, répliqua-t-elle, M. de Grandval m'a écrit, il y a une quinzaine de jours, pour me prier de me tenir prête à rendre l'enfant à la première personne qui viendrait le réclamer de sa part. Mélanie, dit-elle ensuite à une fillette qui venait d'entrer, va bien vite chercher Henri qui est à jouer chez la mère Blain. » Puis, se retournant vers Mme de Rocheville : « Je disais donc à madame que M. de Grandval m'avait écrit. Sa lettre était très alarmante ; il ne me parlait de rien moins que de sa fin prochaine. Est-il donc vrai qu'il soit si mal ?

— Oui, répondit Hélène d'un air distrait.

— Et madame croit qu'il va mourir ?

— Je crois qu'il est mort.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! si jeune, est-ce malheureux ! Il a toujours été si délicat, et il se soignait si peu !... » Et la brave femme poursuivit ses doléances.

— Où l'avez vous donc connu ? » demanda

enfin Mme de Rocheville, moins par curiosité que pour dire quelque chose.

— J'ai été longtemps au service de feu madame la comtesse de Grandval, la mère de M. Hardouin. J'ai presque élevé celui-ci, et je m'y suis d'autant plus attachée, que sa mére, — Dieu ait son âme, — n'était pas tendre pour lui, sa naissance réduisant de moitié, disait-on, le patrimoine, déjà assez maigre, du fils aîné qui était l'objet de toutes les préférences. M. Hardouin me sut toujours gré des soins affectueux que je lui ai donnés, et des petits services que j'ai pu lui rendre. Aussi, lorsque mon mari, qui était jardinier au château, vint s'établir ici... »

Cette conversation, que la jeune femme n'écoutait guère et semblait peu disposée à soutenir, fut interrompue par l'arrivée de l'enfant. Mme Lecois s'empressa de le présenter à Hélène avec un certain orgueil, qui était d'ailleurs bien justifié. Il était en effet difficile de voir un plus bel enfant. Bien que la ressemblance avec son père ne fût pas frappante, elle était cependant assez sensible pour que Mme de Rocheville pût la saisir. Aussi ses yeux prirent, malgré elle, une expression sévère, presque dure, en considérant le pauvre

petit qui, déjà effrayé par l'apparition d'une étrangère, se mit à pousser des cris aigus.

La jeune femme, adoucissant alors son regard et sa voix, s'approcha du petit garçon pour le consoler; mais ce fut en vain, l'impression était produite, il s'obstinait à ne pas vouloir la regarder, pleurant toujours sur l'épaule de celle qu'il appelait sa maman.

Hélène cessa de s'occuper de lui et se retira peu après, en priant Mme Lecois de lui amener l'enfant à Paris, le lendemain, vers onze heures, à une adresse qu'elle lui indiqua. Elle revint à Paris dans un état de surexcitation extraordinaire. Après une nuit d'insomnie passée dans une chambre d'hôtel, elle demanda une voiture et se fit conduire au n° 17 de la rue de la Bucherie, où demeurait Henriette Servin.

Hélène monta en toute hâte au quatrième étage qui lui fut indiqué, pressée qu'elle était de terminer cette pénible affaire.

Mme de Rocheville, dans son inexpérience des choses de ce monde, n'établissait pas une différence bien sensible entre la femme qui se vend par cupidité et celle qui se donne, entraînée par une de ces passions devant lesquelles la raison s'obscurcit. Sans y réflé-

chir, elle assimilait ces dernières, qu'un moment de faiblesse et d'oubli a exclu de cette société qui se dit régulière, parce qu'aucune de ses hontes n'apparaît au dehors, elle les assimilait, disons-nous, à ces viles créatures, dont les allures tapageuses, le regard hardi et le sourire provoquant lui avaient parfois fait détourner la tête de pitié et de dégoût. Il s'était fait, dans son esprit, un certain rapprochement entre ces femmes vicieuses et celle qu'elle allait voir. C'est donc avec un sentiment de répugnance instinctive qu'elle entra chez Henriette.

Elle s'arrêta, surprise et hésitante, en face d'une ravissante personne, frêle et délicate, et dont l'extrême maigreur était encore accentuée par de longs vêtements noirs. Son regard triste et doux interrogeait la visiteuse.

— Auriez-vous l'obligeance, madame, de m'indiquer l'appartement de Mlle Servin, » dit Hélène, qui croyait réellement s'être trompée d'étage.

— C'est ici, madame, et je suis celle que vous cherchez, répondit Henriette.

Mme de Rocheville, interdite par le maintien naturellement digne et l'air profondément malheureux de la jeune fille, ne savait plus

comment aborder la conversation, tant ses idées étaient bouleversées. Enfin, se rappelant qu'elle était venue comme la messagère d'un bonheur bien inattendu, elle reprit la parole.

— Mon silence doit vous surprendre, madame, c'est que, en effet, j'ai une étrange prière à vous adresser, et je crains, depuis que je vous ai vue, qu'elle ne rouvre dans votre cœur une blessure à peine fermée. Cependant, la gravité du motif qui me la dicte et auquel se rattache si vivement votre propre intérêt, ne me permet pas d'hésiter davantage.

— Parlez, madame, je suis tout à votre disposition, » dit Henriette, rassurée par le rapide examen qu'elle fit de la personne d'Hélène.

— Pourriez-vous, reprit alors Mme de Rocheville avec quelque embarras, me raconter..... l'histoire de vos..... malheurs dans tous ses détails. J'en connais une partie, mais il me la faut complète pour asseoir mon jugement. » Et croyant saisir dans les yeux d'Henriette une lueur de défiance : « Oh ! ne craignez rien, reprit-elle d'un ton profondément ému ; j'ai trop souffert moi-même, pour ne pas comprendre et respecter la douleur des

autres. J'habite loin de Paris; si je ne vous donne pas mon nom, c'est qu'il ne vous apprendrait absolument rien. Je connais ici deux personnes honorables qui, en cas de doute de votre part, pourraient..... » Henriette l'interrompit par un geste de dénégation, et souriant amèrement :

— Je puis bien, madame, vous raconter ce que le premier locataire venu de cette maison pourrait vous apprendre. Quelque douloureux que soient pour moi ces souvenirs, j'en puis du moins parler sans honte, dit-elle avec une sorte de fierté. Si j'ai commis une faute, je l'ai assez cruellement expiée pour refuser, à qui que ce soit, le droit de me la reprocher. »

En évoquant ainsi le passé, les joues de la pauvre enfant semblèrent se creuser davantage, mais ses yeux demeurèrent secs, car la source des larmes était depuis longtemps tarie chez elle.

— J'étais très jeune lorsque je perdis ma mère, reprit-elle après un instant de silence ; quant à mon père, je ne l'ai jamais connu. Je fus recueillie par une vieille femme qui me fit payer bien cher le pain et l'abri qu'elle me donna. Lorsqu'elle mourut à son tour, j'avais treize ans. N'ayant personne qui pût me ser-

vir de guide, j'eus à lutter contre un grand nombre d'obstacles pour arriver à gagner ma vie. Pendant deux années, je ne sais trop comment je vécus. Une voisine m'avait appris gratuitement son état de fleuriste ; et grâce à elle, je parvins à entrer dans un atelier en qualité d'apprentie. Six mois plus tard, je gagnais, à peu près, de quoi pourvoir à mes besoins.

Oh ! nul ne saura, à moins d'y avoir passé, ce qu'il faut à la pauvre ouvrière de fermeté et de raison pour ne pas se laisser prendre aux pièges, et ne pas succomber aux tentations de toutes sortes dont elle est entourée. La beauté, dans notre sphère, est un don bien dangereux qui ne laisse à celle qui le possède que l'alternative d'une lutte continuelle ou d'une chute profonde. Quand on est jeune, sans expérience et trop souvent sans appui, il faut une bien grande dose d'énergie et une force peu commune de résistance pour préférer au luxe qui à chaque pas éblouit et enivre, le travail austère, pénible souvent qui procure à peine le nécessaire. Si les grandes dames, qui naissent et meurent dans l'opulence, voulaient se donner la peine de songer quelquefois au sort des pauvres filles qui travaillent sans cesse

pour les parer et les rendre belles, elles seraient peut-être moins sévères à l'égard de celles qui, n'ayant pas su résister aux séductions du dehors, ont voulu briller à leur tour. Elles comprendraient, surtout, que si les malheureuses créatures, auxquelles elles prodiguent si facilement leurs mépris, se sont perdues, c'est pour avoir cédé aux sollicitations de leurs frères, de leurs maris et de leurs fils, et que, si elles ne peuvent consentir à trouver ceux-ci plus coupables, elles devraient, tout au moins, envelopper dans la même réprobation et la femme qui se vend et celui qui l'achète.

Pourquoi suis-je arrivée jusqu'à l'âge de vingt ans sans faillir? Je ne sais..... Est-ce parce que j'éprouvais, par dessus tout, le besoin d'un bonheur durable, d'une affection sincère dans un intérieur honnête et paisible, et que je savais qu'un tel rêve ne pouvait se réaliser en dehors du milieu social où m'a placée la nature? Peut-être..... Mais à quoi bon, madame, vous entretenir de ces choses qui sont sans intérêt pour vous? Ce n'est pas là ce que vous m'avez demandé.

— Non, répondit gravement Hélène, mais je vous sais gré de me les avoir apprises.

— J'avais donc vingt ans, poursuivit Hen-

riette, quand je fis la rencontre d'un jeune homme qui venait de louer une chambre dans la maison en face de celle-ci. Sa fenêtre se trouvait juste au niveau de la mienne. Il recherchait toutes les occasions de me voir et de m'aborder. J'étais dans l'âge où le cœur parle plus haut que la raison, et d'ailleurs pourquoi me serais-je défiée? Paul Dalvi, — c'est le nom qu'il se donna, mais j'ai su plus tard que ce n'était pas le sien, — Paul Dalvi se faisait passer pour ouvrier typographe. Je n'avais nul motif de douter de sa parole. Seulement, au premier aveu qu'il me fit, je lui déclarai que je n'appartiendrais jamais qu'à mon mari, et que, en conséquence, il devait cesser de me voir, si son intention n'était pas de m'épouser. Il me jura solennellement qu'il ne poursuivait pas d'autre but. J'accueillis alors ses avances, et lui permis de venir chez moi. C'était le premier homme que j'introduisais dans ma chambre, mais cet homme m'avait promis le mariage. Pour moi, c'était donc un fiancé.

Maintenant, que vous dirai-je, madame?... Je n'avais pas soupçonné le danger de ces longs tête-à-tête durant les soirées d'hiver. — Etant occupés l'un et l'autre pendant le jour,

nous ne pouvions nous rencontrer que le soir. — J'éprouvais bien auprès de lui une sorte de vertige ; je sentais mon cœur battre plus violemment, mon sang circuler plus chaud et plus fort et, en présence du péril, je n'eus pas l'idée de fuir, car j'ignorais qu'il fût si proche. Oh! il fut habile, cet homme, il savait bien que, en pleine possession de moi-même, il suffirait d'un mot, d'un regard pour me mettre sur la défensive! Il ne prononça pas une parole, ne fit pas un geste qui pût m'alarmer. Mais, pendant plusieurs semaines, il prépara froidement l'heure où il devait tout obtenir sans avoir rien demandé.

Quand je fus bien obligée de constater le résultat de ma faute, et que je le mis en demeure de tenir sa parole : « Il faut détruire ce germe! » me dit-il, comme s'il se fut agi d'une chose toute naturelle et toute simple. Je reculai épouvantée. Un horrible soupçon surgissait en moi. Alors, le regardant bien en face, je lui criai : « Vous m'avez trompée!... On n'épouse pas la femme à laquelle on ose faire une pareille proposition!... » J'ignore comment il s'y prit, mais il parvint à me rassurer. J'avais tant besoin de croire : je l'aimais follement!...

Hélas! je l'attendis en vain le lendemain.

Son caprice pour moi était passé ; et, craignant sans doute une nouvelle revendication de ce que je considérais comme un droit, il ne reparut jamais ! Mon désespoir fut immense ; il me poussa jusqu'au suicide. Je n'avais plus le courage de vivre. Un soir, je courus affolée jusqu'à la Seine et je me précipitai dans le fleuve. On m'en retira malgré la résistance que j'opposai..... Durant un mois, je fus gravement malade..... Enfin, peu à peu, le calme reparut dans mon esprit, grâce aux bons conseils et à l'accueil affectueux que je reçus dans la famille du brave ouvrier qui m'avait sauvé la vie.

Quand mon enfant vint au monde, ma santé, ébranlée par tant de secousses, me donna assez d'inquiétudes pour m'engager à entreprendre ce que je n'eusse jamais tenté de faire pour mon propre compte : je me mis à la recherche du père de mon petit Henri, uniquement pour le prier de prendre soin de son fils, dans le cas où je viendrais à lui manquer. J'allais peut-être retrouver sa trace, lorsque m'arriva le plus affreux malheur qui puisse atteindre une créature humaine !..

Obligée de travailler pour gagner ma vie et celle de mon enfant, je le confiais

quelquefois aux soins d'une de mes voisines. Cette femme, trop âgée pour travailler elle-même, gardait mon petit garçon, et le promenait quand le temps était beau, moyennant une faible rémunération. Un soir, continua Henriette, dont les traits se contractèrent à ce pénible souvenir, un soir, cette femme revint seule. L'enfant lui avait été enlevé ! Comment ? par qui ? je n'ai jamais pu le savoir. La pauvre vieille avait presque perdu la tête, et la commotion qu'elle avait éprouvée fut telle, qu'elle mourut peu de jours après. Je tentai l'impossible pour retrouver mon enfant, mais hélas ! je n'y pus parvenir.

— Et vous n'avez jamais eu le moindre indice ? demanda Hélène.

— Aucun. Cependant, on m'a raconté qu'une troupe de bohémiens qui, à la même époque, campait aux environs de Paris, était accusée de plusieurs vols d'enfants. La police intervint, mais ne put rien découvrir. Puis, soit par crainte de nouvelles investigations, soit simplement en raison de leur existence nomade, les tziganes disparurent le lendemain même. Maintenant, dois-je croire que ce sont eux qui.....

— C'est possible, » répondit vivement

Hélène qui, voyant l'exaltation et l'état de souffrance de la pauvre mère, ne savait comment la préparer au bonheur qui l'attendait. Elle craignait qu'une joie trop subite n'achevât ce que la douleur avait commencé.

— Je connais un petit garçon, reprit-elle, qui fut sans doute enlevé de la même manière, et laissé pour mort à l'entrée d'un village où on le trouva dans un pitoyable état. Il fut promptement envoyé ici, dans un hospice.

— A quelle époque ? répliqua Henriette, dont les joues s'empourprèrent.

— Je ne sais plus au juste, il y a... deux ans,... trois ans peut-être. »

Henriette se leva brusquement, et s'avançant vers la jeune femme :

— Vous avez vu cet enfant? vous savez où il se trouve ? Oh de grâce ! dites le moi vite, madame !

— Mais calmez-vous, ma pauvre Henriette, et ne vous bercez pas d'un fol espoir. Il se peut que cet enfant ne soit pas le vôtre.

— Eh ! madame, il suffit qu'il puisse l'être, pour que j'aie le désir de m'en assurer sur l'heure.

— Mais, comment pourrez-vous le reconnaître ?

— Oh ! je ne m'y tromperai pas ! fit-elle, avec cette superbe assurance des mères.

Hélène sembla réfléchir : « Enfin ! puisque vous le voulez absolument, dit-elle, je puis vous donner son adresse ou, mieux encore, aller moi-même le chercher. J'ai une voiture, ce sera plus sûr et plus prompt. » Elle se hâta de partir, laissant Henriette dans un état de surexcitation facile à comprendre. De ce long entretien qui avait été pour l'infortunée si fécond en émotions de toute nature, il ne lui restait qu'une seule pensée présente à l'esprit, et qu'elle tournait et retournait constamment dans son cerveau, sans aller au-delà. Tout ce qui ne s'y rattachait pas n'existait plus pour elle :

Etait-ce possible ? Allait-elle vraiment revoir son enfant ? Partagée entre la crainte et l'espérance, elle s'abandonnait, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces sentiments. Mais la pensée d'une déception, rendait sa douleur encore plus intense et plus vive.

Tout-à-coup elle se redressa comme si elle eût été subitement frappée d'un choc électrique. N'est-ce pas une voix d'enfant qu'elle vient d'entendre ?..... Debout, l'oreille tendue, retenant en quelque sorte les battements de son cœur, elle écoute......

— Je veux maman ! » répète distinctement la même voix enfantine. Henriette s'élance vers la porte,... mais, prête à l'ouvrir, elle se rejette en arrière en proie à une indicible angoisse.... « Si ce n'est pas lui...... » A cette pensée, elle fut prise d'un tremblement nerveux, et lorsque, à ce moment, Mme de Rocheville entra, tenant l'enfant par la main, la jeune mère se précipita sur lui, l'emporta dans ses bras, et le contemplant avidement :

— C'est lui ! c'est bien lui, c'est mon enfant ! c'est mon petit Henri, s'écria-t-elle dans un élan de passion délirante. Je le reconnais, une mère ne saurait s'y tromper ! D'ailleurs, voilà sur son cou le petit signe noir que j'ai si souvent embrassé, et sa tache rose à la racine des cheveux, existe toujours. » Elle riait et pleurait tour à tour couvrant de baisers l'enfant qui criait sous ses ardentes caresses.

Mais, dans l'égoïsme de son bonheur, Henriette avait complètement oublié celle à qui elle le devait. Quand, redevenue plus calme, elle voulut s'en excuser et exprimer toute sa gratitude à la jeune femme,elle s'aperçut alors que celle-ci avait disparu.

Mme de Rocheville avait en effet profité du

premier moment de trouble d'Henriette pour se retirer, laissant ainsi l'heureuse mère à ses effusions de tendresse.

Nous la retrouvons peu après dans une maison de la rue de Vaugirard, où demeure son amie Berthe Clavière, celle-là même qui reçut autrefois ses confidences de jeune fille. Depuis trois ans, Berthe était mariée à l'un de nos écrivains les plus distingués, M. Revel.

— Dans quel état te voilà ! ma pauvre amie, » s'écria-t-elle en apercevant la jeune femme. Il est vrai qu'Hélène brisée par tant d'émotions n'était plus que l'ombre d'elle-même; elle était, en quelque sorte, devenue méconnaissable.

— Je viens te demander l'hospitalité, dit-elle à son amie, car je n'ai plus d'asile.

— Plus d'asile ! » répétait Mme Revel dont les yeux, agrandis par la surprise, semblaient demander l'explication de cette incroyable nouvelle. Son mari entra en ce moment ; il n'avait vu Mme de Rocheville qu'une seule fois, au début de son mariage, et alors qu'elle était encore une heureuse femme. Il fut, lui aussi, frappé du changement survenu

dans sa personne. Hélène lui tendit cordialement la main.

— A l'heure de l'affliction j'ai songé, dit-elle simplement, qu'il me restait encore deux amis, et je viens me réfugier auprès d'eux.

— Merci, pour cette marque de confiance qui nous fait à la fois plaisir et honneur, » répondit M. Revel, tandis que Berthe embrassait tendrement son ami. « Si, pour ma part, je puis vous être utile en quelque chose, tous les moyens dont je dispose vous sont acquis. »

Mme de Rocheville refit alors sommairement le triste récit des événements qui l'avaient réduite à une telle extrémité.

— Et que comptez-vous faire, madame? » dit gravement M. Revel, quand elle eut terminé.

— Mais, la première chose qu'exige une situation créée par une semblable offense, répondit Hélène. Je veux quitter l'être vil et criminel qui, sous les dehors d'un honnête homme, m'a si odieusement trompée. Je veux ne pas remettre les pieds dans sa maison, tant qu'elle sera souillée par sa présence. Je veux, en un mot, une séparation judiciaire ; mais je la veux sans éclat ou du moins sans scandale. Je vais donc réfléchir aux moyens d'ar-

river à mon but, sans que le nom d'un magistrat soit flétri et traîné dans la boue !

— Bien, madame. Je vous félicite de savoir rester forte devant le malheur, et capable de prendre une décision énergique. Quant aux sentiments que vous exprimez, ils sont trop louables pour que j'essaie de les combattre. Vous pouvez, dès maintenant, considérer notre demeure comme la vôtre, et en user à votre gré. »

La conversation se prolongea encore pendant quelque temps, puis, on se sépara, afin de laisser à Hélène un moment de repos, dont elle semblait avoir grand besoin.

Mais Mme de Rocheville avait de trop graves préoccupations et une douleur trop profonde pour que le repos lui fût possible. Il était temps d'ailleurs qu'elle pensât aux mesures à prendre pour résoudre les difficultés de sa situation. Depuis la fatale révélation, elle n'avait cherché qu'à s'illusionner. Peut-être le récit qu'on lui avait fait était-il exagéré. Quant à cette lettre, qui cependant aurait dû suffire pour la convaincre, elle dépassait tellement la mesure par son atrocité même , qu'elle échappait à son raisonnement. Malgré l'évidence, elle ne pouvait et ne voulait pas croire à tant d'igno-

minie, avant d'avoir vu et jugé par elle-même. Elle espérait encore qu'une circonstance atténuante viendrait plaider en faveur du coupable, et présenter sa conduite sous un jour moins odieux.

Ces considérations furent peut-être la principale cause de l'empressement qu'elle avait mis à accomplir la promesse faite par elle à M. de Grandval. Il n'était guère admissible en effet en raison des circonstances cruelles au milieu desquelles elle se débattait, qu'elle ne fût pas guidée par une arrière-pensée d'intérêt personnel. La nature humaine offre peu d'exemples de ces dévouements sublimes, qui font négliger spontanément à l'homme ses propres affaires pour celles des autres, et surtout au profit d'étrangers aussi peu sympathiques que l'était alors Henriette pour Mme de Rocheville.

Aujourd'hui, Hélène savait, hélas! à n'en plus douter, le degré d'infamie qui pesait sur son mari et, en songeant au lien qui l'unissait à cet homme, le rouge de la honte lui montait au visage. Elle le voyait préparer, puis exécuter froidement son œuvre séductrice sur la belle, intelligente et digne jeune fille qu'elle venait de quitter..... Henriette était certaine-

ment bien loin d'être une de ces aventurières, — comme elle l'avait un instant espéré pour l'honneur de M. de Rocheville, — qui ne cherchent qu'à exploiter les imprudents que des appétits sensuels attirent dans leurs filets. Non, c'était une bonne et honnête créature, aux sentiments délicats et élevés, et qu'une indigne surprise seule avait pu faire dévier de la ligne étroite et austère du devoir. Mais ce qui, surtout, mettait le comble à l'indignation de la jeune femme contre celui qu'elle reniait dès maintenant, et dont elle voulait rejeter jusqu'au nom, c'étaient ses desseins, si peu voilés, à l'égard de son enfant. Le jugeant donc sur l'intention, qui seule constitue la faute, elle le considérait presque comme un meurtrier. Procédant alors du connu à l'inconnu, elle se demandait avec effroi quelles vilénies, quels crimes peut-être, se cachaient encore sous cette apparence de vertu.

Quand le courant de ses pensées la porta à réfléchir sur cette séparation, qu'elle regardait comme sa dernière planche de salut, elle vit se dérouler une telle succession de tracas, de déboires et d'amertumes, elle aperçut, par avance, dans la voie où elle devait entrer, tant de bruit, d'agitation et difficultés, qu'elle

éprouva un moment de défaillance contre lequel elle ne put d'abord réagir.

Lorsque, un an plus tôt, Hélène eut à supporter sa première épreuve, et que, le cœur meurtri, déchiré, elle envisagea l'avenir, elle s'aperçut qu'il y avait encore place dans sa vie pour un autre bonheur tout aussi complet et bien moins fragile que celui qu'elle venait de perdre. Cette pensée fut pour elle un rayon lumineux qui, peu à peu, dissipa les ténèbres dont son âme était enveloppée. Elle suffit pour apaiser son chagrin et raffermir son courage. Aussi nous l'avons vue attendre, calme et résignée, la suprême joie de la maternité. Aujourd'hui, tout était détruit. Elle restait seule, debout au milieu de ses ruines, sans même un souvenir consolant pour reposer sa pensée.

A l'âge où tout sourit dans la vie, avoir une imagination ardente et enthousiaste, se sentir au cœur des trésors d'affection, et se voir condamnée à un isolement éternel! O Dante! que n'as-tu placé ce supplice dans l'un des cercles de ton enfer?........................

....

VII

Hélène, déjà familiarisée avec la douleur, ne tarda pas à se relever de son abattement. Il ne lui suffisait plus de penser, maintenant il fallait agir. Elle écrivit à M. de Rocheville la lettre suivante :

Paris, 27 août 1858.

« Monsieur,

» Je viens de voir Henriette Servin ; c'est vous dire que je sais *tout*. Je possède, en outre, la lettre que vous avez écrite à M. de Grandval, pour réclamer sa complicité dans le projet de meurtre de votre enfant. Murph n'a heureusement exécuté que la moitié de vos ordres : il a bien enlevé l'enfant, mais il lui a conservé la vie, et je viens d'avoir la satisfaction de pouvoir le rendre à sa mère.

» Maintenant, monsieur, je tiens à ce que

vous sachiez encore qu'il y a près d'un an, je vous ai vu sortir, à dix heures du soir, de la maison de Mme Bellefroy, alors que son mari était absent, et que je surpris entre vous un échange de parole, qui ne pouvait me laisser aucun doute sur la nature de vos relations avec elle. Si, à cette époque, j'eus le courage de me taire et de ne pas même vous laisser soupçonner la cruelle blessure que vous m'aviez faite, c'est que je ne vous méprisais pas encore assez pour que le souci de ma dignité m'éloignât de votre personne, et que je jugeais d'ailleurs toute récrimination inutile. Aujourd'hui, mes sentiments à votre égard sont tels, que je ne saurais vous revoir sans m'avilir à mes propres yeux.

» Ainsi donc, monsieur, choisissez : ou vous quitterez M..... et le poste que vous avez déshonoré, ou bien, après avoir fait valoir mes griefs contre vous, en les appuyant des preuves que je possède, je vous infligerai publiquement une flétrissure dont vous ne vous relèverez jamais.

» Je vous donne quinze jours pour prendre une décision. Si le 11 septembre vous n'êtes pas parti, le tribunal de M..... sera saisi de ma plainte. Il me faut une séparation légale, et

je ne reculerai devant rien pour l'obtenir. Le compromis que je vous propose a pour but de vous soustraire aux poursuites judiciaires et à leurs conséquences, et de sauvegarder ainsi l'honorabilité de votre nom et la dignité du caractère dont vous êtes revêtu. A vous de voir si vous en avez encore quelque souci.

» HÉLÈNE GLORION. »

Hélène soumit cette lettre au jugement de M. Revel, qui l'approuva sans restriction. Il fut convenu que, après le délai qu'elle venait de fixer, elle se rendrait à M..... accompagnée de Berthe, qui ne voulait pas abandonner son amie au milieu d'aussi pénibles circonstances.

Ceci arrêté, Mme de Rocheville s'occupa de nouveau d'Henriette. Elle ne savait rien de ses moyens d'existence, sinon qu'elle avait appris et exercé l'état de fleuriste. Mais avait-elle de l'ouvrage ? et son labeur était-il suffisamment rétribué ? En lui rendant son enfant, elle lui avait donné une charge, certes bien douce à une mère, mais qui n'en était pas moins lourde pour une femme vivant de son travail et dont la santé paraissait si chancelante. Il était donc urgent de la mettre en

mesure de gagner de quoi subvenir aux besoins de son ménage.

Dans cette intention Hélène se rendit chez sa protégée. Dès qu'Henriette aperçut celle que, à juste titre, elle appelait sa bienfaitrice, son cœur heureux et profondément reconnaissant la porta à exprimer ses sentiments dans un langage à la fois affectueux et énergique, qui émut vivement Mme de Rocheville. Cette physionomie radieuse fut pour elle la meilleure des récompenses.

— Je viens vous offrir, lui dit Hélène sans autre préambule, l'occasion de mettre à profit vos bonnes dispositions à mon égard. Il faut m'accorder, immédiatement et sans arrière-pensée, toute votre confiance.

— Oh ! madame, je me sens si naturellement portée vers vous, que je n'ai pas besoin d'un bien grand effort pour consentir à ce que vous me demandez. »

Hélène jetant alors un regard sur une table chargée de fleurs en préparation.

— Je vois, dit-elle, que vous exercez toujours votre métier ; que vous rapporte-t-il par jour ? En un mot, quelles sont actuellement vos ressources pour vivre ? »

Henriette, un peu troublée d'abord par cette

question inattendue, se remit bientôt et donna tous les renseignements qu'on lui demandait. C'est ainsi qu'Hélène apprit une partie des détails qui vont suivre.

Au moment de sa fatale rencontre avec M. de Rocheville, Henriette était employée dans une maison pour la fabrication des fleurs destinées à orner, à décorer les églises. La maîtresse de cet établissement affichait une dévotion excessive, ce qui peut s'expliquer par ses relations commerciales. — Comme noblesse en effet, commerce oblige !

Enfin, soit conviction, soit simple intérêt professionnel, nous serions bien embarrassé pour le dire, et la question importe peu, toujours est-il que Mme Simonet déployait un zèle à nul autre pareil pour tout ce qui touchait, de près ou de loin, à ce qu'elle appelait ses principes religieux, lesquels avaient pour point de départ l'intolérance la plus absolue.

Il fallait, pour être admis dans son atelier, se soumettre à un règlement fort compliqué et très sévère, uniquement fondé sur de puériles pratiques de dévotion. Ainsi, il était nécessaire de s'enrôler dans plusieurs confréries et archiconfréries, de s'associer à différentes œuvres pies, de se confesser et de communier

à des époques déterminées, etc. etc. Cependant, comme le salaire était plus élevé chez Mme Simonet que partout ailleurs, elle ne manquait pas d'ouvrières. Les nouvelles venues faisaient taire leurs répugnances pour se conformer aux exigences de la maison. De cette façon, l'hypocrisie s'érigeait en principe. La nécessité aidant, chacune courbait sa volonté, sa raison, son intelligence.

Les premiers temps étaient difficiles, puis, à la longue, on s'y habituait. On arrivait même à se composer un extérieur mystique, peu en rapport avec les mauvaises passions qui couvaient souvent à l'intérieur. Mais pour celles-là, il y avait le chapitre des compensations.

Comme il existe dans l'âme humaine un sentiment de liberté qui se révolte à la moindre contrainte, il arrivait que la démoralisation était plus grande dans ce pieux établissement que dans bon nombre d'autres, qui n'entravaient, d'aucune sorte, la liberté de personne.

Henriette, comme nous l'avons déjà dit, fut introduite dans cette maison par une ouvrière qui, reconnaissant en elle certaines aptitudes, de l'adresse et du goût, lui avait donné les premières notions de son état. L'orpheline était de bonne prise. Mme Simonet,

voyant une âme à sauver, s'empressa de l'accueillir. Henriette accepta la règle de la maison, cette condition *sine qua non*, tout comme elle eût accepté une autre clause. Il fallait vivre, et pour cela travailler. C'était là l'unique préoccupation de la pauvre enfant.

Elle travailla donc cinq ans dans cet atelier, et si elle montra moins de ferveur religieuse que la plupart de ses compagnes, elle sut du moins se conserver plus pure que beaucoup d'entre elles, jusqu'au jour néfaste qui devait amener sa chute. Ses sentiments, naturellement élevés, l'avaient préservée jusque-là de toute souillure.

Lorsque son séducteur l'eut abandonnée, et qu'il ne lui fut plus possible de cacher son état, elle résolut de tout avouer à M[me] Simonet, et de réclamer son indulgence et sa protection. La pieuse dame l'écouta attentivement, jusqu'au moment où Henriette parla en termes suffisamment clairs du malheur qui lui était arrivé. La matrone, prenant alors des airs de vestale outragée, lui intima l'ordre de quitter sa maison sur le champ. Ni prières ni supplications ne purent fléchir le rigorisme de cette implacable femme.

— Je ne demande pas à retourner à l'ate-

lier, s'écriait la malheureuse enfant suffoquée par les larmes, mais, je vous en conjure, madame, donnez-moi du travail chez moi; sans cela, que deviendrai-je?

— Cela ne me regarde pas; vous subirez les conséquences de votre faute, et ce ne sera que justice! Ma maison n'est pas le refuge des créatures vicieuses, et je me respecte trop pour employer des filles dégradées. »

Et la vertueuse dame accompagna ces paroles d'un geste brutal.

Henriette se redressa sous l'affront et, en en partant, elle lança sur son ancienne maîtresse un regard qui lui rejeta l'insulte plus éloquemment que n'aurait pu le faire la plus mordante réponse. Ce même soir, la pauvre fille désespérée conçut son projet de suicide.

Depuis, elle trouva du travail, mais d'une façon irrégulière et partant peu assurée. Comme elle était généralement aimée et estimée dans son quartier, on lui vint en aide quand elle eut son enfant. Elle se remit ensuite courageusement à l'œuvre, et fit un nouvel apprentissage pour l'exécution des fleurs fines employées à la toilette des femmes. Enfin, à force de persévérance, elle parvint presque seule à connaître tous les secrets du métier.

A dater de ce moment, en travaillant sans relâche, elle put vivre sans privations ; mais alors elle n'avait pas les charges que lui imposait aujourd'hui l'entretien de son enfant. Il lui fallait donc se restreindre sur le nécessaire, pour faire face à cet accroissement de dépenses.

Le salaire de la journée pouvait suffire, à la rigueur, pour elle et l'enfant, mais ce qui dérangeait l'équilibre de ce trop modeste budget, c'était l'interruption dans le travail, interruption toujours occasionnée par le chômage, par l'inactivité des jours fériés et quelquefois aussi par la maladie.

Hélène, qui n'avait jamais arrêté sa pensée sur ces graves questions, puisa dans le récit d'Henriette un enseignement qui ouvrit à son esprit sérieux et réfléchi, la source de bien des méditations. Elle apprenait, pour la première fois, quelles difficultés pouvaient rencontrer les pauvres filles qui, placées entre la honte et le travail, acceptaient courageusement la lutte, trop heureuses encore quand le mauvais vouloir des uns, l'incurie ou l'indifférence des autres n'entravaient pas leur marche dans la bonne voie, ne la rendaient pas, tout au moins, plus pénible à suivre.

Si une femme isolée peut facilement se tirer

d'affaire, en est-il de même de celle qui a la charge d'un ou de plusieurs enfants? Celle-là peut-elle espérer gagner sa vie et parvenir, avec les seules ressources de son travail, à élever sa petite famille? Il est permis d'en douter, si l'on considère le nombre des misères qui demandent chaque jour à être soulagées. Et si l'on objecte que l'indigence est souvent le résultat de l'inconduite, nous affirmons que l'inconduite a souvent aussi pour point de départ le découragement, causé par l'insuffisance des salaires.

Mais c'est là une des questions du grand problème social, qu'ont depuis longtemps soulevée des hommes éminents, et dont la solution préoccupe, à bon droit, tous ceux qui, dans notre pays, pensent avec leur cœur et leur intelligence. Laissons donc à ceux-là le soin de la traiter avec tous les développements qu'elle comporte, et reprenons notre récit.

Après la conversation qu'elle venait d'avoir avec Henriette, et qui lui avait montré cette dernière aux prises avec la misère, faute d'un travail assez rémunérateur, Hélène, de concert avec Mme Revel, prit des dispositions pour aplanir à la jeune mère les difficultés d'une semblable situation. Toutes deux se mirent à

l'œuvre ; elles trouvèrent à acheter, à assez bon compte, un petit établissement de fleuriste qui périclitait depuis longtemps , et que Berthe, à l'aide de ses nombreuses relations, se chargea d'achalander.

Cette combinaison était doublement heureuse : elle mettait d'abord Henriette dans une position plus indépendante, plus assurée et moins précaire ; d'un autre côté, la mère et l'enfant allaient se trouver mieux protégés contre l'éventualité d'une nouvelle tentative, qu'un désir de vengeance ou tout autre motif, pourrait encore faire naître.

Quand on annonça cette nouvelle à Henriette, elle ne sut quelles expressions employer pour peindre sa gratitude aux deux jeunes femmes. Après tant d'années de souffrances, elle avait peine à croire que ce fut bien devant elle que venait de s'ouvrir une telle perspective de bonheur et de prospérité.

VIII

Plus d'une semaine s'écoula, employée à ces diverses occupations.

Un jour qu'Hélène, restée seule chez son amie, se livrait à de tristes réflexions sur l'avenir qui lui était réservé, on vint lui remettre la carte d'une personne qui attendait au salon. Cette carte portait le nom d'une honorable famille de M.... Hélène, fort surprise, se hâta d'aller recevoir le visiteur. Mais à peine l'eut-elle aperçu, qu'elle recula aussi terrifiée que si, par inadvertance, elle eût mis le pied sur un reptile venimeux.... M. de Rocheville se trouvait devant elle.

— Vous ici, monsieur? » fit-elle d'un ton si profondément insultant, qu'il sembla ébranler l'aplomb de celui qui osait ainsi affronter sa présence. M. de Rocheville appela alors à son

aide toute l'impudence dont la nature l'avait si amplement pourvu.

— Je viens, dit-il d'un ton dégagé, essayer de combattre votre inconcevable décision, en me justifiant de.....

— C'est inutile, monsieur; pour prendre une résolution de cette nature, il m'a fallu des preuves contre lesquelles vos dénégations demeureront impuissantes. Si quelque chose peut, en ce moment, atténuer mon chagrin, c'est bien l'espoir de ne plus vivre auprès de vous. Je vous ai offert le salut dans la fuite ; vous savez d'autre part à quoi vous expose un refus. » Et le regard froidement méprisant d'Hélène témoignait en même temps d'une résolution indomptable. Puis, sans attendre une nouvelle objection, elle quitta ce misérable, dont l'hypocrisie et la bassesse ne lui inspiraient plus que du dégoût. Dès qu'il fut parti, un soupir d'allégement souleva sa poitrine. C'était donc vraiment là l'homme qu'elle avait aimé ; celui dont un prêtre, c'est-à-dire un homme sage, prudent et juste, lui avait garanti l'honorabilité! Cette garantie n'avait dû cependant s'appuyer que sur une connaissance approfondie de l'individu ; or, s'il le connaissait, jusqu'à quel point sa nature

vicieuse avait-elle pu échapper au jésuite? L'imagination encore épouvantée des révélations qui lui avaient été faites, Hélène recula devant les pensées qui se présentaient en foule à son esprit. Il lui en coûtait d'accuser ceux qu'on lui avait appris à honorer, à respecter par-dessus tout, d'avoir trempé dans une machination aussi odieuse que celle dont elle avait été la victime.

Quelle différence entre sa situation et celle de Berthe ! Elle se rappelait cependant que, lors de son mariage, M. Revel lui avait été dépeint comme un homme dont les idées subversives ne tendaient à rien moins qu'à bouleverser la société. On le représentait, en outre, comme incapable de rendre une femme heureuse et de fonder une famille honnête. Elle avait cru cela et bien d'autres choses encore, car il n'est rien de tel que la haine d'un dévot, quand elle s'attache à compromettre une réputation.

Aussi, grande fut sa surprise lorsqu'elle vit M. Revel qui lui parut bien peu ressembler au personnage dont on lui avait si complaisamment tracé le portrait. Toutefois, elle avait été si fortement prévenue contre le mari de Berthe, qu'il lui fallut des preuves éclatantes

de la noblesse de son caractère pour effacer complètement ses premières impressions.

Aujourd'hui, Hélène établissait un rapprochement entre ces deux hommes : l'un, qui avait ces sentiments élevés et ces délicatesses du cœur qui font le charme de la vie, était désigné comme un mécréant pour lequel les lois divines et humaines n'avaient rien de sacré ; l'autre, au contraire, dont le nom seul la faisait bondir d'indignation, était tenu en haute estime, et jouissait de la considération générale. Elle commençait à comprendre sur quelles bases avait été échafaudée cette réputation mensongère, et se demandait quelle confiance elle pourrait avoir désormais, non-seulement dans le jugement, mais encore dans les paroles et dans les actions de ceux qui, tout au moins, se trompaient si étrangement.

En s'appesantissant sur ce sujet, Hélène vit, par les lueurs rapides de la réflexion, s'éclairer des gouffres qu'elle ne soupçonnait pas. Il s'était fait en elle, depuis quelque temps, un terrible écroulement, et par cette brèche ouverte dans ses convictions, la lumière entrait aisément. Jusqu'alors elle avait accepté, les yeux fermés, tout ce qu'on avait bien voulu lui enseigner ; mais à partir de ce moment,

appelant à son aide l'indépendance d'esprit, la liberté de penser qu'on avait cherché à étouffer en elle, Mme de Rocheville prit la résolution de se servir des facultés que Dieu lui avait données, pour se mettre elle-même à la recherche de la vérité. Elle avait d'ailleurs, pour se guider dans cette voie, l'exemple de son amie qui l'avait précédée dans ce travail d'émancipation morale. Mme Revel, après avoir renversé toutes les barrières placées à dessein devant son bon sens et sa raison, marchait fièrement aujourd'hui aux côtés de son mari, dans une communauté d'idées et de sentiments, qui était tout le secret de leur bonheur domestique.

Quand Berthe avait fait connaître à son amie dans quelles conditions devait s'accomplir son mariage avec M. Revel, Hélène avait été surprise et même quelque peu effrayée, en apprenant une semblable dérogation aux usages établis. « Les malheureux ! ils récolteront ce qu'ils sèment, » avait dit sentencieusement Mme Glorion, en engageant sa fille à rompre toutes relations avec de telles gens. Or, voici les faits qui avaient provoqué l'étonnement d'Hélène et la réprobation de sa mère.

Berthe était la fille d'un naturaliste distin-

gué, partisan déclaré des idées libérales. Sa mère, comme il arrive trop souvent, restée en dehors du courant qui entraînait son mari, déployait tous ses moyens d'action pour le faire revenir peu à peu sur ses principes. Mais le caractère de M. Clavière était assez bien équilibré ; ses opinions reposaient sur une base suffisamment solide pour qu'il fût à l'abri de toute influence pernicieuse. Il faiblit néanmoins sur un point fort important, en acquiesçant au désir manifesté par sa femme de faire élever Berthe dans un pensionnat religieux. « Je t'ai laissé toute liberté d'action à l'égard de notre fils, me réservant les mêmes droits en ce qui concerne ma fille, » avait répondu Mme Clavière à son mari, lequel ne trouva plus rien à objecter. La question, d'ailleurs, n'était pas assez grave à ses yeux pour qu'il crût devoir risquer, à son sujet, une discussion qui pouvait le mettre en complet désaccord avec sa femme.

Comme beaucoup d'hommes, chez lesquels on peut relever la même erreur dans les idées, M. Clavière n'attribuait à l'instruction des femmes qu'une importance très secondaire. Pourvu qu'on les mît à même d'effleurer la partie la moins abstraite des sciences que

l'homme approfondit, il se déclarait satisfait. Ces études superficielles pouvaient fort bien, pensait-il, se faire dans un couvent. Quant à l'éducation, le séjour de la maison paternelle la réformerait peu à peu, et il se promettait bien, en ce qui concernait sa fille, de redresser facilement, quand le moment serait venu, les idées fausses qu'on lui aurait inculquées.

Le jugement de M. Clavière se modifia sensiblement, lorsque Berthe, sortie des mains des congréganistes, vint présenter à son examen son petit bagage scientifique. S'il s'était borné à être insuffisant, le mal n'eût pas été bien grand : il est toujours facile d'étendre ses connaissances. Mais le peu que la jeune fille avait appris en fait d'histoire était si complétement dénaturé, grâce au talent spécial qu'ont les religieux et religieuses de toute robe d'adapter les faits aux besoins de leur cause, que son père dut promptement rectifier et rétablir un enseignement dont il comprenait, mais trop tard, tous les dangers. Lorsqu'un esprit est faussé, il n'est plus guère accessible aux notions droites et saines. Et si M. Clavière réussit à annuler en tout point chez sa fille les effets de cette direction cléricale, ce fut grâce à l'intelligence de Berthe, et surtout aux souve-

nirs qu'elle avait gardés des premières leçons du foyer.

Mlle Clavière avait près de vingt ans quand elle rencontra dans le monde celui qui plus tard devait devenir son mari. M. Revel appartenait alors à la rédaction d'un de nos grands journaux parisiens, où il traitait avec talent les questions d'économie politique. Tout dévoué à la grande cause des libertés publiques, il prenait une part active à nos luttes. Son désintéressement, la fermeté et la sincérité de ses convictions, avaient forcé l'estime de ceux-là même qui combattaient ses idées avec le plus d'acharnement.

Le jeune publiciste avait sur le mariage des théories qui, au dire de ses amis, devaient le vouer infailliblement au célibat. A différentes reprises, quelques personnes de son entourage avaient tenté de le marier. On lui avait proposé des jeunes filles qui paraissaient réunir tout ce que l'homme le plus ambitieux pouvait souhaiter. Il les traita de poupées babillardes, ignorantes, vaines et frivoles. « A aucun prix, disait-il, je ne consentirai à associer à ma propre vie, une femme dont je ne pourrais faire ma confidente et mon amie ; dont je serais constamment séparé par les

idées, les croyances et les sentiments, et qui, dominée par les préjugés, serait à mes côtés un instrument de réaction, sans qu'elle pût même se rendre compte de ses opinions. Afin d'éviter les discordes et les hostilités qui éclatent trop souvent au foyer domestique, je ne me marierai que quand j'aurai trouvé une femme dont l'esprit soit assez éclairé et l'instruction assez solide, pour qu'elle puisse s'intéresser à mes travaux et en causer avec moi ; une femme qui soit capable d'administrer sa maison et d'élever mes enfants, de les rendre aptes à penser, à comprendre et à juger sainement. Je désire, en outre, que sa conscience soit assez droite et assez pure pour la guider *exclusivement*. Voilà la seule femme que je me sente disposé à admettre au partage de ma destinée. »

« Eh bien, mon cher, » lui répondaient ironiquement ses amis, « nous t'engageons à aller chercher cette nouvelle Pandore sur une autre planète, car elle n'existe sur notre globe qu'à l'état de chimère. »

M. Revel était bien près de le croire quand il rencontra Berthe Clavière. Ce n'est pas que la jeune fille répondît en tout point à son idéal, mais elle lui parut s'en rapprocher assez

pour éveiller son attention. Pendant quelque temps il l'observa avec soin ; puis, satisfait de son examen, le journaliste s'en vint trouver M. Clavière. Il lui exposa franchement ses idées sur le mariage, lui donna sur son propre compte les renseignements les plus circonstanciés, et termina, non, comme on pourrait le croire, en lui demandant la main de sa fille, mais en le priant uniquement de le recevoir dans sa maison à titre d'ami, afin que Berthe et lui pussent s'étudier mutuellement, et savoir s'il y avait entre eux harmonie de sentiments, de goûts et de caractère. « Je déplore trop, ajoutait M. Revel, la manière dont s'accomplissent aujourd'hui la plupart des mariages, pour ne pas chercher à éviter le même travers. Deux êtres s'enchaînent étourdiment pour la vie, sans rien connaître de ce qui constitue leur personnalité, à l'un comme à l'autre. Et l'on s'étonne plus tard des troubles, des divisions qui éclatent si souvent dans les familles, et viennent se dénouer devant nos tribunaux. C'est pour obvier à ce triste résultat des unions précipitées et irréfléchies, que je viens vous demander au préalable une année de relations, pendant laquelle je pourrais voir tous les jours Mlle Berthe, m'entretenir librement avec elle,

l'initier à mes occupations et à mes projets. Alors, nous serions en mesure de prendre une décision, d'agir en parfaite connaissance de cause. »

M. Clavière partageait trop les mêmes idées, pour hésiter à accepter une combinaison qui ne pouvait qu'être avantageuse pour sa fille, en lui épargnant peut-être l'éventualité d'une de ces unions dont M. Revel venait de lui parler, et qu'il redoutait à si juste titre. D'ailleurs, le prétendant n'était pas pour lui un inconnu ; l'honorabilité de son passé lui inspirait pleine confiance. Quant à sa fille, elle avait une notion assez exacte de ses devoirs et de sa responsabilité personnelle, pour qu'il pût concevoir la moindre appréhension à son égard ; il la savait en état de se garder elle-même.

Berthe ayant acquiescé à la proposition de M. Revel, toute liberté fut laissée aux deux jeunes gens qui, en se voyant ainsi chaque jour, purent se connaître et s'apprécier complètement.

En moins d'un an, l'expérience ayant été jugée concluante, le jeune homme fit une demande officielle qui fut agréée.

Le lendemain de son mariage, il fit à sa

femme la déclaration suivante : « Malgré la loi qui m'y autorise, je ne me reconnais pas le droit d'entraver votre liberté, de dominer votre conscience, d'opprimer votre volonté. Vous jugeant mon égale en intelligence et en raison, vous resterez libre de vos actions au même titre que moi. Notre union sera une association dans laquelle les droits des deux parties seront égaux. » Depuis, M. Revel ne s'est pas écarté un seul instant de cette ligne de conduite vis-à-vis de sa femme. Lui ayant laissé son libre arbitre en toute chose, il n'eut jamais lieu de s'en repentir.

Hélène pouvait constater aujourd'hui que cette manière d'être avait pleinement réussi au jeune ménage, malgré les fâcheux pronostics de sa mère ; et elle déplorait amèrement qu'on n'eût pas, en d'autre temps et dans un pareil cas, usé des mêmes procédés à son égard…

IX

Une paix bienfaisante avait peu à peu rempli l'âme de Mme de Rocheville, dans l'hospitalière et tranquille demeure qu'elle devait maintenant songer à quitter. Le moment de l'action, de la lutte peut-être, approchait, et c'est avec un indicible effroi qu'elle en envisageait les conséquences. Elle chercha à se raidir contre le découragement qui, de nouveau, s'emparait d'elle, et parvint encore à le dominer. Quand arriva l'instant du départ, Hélène avait retrouvé toute sa fermeté, et elle était prête à tout événement.

Les deux jeunes femmes partirent au jour convenu. Elles descendirent dans la vieille maison Glorion qui, depuis la mort de sa propriétaire, avait été laissée à la garde d'une fidèle servante, en attendant que M. et Mme de

Rocheville vinssent l'habiter, ainsi qu'ils en avaient eu jadis l'intention.

Une heure à peine après l'arrivée des voyageuses, un coup de sonnette, bien que des plus discrets, retentit néanmoins désagréablement aux oreilles d'Hélène. Avant de donner l'ordre de faire entrer, elle put voir par une fenêtre la révérende corpulence de notre ancienne connaissance, le P. Onésime. Cette visite ne pouvait que lui être fort pénible dans les circonstances présentes. A la répugnance instinctive que ce personnage lui avait toujours inspirée, étaient venus s'ajouter, tout récemment, des griefs personnels qui n'avaient fait qu'accroître son antipathie. Elle le reçut néanmoins, pressentant qu'il devait être le mandataire de l'homme dont il avait préparé et béni l'union, avec le magnanime désintéressement que nous savons.

Le jésuite se présenta devant Mme de Rocheville, avec la contenance hypocrite que le grand saint Ignace avait lui-même imposée à ses disciples : tête légèrement inclinée en avant, paupières demi-closes, air aimable et satisfait, quelles que fussent ses raisons de ne pas l'être. Hélène répondit froidement au bien-

veillant salut que le bon Père lui adressa, et attendit. Cet accueil peu encourageant ne troubla en rien la sérénité du Révérend.

— Pardonnez-moi, ma chère enfant, dit-il en s'inclinant de nouveau, de venir vous déranger dans un moment où vous avez tant besoin de ce calme d'esprit qui apaise les orages du cœur, et qui est si nécessaire à l'âme éprouvée pour la soustraire aux suggestions mauvaises auxquelles notre misérable nature résiste si difficilement. »

Après cet exorde, le révérend Père attendit vainement un mot qui l'engageât à continuer. Etonné du silence de la jeune femme, il leva les yeux et rencontra son clair regard fixé sur le sien avec une persistance en quelque sorte magnétique. Le petit-fils d'Escobar perdit un peu de son assurance, sous le rayon visuel qui semblait vouloir découvrir la pensée que cachait son front énigmatique. Il eut un moment d'indécision. Comment! lui, l'arbitre de tous les gens de bien du pays; lui, qui par son influence prépondérante avait tenu en échec de puissantes notabilités, il allait trembler devant une femme, presque une enfant! Allons donc! A l'aide de ce raisonnement spécieux, il retrouva son aplomb, et reprit la parole du même ton cauteleux.

— M. de Rocheville m'a fait connaître la rigoureuse détermination que vous avez cru devoir prendre à son égard, et je.....

— Vous a-t-il également fait part de ce qui l'a motivée, monsieur?

— Oui, mon enfant, et il espère vous voir revenir à une plus juste appréciation des choses de la vie. Il ne faut pas se montrer trop sévère pour un écart de jeunesse. Cet âge a des exigences dont savent très bien tenir compte ceux qui ont de l'expérience. Aussi, est-il quelquefois sage de prendre leur avis avant d'agir. L'imagination d'une jeune femme est mauvaise conseillère en semblable occurrence. »

Il était évident qu'Hélène ne comprenait rien à ces paroles, si ce n'est qu'on avait prié le jésuite de faire auprès d'elle une seconde tentative pour amener une réconciliation.

— M. de Rocheville ne doit pas vous avoir tout avoué, monsieur, répondit-elle, car vous ne vous seriez certainement pas chargé de la démarche que vous faites en ce moment auprès de moi.

— Pardon, madame, Gontran a été avec moi d'une sincérité qui m'a vivement ému, et qui témoigne hautement en sa faveur. Il ne

m'a rien caché. Hélas! le pauvre garçon a obéi comme tant d'autres bons et braves jeunes gens à l'une de ces nécessités de la nature qui.....

— Est-ce donc, à votre avis, obéir à une nécessité de la nature que de séduire une jeune fille et de tuer son enfant? » reprit Hélène, en attachant toujours sur le jésuite son beau regard, franc et courageux à la fois.

— On voit bien que vous avez été dupe de votre innocence, car le mot séduction n'est pas applicable en pareil cas; et, d'un autre côté, vous-même avez écrit que l'enfant n'était pas mort.

— Avouez que ce n'est pas la faute de son père, s'il vit encore aujourd'hui. Mais peut-être la confidence de M. de Rocheville n'a-t-elle pas été jusqu'à vous instruire de ses projets à l'égard de son fils; j'ai là heureusement de quoi combler cette lacune. »

Alors, dépliant la lettre que lui avait donnée M. de Grandval, elle lut le passage relatif à l'enfant. Le fils de Loyola demeura impassible; puis, tendant la main pour avoir la lettre :

— Permettez, dit-il, rien ne prouve.....

— Non, pour ceux qui ont intérêt à ne pas

comprendre, » répondit Hélène sans se dessaisir du précieux document.

Que se passa-t-il en ce moment dans l'esprit du jésuite? Nous l'ignorons. Mais la jeune femme fut si effrayée de l'expression de sa physionomie, qu'elle jeta un rapide coup d'œil sur le cordon de la sonnette, pour s'assurer qu'il était bien à sa portée. Le saint homme qui, entre autres talents, avait celui de tout voir sans regarder, surprit ce mouvement. Il recouvra alors son air affable et doucereux.

— Sans doute il eût bien mieux valu que Gontran résistât à cet entraînement coupable, dit-il, mais, la faute commise, il y a des convenances sociales qui imposent certaines obligations..... souvent incompatibles avec..... Enfin, bref, si cette fille s'était tenue convenablement, et n'avait pas manifesté des prétentions vraiment extravagantes, jamais Gontran n'eût agi comme il l'a fait. Il s'est défendu, autant qu'il l'a pu, contre des poursuites insensées qui eussent compromis son nom et son avenir.

— Alors, monsieur, vous approuvez sa conduite?

— Eh non! ma chère fille, mais l'indulgence est un devoir de notre saint ministère, » répondit l'homme de Dieu avec onction.

— Ainsi, c'est au nom de la charité chrétienne que vous absolvez celui qui, aimant le vice d'instinct, ne tient à la vertu que par calcul, et viole les lois de l'honneur au profit de ses passions; tandis que vous jetez l'anathème sur ceux dont l'unique tort est d'avoir sur la morale d'autres idées que les vôtres! » dit Hélène, incapable de se contenir plus longtemps.

Le jésuite ne perdit pas contenance, et ces paroles sévères parurent glisser sur lui sans l'atteindre. Les yeux baissés, dans une humble attitude, il semblait adresser au ciel une muette prière. Quand la jeune femme eut cessé de parler, il reprit d'une voix douce et légèrement émue :

— Me suis-je donc si mal exprimé, mon enfant, que vous ayez pris le change sur mes véritables pensées? Non, c'est plutôt que votre cœur est profondément aigri, et cela excuse à mes yeux l'amertume, je dirais presque la cruauté de vos paroles. Certes, il me serait aisé de repousser votre accusation, mais, puisqu'il a plu à Dieu de m'humilier par votre bouche, je me soumets sans murmurer à ses desseins. Seulement laissez-moi, je vous prie, en appeler au temps du soin de dissiper vos

préventions injustes. Vous comprendrez alors de quel côté sont vos vrais, vos meilleurs amis.

— J'ai l'inappréciable bonheur de le comprendre dès aujourd'hui. Je possède deux amis dévoués qui me suffisent, et je n'en réclame point d'autres. »

Mais le doux apôtre continua, comme s'il n'avait pas entendu cette dure réplique.

— J'ose espérer que vous ne mettrez pas à exécution, d'une façon aussi rigoureuse, le projet que vous avez conçu dans un moment d'irritation. J'aime à croire surtout que vous vous servirez encore moins de la lettre que vous avez entre les mains, pour perdre celui dont vous portez le nom, en soulevant un scandale que vos sentiments religieux doivent repousser?

— Votre protégé connaît mes intentions à ce sujet, et je m'applique, quoi qu'il m'en coûte, à tenir toutes mes résolutions, à mener à bien tous mes projets, » répondit Hélène; et jamais physionomie ne porta en traits plus expressifs le caractère de la fermeté. Aussi, le Révérend ne jugea-t-il pas prudent d'insister. Avec une merveilleuse souplesse et une hardiesse non moins étonnante, il porta la con-

versation sur un autre terrain, n'étant pas de ceux qui lâchent prise facilement.

— Je crois devoir vous avertir, reprit-il, que la vie que vous allez poursuivre seule désormais, avec votre jeunesse et votre inexpérience, est semée de nombreux écueils. Le monde, vous ne l'ignorez pas, est rempli d'embûches. Sans appui, vous serez pour lui une proie facile à saisir. Maints pièges vous seront tendus, contre lesquels il vous faudra être toujours en éveil et toujours armée ; et encore, réduite à vos propres forces, la lutte sera souvent inégale. Ne repoussez donc pas la protection vigilante et dévouée que je viens vous offrir.

— Merci, monsieur, je me sens dans le caractère assez de force et de courage pour me protéger moi-même, et pour entreprendre cette lutte que vous me montrez en perspective. »

Le jésuite fronça le sourcil, mais se remettant aussitôt :

— Vous qui avez été élevée chrétiennement, dit-il, vous devez savoir qu'il faut toujours obéir à ceux qui parlent au nom de Dieu, et toujours agir d'après leurs conseils.

— J'agirai, repartit tranquillement Mme de

Rocheville, dans le sens de ce qui me paraîtra juste et bien, selon mon entendement et ma conscience; et non plus, comme autrefois, en me rendant docilement aux avis de ceux dont les actes me semblent si peu d'accord avec les règles immuables et éternelles de la vérité et de la justice.

— Mais vous inclinez sur une pente des plus dangereuses, vous vous perdez infailliblement, vous êtes déjà profondément atteinte! »

En parlant ainsi, la voix du bon Père atteignit progressivement un diapason qu'on ne lui avait jamais connu.

— Vous m'accorderez que cette considération me concerne seule, absolument seule, » répondit Hélène, sans se départir de son calme.

Le jésuite eut un mouvement de colère. Voyant qu'il n'avait rien à gagner par la douceur, il essaya de l'intimidation.

— Eh bien, non! dit-il avec force, je ne vous abandonnerai pas au courant qui vous entraîne, je vous sauverai malgré vous! J'en comprends d'autant mieux la nécessité que votre digne et vertueuse mère m'a transmis ses droits, m'a donné la mission de veiller sur vous, de vous préserver de tout contact avec

les idées modernes. C'est une tâche à laquelle je ne faillirai pas. Je saurai mettre un frein à l'élément rebelle de votre nature ! »

Une vive rougeur passa comme une flamme sur le visage d'Hélène. Ses yeux brillèrent d'indignation. Se redressant de toute sa hauteur :

— Monsieur, dit-elle, on ne m'effraie pas facilement, et je ne reconnais à personne, pas plus à vous qu'à tout autre, le droit de régner sur ma conscience, de réglementer mes pensées, de réprimer mes sentiments d'indépendance, et je vous serais fort obligée de cesser une discussion inutile, car nous avons des idées trop différentes pour que nous puissions jamais arriver à nous comprendre. »

La violence du jésuite tomba subitement. Il avait décidément fait fausse route ; il avait encore moins à obtenir de ce côté-là ; or, comme il était nécessaire de faire une retraite honorable, et que la mansuétude seule pouvait l'y aider, il retrouva tout à coup ses doux accents, si imprudemment abandonnés.

— Oubliez, je vous prie, la vivacité de mon langage ; l'intérêt que j'ai pour vous m'a seul porté à sortir des bornes de la modération. Pauvre, pauvre enfant ! continua-t-il en regar-

dant la jeune femme d'un air de tendre commisération, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux. Comme je prierai notre divin Sauveur pour qu'il éclaire votre âme et qu'il vous soutienne de sa grâce. Je ne doute pas que là-haut votre sainte mère ne joigne ses prières aux miennes. Elle doit être profondément affligée de voir que ce qu'elle avait édifié avec tant de soin et de vigilance pour le service du Seigneur, se trouve détruit par de pernicieux conseils et de scandaleux exemples. Ils sont bien coupables ceux qui vous ont ainsi empoisonné l'esprit par ces doctrines du siècle, si erronées, si..... »

Tandis qu'il parlait, Hélène s'était approchée de la cheminée. A ces derniers mots, elle tira le cordon de la sonnette et dit posément :

— Votre zèle vous égare encore une fois, monsieur. La responsabilité de mes actes m'appartient et n'appartient qu'à moi. Je ne reçois d'inspirations que de ma raison, et ne subis aucune influence étrangère. » Elle tourna la tête et, d'un air impassible, dit au domestique qui venait d'entrer : « Reconduisez monsieur!... »

Pour le coup, c'en était trop. Le disciple de Loyola pâlit. Une lueur fauve traversa ses

yeux; il s'inclina devant Mme de Rocheville, mais en se relevant il attacha sur elle un regard farouche et haineux. Elle n'y répondit que par un froid sourire de mépris. Le jésuite obéit à l'injonction qui lui était faite, mais il partit, emportant dans son cœur une haine implacable contre celle qui n'avait pas craint de se poser en adversaire devant son omnipotence. Il eût cependant volontiers abandonné la cause du mari pour conserver son influence sur cette femme qui venait de lui échapper à jamais. Maintenant il la maudissait d'avoir rendu aussi inutiles tous les efforts qu'il venait de faire pour la retenir sous sa tutelle.

Aussitôt que le respectable religieux fut parti, Berthe vint retrouver Hélène.

— J'étais là, dit-elle, et j'ai tout entendu ; j'étais même prête à intervenir en cas de besoin. Sais-tu, ma bonne et vaillante amie, que tu as désormais un ennemi mortel? Que dis-je! un. Tous ces gens-là sont solidaires. Ils te poursuivront partout, chercheront toujours à te nuire, et te garderont éternellement une aversion dont tu subiras plus d'une fois les effets. Si la haine d'un prêtre est avec raison comparée à une tache d'huile, celle d'un jésuite peut être assimilée à une de ces

substances qui brûlent et détruisent tout ce qu'elles touchent. Et dire que cette influence redoutable ne se perpétue que grâce à l'appui de notre sexe! Le clergé serait bien peu dangereux si toutes les femmes étaient assez intelligentes pour raisonnner comme toi, et avaient le courage d'exprimer leurs pensées comme tu viens de le faire. Hélas! comment le pourraient-elles? Toutes ne possèdent pas une assez forte dose d'énergie et de bon sens pour parvenir seules à se débarrasser du bagage de chimères et d'absurdités qui fait partie de l'éducation féminine; éducation si énervante qu'elle ne comporte aucun effort intellectuel. Beaucoup sentent la sujétion qui les courbe, mais bien peu ont la force de secouer le joug. Elles préfèrent abdiquer leurs droits, et suivre le sentier battu des vieilles idées, au lieu d'essayer à gravir les pentes raides qui conduisent à la vérité. Ah! si les hommes comprenaient mieux leurs intérêts!... Mais combien parmi les plus éclairés, les moins imbus de préjugés, parmi ceux qu'on appelle des penseurs, combien songent à soustraire la moitié du genre humain à la domination de leurs pires ennemis? Ceux qui veulent le tenter trouvent souvent les détracteurs les plus acharnés dans leur propre

camp politique. Dieu veuille qu'ils arrivent à comprendre toute la puissance de la force qu'ils dédaignent aujourd'hui, avant qu'elle ne les ait écrasés ! »

Hélène, qui avait écouté son amie sans l'interrompre, lui dit alors :

— Je ne suis pas encore arrivée à ta hauteur de vue, ma chère Berthe ; aussi ne puis-je, pour le moment, ni approuver, ni blâmer tes idées. J'ai trop horreur des opinions toutes faites pour en accepter aucune sans contrôle, fût-ce même la tienne. Laisse-moi étudier, observer, comparer ; et, quand mon jugement sera bien assis, alors nous pourrons discuter ensemble et aborder même, à l'occasion, les questions humanitaires et philosophiques, ajouta-t-elle en souriant. Cependant je dois t'avouer que mes idées commencent à se fixer sur beaucoup de points. Depuis une année, un certain nombre de mes convictions ont reçu de terribles chocs. Quelques-unes sont même tellement ébranlées, qu'elles ne s'en relèveront jamais. Quant aux autres..... Tiens, je me demande souvent comment une femme sensée et de bonne foi, peut ne pas être frappée de la dissidence qui existe entre la doctrine du Christ et la façon d'appliquer

ses maximes, par ceux qui prétendent avoir reçu de Dieu la mission de nous diriger. Tandis que l'Évangile fait reposer l'édifice religieux sur les bases de l'humanité et de la charité, ils ont, eux, le culte de la domination, la soif du pouvoir, l'orgueil pharisaïque. Leur dévotion consiste à menacer, à punir et à maudire. Nous les voyons retrancher de l'âme humaine la miséricorde et l'indulgence ; se substituer à Dieu, comme s'ils étaient chargés d'appliquer ses décrets, pour juger leur prochain sans le connaître, le condamner sans l'entendre, et se décerner à eux-mêmes le brevet de l'impeccabilité et de la perfection. Ce qui porte le plus terrible coup à ma confiance, c'est de les voir introduire dans le christianisme, dont ils devaient conserver la tradition, des éléments nouveaux qui le dénaturent complétement, et le font tomber dans la superstition. Enfin, ils ont si bien substitué la forme au fond, qu'il suffit, pour être des leurs, d'invoquer Dieu chaque fois qu'on commet une mauvaise action. C'est là une morale fort accommodante, mais qui laisse des doutes sur la vertu de ceux qui la préconisent, ou qui tout au moins la tolèrent.

— Allons, dit Berthe en souriant, je m'aper-

çois que tu es moins éloignée de mes idées que tu ne le penses ! Oui, ce qui aujourd'hui, plus qu'à aucune autre époque, domine le clergé français, dans tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, c'est l'orgueil doublé d'une insatiable ambition. Ces deux sentiments l'aveuglent au point de lui faire méconnaître ses véritables fonctions et ses devoirs au milieu de nous. L'empire des âmes ne lui suffit plus, il veut étendre son pouvoir sur les choses terrestres. Il réclame au nom du ciel le gouvernement de la terre, et il crie à la persécution quand on cherche à entraver son envahissant despotisme. Mais, acheva M[me] Revel en s'interrompant, ce n'est pas le moment de discourir de la sorte ; des affaires plus urgentes réclament nos soins.

— Sois tranquille, je ne l'oublie pas, et j'allais précisément te prier de m'accompagner.

— Volontiers, et dans quel endroit ?

— Chez M. de Rocheville.

— Mais s'il n'était pas parti ?

— Oh ! il doit trop redouter la lumière, pour s'exposer bénévolement à l'enquête judiciaire qui serait le résultat de son obstination à rester dans le pays. J'attendais pour sortir que l'arrivée de la nuit pût me soustraire à la curio-

sité publique, à laquelle je ne vais pas tarder à fournir un aliment. »

Un moment plus tard , les deux jeunes femmes se dirigèrent vers la demeure du substitut. Elles y apprirent que M. de Rocheville était parti la veille, emportant une grande quantité de bagages, sans dire positivement où il allait, et ne laissant aucun ordre, ce qui avait causé chez lui une grande perplexité. Hélène coupa court aux réflexions des domestiques et se mit en demeure de visiter la maison. Elle put alors constater qu'on avait enlevé avec soin tout ce qui était susceptible de l'être. Aucun objet de valeur, tels que bijoux, argenterie, etc....., n'avait été laissé, et beaucoup de papiers d'affaires avaient également été emportés. Cette découverte fut pénible à la jeune femme qui, dès le lendemain, se rendit chez son notaire où une nouvelle déception l'attendait. Elle acquit la certitude que les cent cinquante mille francs composant sa dot, c'est-à-dire le tiers de sa fortune, avaient à peu près disparu. Où etcomment? le notaire ne put le lui apprendre ; tout ce qu'il savait, c'est que M. de Rocheville, dès les premiers jours de son mariage, s'était fait rembourser peu à peu, et sous divers prétextes, toutes les créances dont il avait le

dépôt. Il avait été en outre chargé par son client de vendre quelques actions, dont le produit devait être employé, disait-il, à payer un terrain, lequel ne fut jamais acheté. Il ne restait donc à Hélène que les immeubles dont on n'avait pu disposer sans son autorisation. Elle eut un moment la pensée de poursuivre le détenteur d'une partie de son avoir; mais elle passa outre. « A quoi bon, se dit-elle, faire un pareil éclat pour une question d'argent. M. de Rocheville s'enlève, par cette dernière action, la possibilité de reparaître devant moi, et je ne saurais payer trop cher la satisfaction d'être débarrassée, à tout jamais, d'un aussi honteux personnage. »

En possession de ces divers renseignements, Hélène se rendit chez le président du tribunal. M. Champerray était un grand et beau vieillard, dont l'aspect simple et patriarcal inspirait à première vue une entière confiance. Il vivait à M..... depuis fort longtemps, entouré à juste titre de l'estime universelle. Sa charité était proverbiale et son dévouement à toute épreuve pour ceux qui avaient besoin de son aide et de ses conseils. Bien que ce fût l'époque des vacances, Hélène était sûre de le rencontrer, car il ne s'absentait jamais. Le magistrat fit à

la jeune femme un accueil tout paternel. Il l'avait connue enfant, et lui avait toujours témoigné une affection particulière.

— Pour Dieu, madame, que se passe-t-il chez vous? lui dit-il. J'ai reçu hier au soir un billet très laconique de votre mari, dans lequel il m'annonce que des motifs d'un haut intérêt le forcent à donner sa démission, et à partir sur-le-champ. »

En quelques mots rapides, Mme de Rocheville mit le président au courant de sa situation. Puis elle lui adressa sa requête, en la basant sur l'abandon dont elle était victime, lequel constituait l'injure grave visée par la loi.

— Ce n'est pas seulement au magistrat, c'est à l'ami bienveillant de ma famille, que je demande appui et protection, » ajouta-t-elle, tandis que deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues pâlies.

Le vieux président était stupéfait. Il n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence.

— Tout ce que vous venez de me dire représente pour moi une énigme insoluble, ma pauvre enfant! Mais soyez sans crainte, si mon esprit doit me porter à voir un coupable dans cette triste affaire, ce ne sera jamais vous que

j'accuserai ; je connais et j'apprécie trop l'élévation de vos sentiments pour qu'un doute sur votre compte puisse même effleurer ma pensée; je respecterai aussi le mobile qui vous engage à laisser dans l'ombre le mystère d'iniquités que je soupçonne. Combien vous avez dû souffrir pour en arriver à une mesure aussi extrême ! Persuadé que vous avez mûrement réfléchi à tous les inconvénients qu'elle entraîne, je m'abstiens de vous faire aucune des observations d'usage en pareil cas. Je mettrai, soyez-en convaincue, toute la diligence possible pour arriver promptement à la solution que vous désirez. Mais la loi a fixé un délai que nous ne pouvons pas abréger.

— J'attendrai patiemment, répondit Hélène; il me suffit, pour le moment, d'être assurée de vos bonnes dispositions à mon égard.

— Je suis prêt à vous rendre tous les services que vous êtes en droit de réclamer de ma vieille amitié, » lui fut-il gracieusement répondu.

Hélène ne put se défendre de raconter, en partie, à son bienveillant protecteur, son entretien de la veille avec le jésuite. Elle lui parla également de ses griefs antérieurs. M. Champerray parut terrifié. Il tourna la tête, comme pour s'assurer que ses paroles ne

pouvaient être entendues du dehors, et, baissant la voix :

— Vous ignorez, ma pauvre enfant, quel levain de haine vous avez soulevé contre vous, dit-il. Vous avez froissé des gens qui manient la calomnie avec une merveilleuse habileté, qui excellent à détruire les réputations les mieux établies, et usent de tous les moyens pour arriver à leurs fins. De leur part on reçoit le coup, sans jamais voir la main qui le donne. Cent yeux avides seront occupés constamment à surveiller vos actions ; car l'espionnage entre encore dans leurs règles, ajouta-t-il plus bas, en jetant un regard soupçonneux autour de lui. Vous me direz, et je suis de votre avis, que c'est là un métier déshonorant, mais ceux qui l'exercent sont naturellement peu touchés par ce genre de considération. Et d'ailleurs ils se sentent assez forts, assez puissants, pour se passer de l'estime publique. Aussi, combien doivent leur paraître imprudents ceux qui ne craignent pas de se mettre en hostilité avec eux !

— Eh ! c'est précisément la crainte qu'ils inspirent qui fait leur force, repartit Hélène. Leur puissance s'accroît de notre faiblesse, et elle resserrera de plus en plus les liens de notre

liberté, si nous ne l'attaquons hardiment, au lieu de trembler et de nous incliner devant elle. Quant à moi, jamais l'injustice et le mensonge, d'où qu'ils viennent, et quelque forme qu'ils revêtent, ne me feront courber la tête. Jamais non plus je ne me laisserai écraser par qui que ce soit sans me défendre énergiquement, et accuser à mon tour, s'il y a lieu ; non pas dans l'ombre, mais au grand jour, en pleine lumière. »

Le vieux président contemplait avec une admiration mêlée d'effroi cette toute jeune femme qui jetait un défi aussi audacieux au plus redoutable des adversaires, et dont l'air résolu infligeait un blâme indirect à sa prévoyance craintive. Aussi reprit-il avec empressement :

— Bien que la résistance me semble téméraire en pareil cas, je ne vous laisserai cependant pas lutter seule contre l'attaque, si elle se produit. Quelque faibles que soient mes moyens d'action, comparés à ceux qu'on m'opposera, je les emploierai néanmoins pour contre-balancer toute influence qui vous serait défavorable. »

Hélène savait que ce n'était pas là une de ces promesses banales que se hâtent souvent

d'oublier ceux qui les font. Le bon et digne vieillard n'eût jamais osé soulever en effet une opposition pour son propre compte. Il cédait à tous et toujours, quand il était seul en cause; mais il savait trouver au besoin, dans son caractère, des ressorts inconnus pour affermir son courage, quand il s'agissait de défendre ses semblables. Et nul ne dépensa plus dénergie, ni ne déploya plus de zèle au service d'autrui, que ce doux et conciliant magistrat.

Il ne laissa pas partir Mme de Rocheville sans lui donner quelques conseils ayant pour but de la guider dans la voie difficile où elle allait entrer, pour aboutir à cette séparation, objet de tous ses vœnx.

Quelques jours plus tard, Mme Revel quittait son amie, heureuse de la savoir soutenue par l'une des personnes les plus honorables et les mieux posées de son pays.

X

Le départ de Berthe, quoique prévu, n'en fut pas moins extrêmement pénible, et même douloureux pour Hélène. C'était la première fois qu'elle se trouvait seule depuis la fatale découverte qui avait brisé sa vie. La perpective de demeurer ainsi durant toute son existence lui causa un véritable effroi. Si encore, parmi les personnes au milieu desquelles elle avait toujours vécu, il s'était trouvé une femme qui pût lui offrir, de temps à autre, l'occasion d'une de ces causeries intimes qui font trêve aux ennuis, aux tristesses du moment ! Mais non, il fallait renoncer à tirer une pensée tant soit peu élevée, ou seulement une idée juste, d'un seul de ces cerveaux fêlés par le fanatisme.

Le fond des entretiens qu'elle avait toujours entendus était pour ainsi dire stéréotypé.

Les faits et gestes de messieurs les ecclésiastiques y tenaient la première place, car « A tout seigneur tout honneur. »

« Avez-vous remarqué comme M. l'abbé paraissait fatigué ce matin en disant sa messe ?

« Ce n'est pas étonnant, il a confessé toute la matinée, et Mme Dumont, entre autres, est restée cinquante-trois minutes dans son confessionnal. N'est-ce pas abuser de la bonté et de la patience de ces messieurs ?

« Je viens de rencontrer Mlle Zénobie, elle m'a annoncé que Monseigneur avait été pris cette nuit, vers deux heures, d'une violente colique. Le médecin, appelé en toute hâte, a ordonné des lavements laudanisés. Excusez-moi, je cours prendre de ses nouvelles.

« Quel splendide sermon a fait hier le P. Philippe ! J'en suis encore tout émue. Avec quelle éloquence et quelle énergie il a flétri ceux qui ne cessent de persécuter notre sainte religion, d'injurier Dieu dans la personne de ses ministres, et de combattre tous les principes d'autorité si nécessaires au maintien de l'ordre ! etc., etc. »

Eprouve-t-on le besoin de varier un peu son sujet, on tombe alors inévitablement dans les détails de ménage ou dans la grave question

de la toilette. Le tout assaisonné de quelques bonnes critiques à l'adresse du prochain, en se pénétrant de ce proverbe latin : *Qui bene amat bene castigat.*

Le lendemain du départ de Mme Revel, Hélène reçut la visite de l'un de ces types que nous venons de dépeindre, dans la personne d'une vieille fille qui, pendant de longues années, avait été l'amie et la confidente de sa mère.

Mlle Monique de Grillabesse, qu'en dehors de son monde on appelait irrévérencieusement l'*Abbesse*, depuis qu'un gamin du pays l'avait ainsi baptisée, avait un air béat qui la désignait tout d'abord à la vénération des fidèles. Sa vertu la plus indiscutable consistait à déployer toutes les ressources de son esprit pour remédier aux très minces avantages que la nature lui avait octroyés. Ainsi sa chevelure, encore abondante, était totalement enfouie sous un bonnet de mousseline blanche à doubles tuyaux qui, depuis fort longtemps, gardait soigneusement le dépôt qui lui était confié. Pas un seul cheveu n'eût osé se montrer sur ce front pudique. Son corsage bien tendu sur sa poitrine la comprimait le plus possible, sans parvenir hélas! à la dissi-

muler. Aussi, pour obvier à cette regrettable conformation, afin qu'il ne restât aucun indice de ces fâcheuses proéminences, avait-elle adopté une petite pélerine qui tombait chastement jusqu'au-dessous de sa taille, dans le but d'en niveler les contours.

Un séjour trop prolongé dans l'atmosphère humide des églises avait pu seul imprimer une teinte aussi blafarde sur cet ingrat visage, à peine éclairé par deux yeux d'un bleu pâle qui, dans leur fixité, semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond des consciences.

On eût dit que cette sainte fille avait reçu du ciel le droit de haute surveillance sur ses semblables, tant elle apportait de zèle à inspecter leur conduite; ce qui donna un jour à quelques-uns l'idée d'user de représailles à son égard. On découvrit alors que cette vertu si farouche s'était autrefois égarée dans les profondeurs d'une sacristie, et y avait légèrement altéré sa candeur virginale; cela n'empêchait pas sa réputation de briller d'un vif éclat. Il est vrai qu'il eût fallu avoir l'esprit bien porté au mal pour trouver dans ce fait autre chose qu'un acte de renoncement et de sacrifice. C'était peut-être là d'ailleurs ce qui avait valu à Mlle Monique de Grillabesse les

hautes fonctions dont elle était investie à M..... Depuis de longues années, en effet, elle était uniquement préposée à la direction de toutes les bonnes œuvres dans sa ville natale ; et, comme si ce monopole n'eût pas dû suffire à sa gloire, elle possédait en outre la plus précieuse collection de reliques authentiques et de saintes amulettes qu'il puisse être donné à un regard humain de contempler ici-bas. Aussi, que de convoitises tous ces trésors n'excitaient-ils pas dans le pays !....

L'esprit de discernement de cette utile personne était si apprécié par la plupart des familles riches et bien pensantes de l'endroit, qu'elles l'avaient chargée de la distribution de leurs aumônes, convaincues que celles-ci ne tomberaient que sur des gens dignes de vivre, et qu'aucune n'irait s'égarer dans le camp des infidèles. Quant à ses dons personnels, la vieille fille les réservait aux mandataires célestes. Sur eux seuls elle pouvait épancher ses bienfaits en toute sécurité, sans avoir besoin de recourir à une enquête préalable.

Même parmi ce troupeau d'élus, on comptait des privilégiés au milieu desquels il était encore facile de distinguer le préféré, celui qui était l'objet des tendresses particulières de

la demoiselle. Pour celui-là sa bourse s'ouvrait pour ainsi dire d'elle-même. Elle l'eût volontiers remercié de l'honneur qu'il lui faisait en lui permettant de pourvoir à ses besoins.

Au moment où Mlle Monique entre en scène dans notre récit, c'est le vertueux P. Onésime en personne qui trône dans le sanctuaire de ses pensées. C'est à lui qu'elle prodigue ses meilleures faveurs. Pendant longtemps, et sans qu'on sût pourquoi, elle avait tenu rigueur au jésuite. Aussi ce fut un véritable événement dans le monde dévot, quand on apprit que la glace était rompue entre ces deux personnes si bien faites pour s'entendre. La vieille fille dédommagea amplement son nouvel ami de sa froideur passée. Elle le combla de petites douceurs, de prévenances, de soins délicats que celui-ci savourait en véritable épicurien. Mais ce qu'il appréciait par-dessus tout, c'était d'avoir constamment sous la main un auxiliaire de cette valeur.

Ainsi, en faisant à Hélène cette visite dont nous venons de parler, Mlle Monique n'obéissait qu'aux instigations de son père spirituel. La malheureuse situation de la jeune femme donnait à sa démarche un prétexte suffisant,

et qui déguisait l'intention de tenter un suprême et dernier effort pour arracher au *gouffre* cette victime de la libre pensée.

L'amie de Mme Glorion n'avait jamais aimé Hélène. Enfant, il lui fut toujours impossible de la soumettre à son autorité ; plus tard, ses idées absurdes et fausses se heurtèrent tant de fois contre le raisonnement sensé de la jeune fille, qu'elle l'avait prise en véritable aversion. Mettant à profit l'influence qu'elle exerçait sur la mère, elle saisissait toutes les occasions d'entraver les désirs ou les volontés de l'enfant, dont la jeunesse et la beauté étaient encore autant de motifs de haine pour cette laide personne, qu'offusquait tout ce qui était charmant et gracieux.

Quand Hélène épousa le pieux personnage que nous connaissons, Mlle Monique, qui le tenait en haute estime, oublia subitement ses griefs contre la nouvelle mariée. Elle redevint aimable pour elle jusqu'à l'obséquiosité. Cherchant encore à gagner sa confiance, en dépit de ses précédents insuccès, elle employa tous les moyens pour s'insinuer peu à peu dans le nouveau ménage. Mais Mme de Rocheville connaissait trop bien ce zèle intempérant, elle l'avait trop souvent vu à l'œuvre chez son

père, pour consentir à introduire sous son propre toit ce même élément de discorde, d'autant plus dangereux qu'il échappe à tout contrôle. Elle écarta donc la vieille fille avec une froide politesse, limitant ses relations aux plus simples devoirs de convenances. La pieuse demoiselle ne put jamais surmonter le dépit que cet échec lui fit éprouver, et il ne fallut rien moins que l'intervention de son conseiller ordinaire pour la décider à se rendre auprès d'Hélène, dans un moment où il lui aurait été si doux de la voir abandonnée de tous. Mais ayant accepté cette mission, elle devait faire taire ses sentiments personnels, peu portés à la bienveillance, pour la remplir consciencieusement.

Enveloppée avec soin dans son châle à palmes bien croisé sur sa poitrine, et maintenu par ses deux mains recouvertes de gants de filoselle et placées d'aplomb l'une sur l'autre, la tête ornée d'un chapeau de soie noire, garni intérieurement d'une grosse ruche de tulle qui lui encadrait symétriquement le visage, la vieille fille se rendit chez Hélène. Elle fit si peu de bruit en entrant dans l'appartement où se trouvait Mme de Rocheville, que celle-ci s'aperçut à peine de son arrivée.

— Bonjour, chère petite ! » dit-elle en allongeant ses longs bras vers la jeune femme, par un geste qu'elle crut très pathétique, et propre à toucher le cœur le plus endurci. « La crainte d'être importune, continua-t-elle, m'a seule empêchée de venir t'offrir mon assistance dans ces moments d'épreuve qu'il plaît à Notre-Seigneur de t'envoyer. Mais crois-le bien, toutes mes pensées étaient avec toi pour compatir à tes peines ! »

Hélène ne fut pas dupe de cette effusion de langage, si peu conforme aux procédés habituels de Mlle Monique à son égard. Elle devina clairement, sous ces paroles doucereuses, les desseins occultes de l'émissaire des jésuites ; aussi demeura-t-elle dans les bornes d'une politesse glaciale ; si bien que les deux bras tendus pour la recevoir durent reprendre aussitôt leur position normale, puisqu'on se dérobait à leur étreinte.

Ce début était si peu encourageant, que la vieille fille ne jugea pas à propos de débiter le discours qu'elle avait préparé pour la circonstance, et dont elle espérait de consolants résultats. Il fut mis de côté pour une occasion plus propice. L'essentiel, pour le moment, était d'amener la conversation sur les faits qui

avaient apporté un si grand changement dans la manière d'être de Mme de Rocheville, afin de provoquer de sa part une confidence qui l'entraînerait sans nul doute à parler de ses projets d'avenir. Mais la brève et sèche réponse qu'elle obtint, dès les premières paroles qu'elle risqua dans ce sens, l'arrêta court dans son entreprise ; et, pour enlever à Mlle Monique toute velléité de reprendre ce sujet, Hélène s'informa aussitôt d'une de ses nièces qu'elle avait élevée. Mais cette nièce offrait, paraît-il, depuis son mariage, le spectacle d'une tiédeur désespérante dans le domaine de la piété ; et, tort grave entre tous, elle ne morigénait pas suffisamment son mari quand il poussait l'inconvenance, lui cependant bon catholique, jusqu'à blâmer ce qu'il appelait « les écarts religieux de sa tante, » et quand il qualifiait d'une façon irrévérencieuse certaines pratiques puisées dans la vie des saints et bien chères au cœur dévotieux de l'excellente demoiselle. Elle saisit ce prétexte pour lancer une virulente diatribe contre ce siècle pervers, qui porte la corruption jusque dans les âmes les mieux préservées de ses atteintes par les bienfaits de l'éducation religieuse et par les bons exemples de la famille ; finalement,

comme il lui était impossible de rester dans les généralités qui n'offrent rien de précis à la pensée, la sainte fille passa en revue diverses personnes de sa connaissance. Aucune de leurs actions n'obtint son approbation ; et les soupçons injurieux, les commentaires désobligeants se pressaient sur ses lèvres en un flux de paroles acerbes qui émanaient autant de l'insanité d'esprit que de la méchanceté.

Hélène avait d'abord écouté, ou plutôt s'était résignée à subir les divagations de la dévote, tant qu'elle s'était maintenue dans les bornes d'une certaine réserve ; mais, quand elle l'entendit se répandre en propos malveillants sur le compte de tous, elle perdit patience, et, en quelques paroles bien senties, lui fit comprendre combien elle goûtait peu ce genre de conversation, n'étant pas d'humeur à s'encombrer la tête des faits et gestes d'autrui. Mlle de Grillabesse, un peu décontenancée par cette franche déclaration, essaya de faire entendre à Mme de Rocheville qu'elle n'avait eu l'intention de blesser personne, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de gémir sur les fautes de ses semblables et sur leur peu de zèle à remplir leurs devoirs de chrétien. Elle ajouta qu'elle priait sans cesse, et faisait de fréquentes

communions, afin d'apaiser la colère céleste toujours prête à foudroyer les coupables.

— Allons ! allons ! mademoiselle, » fit Hélène qui ne put se défendre d'un sourire, en voyant ce naïf orgueil s'étaler ainsi devant elle, « qu'un retour sur nos propres faiblesses nous rende indulgents sur celles des autres. Ne nous arrêtons pas aux apparences souvent mensongères, car là où nous trouvons le mal, Dieu aperçoit souvent le bien. Tant d'erreurs peuvent se glisser, non-seulement parmi les affirmations qui ont cours ici-bas, mais encore dans nos propres appréciations! Et d'ailleurs, la charité qui tient la première place dans ces devoirs du chrétien que vous venez d'évoquer, nous commande d'excuser le coupable, et non de le condamner.

Elle prononça ces mots sur un ton moitié sérieux, moitié plaisant; mais, malgré sa forme courtoise, cette verte leçon ne fut pas goûtée de la vieille fille; elle y répondit par quelques paroles aigres-douces qu'Hélène dédaigna de relever; son regard, empreint d'une véritable commisération, indiqua seul le fond de sa pensée. Pouvait-elle réellement en vouloir à une personne affligée d'une telle infirmité morale? Cependant, quand Mlle de Grillabesse

l'eut quittée, elle se méprit si peu sur la nature des sentiments qui l'animaient, qu'elle la rangea désormais et sans hésiter au nombre de ses ennemis les plus redoutables.

XI

Hélène ne tarda pas à éprouver les effets de cette haine inextinguible qu'avait suscitée, de part et d'autre, sa courageuse résistance. Elle fut avertie du commencement des hostilités par l'attitude des dévotes en sa présence. Quand les convenances exigeaient qu'elle s'inclinât la première devant l'une d'elles, son salut lui était rendu sec et écourté et avec un pincement de lèvres très significatif. Toute la sainte corporation passait maintenant devant la maison Glorion avec l'air qui convient à d'honorables femmes obligées de traverser un mauvais lieu. Et, signe caractéristique de la déchéance d'Hélène dans la considération des bonnes âmes, on allait jusqu'à éviter soigneusement de lui offrir l'eau bénite quand on la rencontrait à l'église. Toutes ces bigotes

eussent volontiers placé autour de Mme de Rocheville un cordon sanitaire, afin de préserver leur vertu de son contact impur ; mais ces marques de mépris touchaient médiocrement celle qui en était l'objet. Peu lui importait le jugement et les actes de ces cerveaux mal équilibrés. La douce et puissante influence de M. Champerray n'était-elle pas suffisante pour neutraliser la calomnie parmi les gens dont l'estime avait du prix à ses yeux ? Malheureusement, au moment où son intervention pouvait être le plus efficace, le président fut pris d'un de ces accès de goutte qui l'enlevaient périodiquement à ses occupations, et le tenaient un peu à l'écart des nouvelles du dehors.

Hélène, qui pendant la durée de cette crise ne devait compter que sur elle-même pour sa défense, songea à produire la lettre qui pouvait faire cesser toute équivoque sur son compte, en expliquant sa conduite. Mais la nécessité ne lui en étant pas suffisamment démontrée, elle fut retenue par la crainte de déplaire à son bienveillant protecteur. Sans doute, le magistrat intègre ne pourrait voir sans peine le nom d'un des représentants de la justice attaché à une action criminelle, et en butte aux invectives d'une foule ignorante qui

ne manquerait pas de faire rejaillir sur le corps tout entier la faute d'un de ses membres. Mme de Rocheville s'arrêta devant cette considération, persuadée d'ailleurs que les mauvais desseins de ses ennemis se borneraient à lui infliger des vexations qui l'irritaient moins qu'elles n'excitaient sa pitié.

Elle vivait fort retirée et ne sortait que le dimanche pour se rendre aux offices. Entièrement livrée à l'étude, ayant peu à peu abandonné des relations dont la banalité n'offrait aucune ressource à son esprit sérieux, les bruits du dehors ne pénétraient pas dans sa solitude. Elle ignorait donc que sa réputation était déjà sérieusement compromise dans le pays ; qu'on s'était emparé du séjour que M. de Grandval avait fait autrefois dans sa maison, pour composer une histoire scandaleuse dans laquelle sa moralité était indignement suspectée ; enfin, que son voyage aux bains de mer, suivi de l'inexplicable séparation des deux époux, donnait lieu également à mille suppositions injurieuses qui, habilement présentées, devaient laisser des traces qu'aucune allégation contraire ne pourrait effacer complétement. Elle ignorait encore que toutes ces infamies qu'on débitait sur son compte et qui,

de l'officine des jésuites s'étaient répandues dans le public, en se glissant sourdement de proche en proche, rencontraient presque partout des échos complaisants, grâce aux mauvais instincts de la nature humaine. Aussi restait-elle calme et comme inconsciente au milieu de l'orage qui grondait autour d'elle. Cette sérénité exaspérait la gente jésuitique, car elle l'empêchait de jouir pleinement de son triomphe. Ce triomphe, d'ailleurs, n'était pas complet ; il restait encore bon nombre de personnes et des plus honorables, sur lesquelles le vieux président continuait, quoique malade, à exercer une pression salutaire en faveur de sa protégée. On avait même constaté que plusieurs d'entre elles avaient tendu ostensiblement la main à la jeune femme au sortir de l'église. Cette protestation publique constituait un péril qu'il devenait urgent de conjurer. M. Champerray l'ayant suscitée par son influence, et se posant ouvertement en défenseur attitré de celle dont le P. Onésime avait juré la perte, était considéré dès lors comme un adversaire dangereux qu'il fallait écarter à tout prix. Cela présentait bien quelques difficultés, mais le mot *impossible* n'existe pas dans le vocabulaire des jésuites ; et, en faisant

mouvoir certains rouages dont le mécanisme nous échappe, ils parvinrent à leur but. Le protecteur d'Hélène reçut, un beau matin, sa nomination de président de cour d'appel dans un département éloigné. Chacun ici-bas a son grain d'ambition ; cet avancement inespéré ne pouvait donc qu'être accueilli avec joie par le nouveau titulaire. Ainsi pensèrent du moins les Révérendissimes. Mais leur stupéfaction n'eut d'égale que leur fureur, quand ils apprirent que notre magistrat refusait absolument la haute position qui lui était offerte. Agé et maladif, il ne voulait pas s'exposer aux tracas, aux ennuis d'un déplacement qui ne pouvait qu'être funeste à sa santé, en dérangeant ses habitudes. Sa charge actuelle suffisait à son activité, et d'ailleurs, pour rien au monde, il ne consentirait à quitter un pays où le rattachaient tous ses souvenirs. Tels furent, en substance, les motifs qu'il allégua pour décliner la faveur inattendue dont il venait d'être l'objet.

Il était inutile d'insister ; aussi la rage des bons pères ne connut-elle plus de bornes. D'ordinaire si prudents, si mesurés dans leurs actes, ils ne purent, devant cet échec, modérer l'irritation qu'il leur causa ; et ils frappèrent

aveuglément, tantôt sur leur victime, tantôt sur son défenseur. Mais l'exagération et la violence même de leurs coups opéra, en les démasquant, une réaction dans cette partie du public qui n'avait été que circonvenue par les accusations adroitement répandues sur le compte d'Hélène. Ces dernières attaques étaient si invraisemblables, si peu en rapport avec la conduite régulière, la manière de vivre actuelle de la jeune femme, qu'elles laissaient bien des doutes sur la véracité des autres assertions. M. Champerray se chargea de les confirmer. Revenu à la santé, et instruit des ignobles propos lancés par les jésuites pour détruire la réputation de sa jeune amie, le digne président leur infligea un éclatant démenti. Puis, dégageant avec soin la vérité de cet amas de calomnies, il restitua à celui-là seul qui l'avait encourue, une responsabilité qu'on voulait faire peser sur sa victime. Malgré le tact et la réserve avec lesquels M. Champerray aborda ce délicat sujet, il ne put préserver de toute atteinte l'honorabilité de l'ancien substitut. Obligé de sacrifier l'un ou l'autre des époux, il n'hésita pas à désigner le mari au blâme de ses concitoyens. Sans connaître la nature de la faute que M. de

Rocheville avait commise, il le croyait gravement coupable; et ses attestations persuasives, jointes à l'autorité de sa parole, firent pénétrer peu à peu cette conviction dans l'esprit des plus récalcitrants. L'imprudence des révérends pères l'aida puissamment à accomplir cette œuvre de réhabilitation. Il n'eut pas de peine à dévoiler leur infâme conduite. Ils eurent beau nier énergiquement selon leur coutume, crier à la calomnie et prendre des airs de martyrs, la voix indignée de cet honnête homme s'éleva hardiment pour faire justice de leur hypocrisie et de leur méchanceté. Ce n'était plus le magistrat timoré, que nous avons vu naguère trembler d'effroi et baisser le ton au seul nom des jésuites prononcé devant lui. Une injustice commise aux dépens d'autrui, la vue d'un faible maltraité par un fort avaient amené cette transformation.

Grâce à cette généreuse intervention, la majorité des habitants de M.... non-seulement reconnut la parfaite innocence d'Hélène, mais rendit encore hommage à son incontestable mérite. Elle avait supporté l'injuste mépris de ses semblables avec une dignité qui s'imposait à tous. La bienveillance prit sans effort, à son égard, la place de l'hostilité. A part quel-

ques dévots à outrance qui continuèrent d'aller prendre leur mot d'ordre dans la jésuitière, chacun sembla vouloir dédommager Mme de Rocheville des mauvaises pensées qu'on avait eues sur son compte. Hélène apprit seulement alors jusqu'à quel point on l'avait diffamée, et de quelle façon avait tenu sa parole celui qui s'était engagé à la défendre. Touchée par tant de dévouement et d'abnégation, elle se hâta d'aller témoigner sa reconnaissance au bon président.

— Eh ! qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! lui dit-il, pour recevoir d'aussi chaleureux remerciements ? Ne dirait-on pas que j'ai dépassé la limite du plus strict devoir en protestant contre d'odieuses calomnies, et en.....

— Et en attirant sur vous, par cet acte courageux, un ressentiment dont vous connaissiez toute la portée, reprit vivement Hélène. Vous n'ajoutez pas que, en me défendant, vous vous exposiez, en toute connaissance de cause, à encourir la colère des gens les plus vindicatifs de l'univers.

— Comment appelleriez-vous l'homme qui laisserait insulter la femme qu'il estime, sans oser aller la secourir ? Moi, je le tiendrais pour un lâche. Eh bien, j'ai simplement évité

d'être traité comme tel. J'ai fait ce que je devais faire et rien de plus. »

Il y avait un côté bien curieux à étudier dans le caractère de M. Champerray. Le digne magistrat était aussi embarrassé devant un éloge que d'autres le seraient en face d'un reproche mérité. Il redoutait à ce point la lumière pour ses bonnes actions, qu'il était réellement malheureux quand on les lui rappelait. C'est pourquoi nous le voyons chercher à atténuer l'importance d'un service rendu, avec ce même empressement que d'autres auraient mis à en faire ressortir la valeur.

Pour couper court à toute nouvelle manifestation de gratitude, le président se hâta d'aborder un autre sujet. Il entretint Mme de Rocheville de son instance en séparation dont il s'occupait activement, pour que l'affaire fût portée devant le tribunal, et le jugement prononcé avant les vacances de la magistrature.

Hélène attendit ce moment avec résignation. Il n'y avait en elle ni espoir d'un avenir meilleur, ni désir d'atteindre un but rêvé; elle acceptait la vie telle que le sort la lui avait faite, puisant ses consolations dans le travail et la bienfaisance. Le changement qui, dans le public, s'était opéré en sa faveur, ne mo-

difia en rien ses habitudes. Elle répondit aux avances qu'on lui fit, avec cette réserve un peu hautaine qui tient à distance. Tout en pardonnant, elle n'oublia jamais avec quelle légèreté on l'avait accusée. Enfin, comme l'attention ne pouvait rester éternellement fixée sur un même point, on cessa peu à peu de s'occuper d'elle. C'était acquiescer à son plns cher désir.

Mme de Rocheville, mettant à profit les loisirs de sa vie solitaire, étudia la question religieuse avec cette infatigable contention d'esprit qu'elle apportait à tout ce qui pouvait étendre ses connaissances. Elle ne possédait sur cette matière que des notions superficielles qui ne satisfaisaient pas sa raison ; et, comme elle sentait le besoin d'appuyer ses convictions sur une base solide, ne voulant croire et pratiquer dorénavant que par l'effet d'une persuasion bien éclairée, elle rechercha avidement tous les livres de controverses religieuses, et lut avec un égal intérêt, dans un ardent désir de vérité, les œuvres de théologie dogmatique et de philosophie sceptique, les écrits des apologistes et ceux des rationalistes. Elle marcha ainsi, d'un pas assuré et en pleine possession de son jugement, dans le large chemin de l'indépen-

dance. Seulement elle ne tarda guère à s'apercevoir que ce n'est pas avec la raison qu'on doit chercher à acquérir la foi, cette foi si bien définie par saint Augustin dans son *Credo quia absurdum*, cette foi qu'on n'obtient qu'en s'*abêtissant*, nous dit Pascal. Hélène fut surprise autant qu'affligée de voir sur quels misérables fondements reposent les croyances religieuses. Mais au lieu d'humilier, d'anéantir sa raison devant l'incompréhensible, ainsi qu'il est ordonné à tout bon catholique, elle poussa à fond l'examen de la doctrine chrétienne avec l'espoir de triompher du doute qui l'envahissait. Hélas ! ce doute s'accentua au contraire de tous les efforts qu'elle fit pour le combattre. Elle gagna en science ce qu'elle perdit du côté de la foi. Ce fut là le plus incontestable résultat de ses investigations et de ses études.

XII

Mme de Rocheville avait adopté pour sa résidence habituelle l'ancien cabinet de son père, qui formait, avec deux autres pièces affectées autrefois à l'étude, un corps de logis séparé du bâtiment principal. Elle s'était créé là, à peu de frais, un petit salon de travail qui n'empruntait son élégance qu'à l'agencement harmonieux des différents objets dont il était rempli. Tout y était disposé avec goût, et il n'y manquait aucun de ces petits détails qu'une femme seule peut prévoir, et qui révèlent une pensée intelligente.

Une des fenêtres de cet appartement s'ouvrait sur le jardin, et l'autre sur la cour. Des deux côtés, la vue se reposait sur des massifs de fleurs et d'arbustes, ingénieusement disposés pour masquer l'aspect trop monacal de la grande maison.

C'est dans ce petit réduit qu'Hélène passait la plus grande partie de ses journées, partageant son temps entre son piano, sa table à ouvrage, son bureau et sa bibliothèque. Cette dernière qui avait contenu, du vivant de son père, quelques œuvres littéraires et philosophiques, ne renfermait guère plus, à la mort de sa mère, que des livres de scolastique et de jurisprudence ; tout le reste avait été remplacé par d'autres volumes dont le seul mérite était d'avoir obtenu l'estampille épiscopale.

Mme de Rocheville écarta à son tour toutes ces productions plus ou moins ineptes, et racheta peu à peu les ouvrages que, dans son fanatisme, sa mère avait fait disparaître. Sa fortune ne lui permettant pas d'acquérir tous les livres qu'elle aurait voulu lire, elle avait eu recours à la bibliothèque de M. Revel qui l'avait mise obligeamment à sa disposition.

Un jour qu'elle était occupée à ranger différents volumes que son amie venait de lui envoyer, elle reçut la visite d'un jeune prêtre qui, depuis quelque temps, briguait l'honneur d'être attaché à la personne de l'évêque en qualité de secrétaire, et ne négligeait dans ce but aucune occasion de se produire.

Le prélat dont il ambitionnait les faveurs

venant d'annoncer son retour de Rome, où il avait fait un assez long séjour, notre abbé avait conçu le projet d'organiser, en son honneur, une brillante manifestation. Mais, avant de se lancer dans son entreprise, il chercha prudemment à s'assurer le concours des personnes dévouées à la bonne cause, et sur la fortune desquelles il fondait quelque espérance.

La fille de Mme Glorion, dont les idées étaient encore peu connues, fut comprise dans ce groupe de partisans zélés, toujours prêts à répondre à l'appel des hommes noirs. L'abbé se présenta devant elle d'un air très assuré, et, après l'avoir instruite de son dessein, il lui développa le programme dont il avait projeté la mise en œuvre : « La population, précédée des autorités, ira recevoir sa Grandeur à la gare. Toutes les maisons seront décorées sur le parcours du cortège. Des arcs de triomphe s'élèveront de distance en distance, aux endroits désignés. Dans la cathédrale, splendidement décorée depuis la base jusqu'au faîte, un *Te Deum* sera chanté et suivi de la bénédiction épiscopale, après laquelle monseigneur sera reconduit processionnellement à l'évêché. Mais, ajouta l'organisateur de la fête, cette

pompe entraînera certains frais, auxquels, je n'en doute pas, les fidèles tiendront à honneur de participer, d'autant mieux qu'ils sont assurés de recevoir au centuple, dans le ciel, la récompense de leur générosité. »

Hélène écouta religieusement ce petit discours, dont le sens n'avait rien d'obscur. Puis elle se borna à faire observer qu'une pareille requête était au moins inopportune dans un moment où un si grand nombre d'ouvriers se trouvaient dans la détresse, par suite de la crise commerciale qui régnait dans le pays et dont nul ne pouvait prévoir l'issue.

— Je suis persuadée, poursuivit-elle, que monseigneur serait plus satisfait si l'argent destiné à la réception solennelle que vous lui préparez, était employé à secourir quelques ménages nécessiteux.

— Eh ! madame, fit le futur secrétaire en se levant, croyez-vous donc que nous négligions nos pauvres ? Vous n'ignorez pas, cependant, que nos sœurs de la Miséricorde sont sans cesse occupées à pourvoir à leurs besoins. »

Hélène, qui savait précisément avec quelle injuste partialité les religieuses avaient réparti les dons qu'on leur avait envoyés de toute

part, désigna deux ou trois familles qui n'avaient absolument rien reçu.

— Oh ! celles-là ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'elles, répondit le charitable prêtre d'un air dégagé, ce sont des fainéants, des gens dangereux, sans cesse en révolte contre la société. L'un d'eux n'a-t-il pas eu l'impudence d'insulter monseigneur un jour qu'il...

— Un jour que sa voiture a failli l'écraser, reprit gravement Mme de Rocheville. Il est bien difficile, monsieur, d'être pauvre et de n'éprouver aucun ressentiment. La misère est d'ailleurs si affreuse, qu'on ne saurait avoir pour les défauts de ceux qu'elle frappe la règle de sévérité qui nous semble juste en d'autres cas.

— Que voulez-vous, madame, chacun est charitable à sa manière ; quant à nous, il n'entre pas dans nos principes d'encourager le vice par nos aumônes ! » Sur ce, l'abbé fit un profond salut et se retira, mais non sans avoir pu lire rapidement sur le dos des volumes posés sur une table, les noms flamboyants de Voltaire, de Bayle et de Jouffroy.

Quelques semaines plus tard, Hélène interrogée sur ses lectures par son confesseur et

pressée d'y renoncer, se vit, sur son refus, exclue de la communion. Elle n'avait pas en matière religieuse une opinion assez arrêtée, elle était surtout encore trop influencée par les préjugés à la domination desquels il est si difficile de se soustraire, pour que cet arrêt la laissât indifférente. Aussi, dans l'espoir d'obtenir quelque argument décisif qui l'aidât à raffermir sa foi, elle soumit ses doutes à l'ancien curé de sa paroisse, celui-là même auquel Mme Glorion avait jadis reproché trop de tiédeur dans l'exercice de son ministère.

Cette fois, Mme de Rocheville avait affaire à un excellent ecclésiastique du bon vieux temps, un prêtre selon l'esprit évangélique, qui, tout occupé de consoler les affligés, de soulager les malheureux, sans s'inquiéter au préalable du degré de dévotion qu'ils possédaient, n'avait point de temps à perdre au confessionnal et ne s'occupait des choses matérielles, qu'autant qu'il y voyait une utilité pour ses paroissiens.

Il ne comprenait rien au nouveau genre de religion adopté par la génération du clergé qui avait succédé à la sienne. Cette exubérance de zèle, cette turbulente activité, cette immixtion dans les affaires civiles, qui ne parvenait pas à alléger plus de misères, à adoucir plus

de chagrins, à établir plus de concorde entre les citoyens, était pour lui une source d'étonnement et de soucis. Aussi quand l'âge et les infirmités le rendirent impropre à remplir ses fonctions, il s'empressa de se retirer au fond d'une campagne pour y gémir sur ce qu'il appelait la décadence du sacerdoce, et pour ne pas en être plus longtemps le témoin. C'est là que lui fut adressée par Hélène la lettre suivante :

M...., 16 mai 1359.

« Monsieur le Curé,

« L'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, joint à la confiance que vous m'inspirez, m'autorise à solliciter des conseils qu'aucun autre que vous ne pourrait me donner avec autant d'impartialité et de sagesse.

« Vous le savez, monsieur, j'ai l'esprit très raisonneur. J'ai toujours hautement revendiqué les droits de la pensée, et je n'accepte que ce que je sens vrai par les seules ressources de mon entendement.

» De cette disposition à vouloir tout expli-

quer, tout approfondir, est né en moi l'impérieux besoin d'examiner les preuves sur lesquelles s'appuie notre religion. Je me suis donc mise à rechercher, puis à lire tout ce qui a été écrit de plus concluant sur cette matière, aussi bien dans un sens que dans l'autre. Or, il paraît que j'ai fait là une action abominable, si j'en juge d'après la sévère admonestation que vient de m'adresser à ce sujet mon confesseur, lequel m'a en outre privée de l'absolution, sur mon refus de cesser mes lectures. Veuillez me dire, je vous prie, monsieur le curé, s'il n'a pas outrepassé ses pouvoirs dans cette circonstance, et si, en choisissant un autre confesseur, je pourrais espérer moins de rigueur.

» Dans le cas où votre réponse me serait contraire, j'attendrais pour reprendre ma place parmi les fidèles, que mes convictions fussent irrévocablement fixées. D'ici là, je ne peux ni ne veux renoncer à tout examen. Devant être châtiée aussi cruellement si je n'obéis pas à la loi de Dieu, j'ai le droit de chercher moi-même à la connaître, me souciant peu de prendre pour arbitres des hommes tellement divisés d'opinions qu'ils ne sont jamais parvenus à s'entendre.

» Je vois hélas ! par les immenses travaux des théologiens, combien le sens des Écritures est susceptible de contestations. Le texte des livres saints n'a donc pas la clarté, la précision nécessaire pour servir de règle unique et infaillible? Où donc, alors, placer l'autorité suprême, si ce n'est dans la conscience? Or, la mienne rejette obstinément tout ce qui étant contraire aux règles ordinaires du sens commun, blesse et révolte ma raison, tout ce qui dénature la divinité et la rabaisse; et ,quand ce travail d'élimination est accompli, je me trouve en face d'une religion qui ne ressemble en rien à celle qu'on m'a enseignée.

» De grâce, monsieur le curé, venez à mon secours! Aidez-moi à distinguer la vérité de l'erreur; j'ai tant besoin d'être convaincue !... Combien j'envie la crédulité de ces âmes simples dont l'esprit n'est jamais troublé par le doute, qui croient dans toute la sincérité de leur âme, sans qu'aucun de ces terribles *pourquoi* qui hantent mon cerveau vienne se dresser entre leur foi et leur raison.

» Oserai-je vous demander en terminant, monsieur, si vous avez acquis une certitude *absolue*, et à quelle source vous l'avez puisée? En vous adressant cette question, je n'obéis

pas, vous le savez, à une vaine curiosité ; aussi ai-je l'espoir que vous y répondrez avec l'indulgente bonté qui vous caractérise.

» Veuillez agréer, monsieur le curé, le témoignage de mon profond respect.

» Hélène GLORION. »

La réponse du vieux prêtre souleva de la part d'Hélène une foule d'objections qu'il chercha consciencieusement à résoudre jusqu'au jour où, à bout d'arguments, et embarrassé sans doute par les pressantes questions de la jeune femme, il lui envoya les *Études philosophiques sur le Christianisme* de A. Nicolas, ce livre que M[gr] Donnet regarde comme le plus beau monument élevé, de nos jours, à la gloire de la religion.

Voici ce qu'écrivait Hélène, à ce propos, quelques semaines plus tard.

M....., 2 août 1859.

» Je viens, monsieur le curé, de terminer l'ouvrage que vous avez eu l'obligeance de me prêter. Je l'ai lu, vous n'en doutez pas, avec la plus sérieuse attention, et je suis aux regrets de m'être engagée à vous transmettre

fidèlement mes impressions, craignant qu'elles soient de nature à vous affliger. Cependant vous les avez réclamées d'une façon trop formelle pour que l'abstention me soit possible aujourd'hui. Aussi vous avouerai-je, sans détour, que l'œuvre de M. Nicolas ne m'a pas apporté plus de lumière que les ouvrages dont j'ai pris connaissance jusqu'à ce jour. Ce sont toujours les mêmes dissertations sur un texte obscur dont chaque assertion se contredit, et qui, diversement interprété, a donné lieu aux opinions les plus opposées. Tous ces polémistes orthodoxes s'épuisent en hypothèses et en explications, sans arriver, je crois, à se convaincre eux-mêmes.

» M. Nicolas avoue que le christianisme ne peut se démontrer rigoureusement, mais que Dieu a voulu qu'il en soit ainsi pour humilier notre raison, pour éprouver notre foi et nous rendre la soumission plus méritoire. Mais ceux qui ne se paient ni d'équivoque ni de subterfuge, ceux qui ont une plus haute idée de la Divinité, ne pourront jamais admettre qu'un Dieu juste et bon, qui nous a créés raisonnables, exige que nous nous assujétissions, sous peine d'un châtiment éternel, à une doctrine qui n'a rien d'accessible à l'intelligence

humaine. N'est-il pas plus logique de penser, comme Voltaire, que si Dieu avait voulu se faire rendre un culte public, il l'eût annoncé aux humains, de façon à ne leur laisser à ce sujet aucun doute dans l'esprit. Aussi n'essayerai-je pas davantage de saisir ce qui m'échappera toujours. Laissant les casuistes discuter sur des mystères et des dogmes dont la solution n'offre aucune utilité pratique, je m'en tiendrai à ce qui n'a jamais été contesté par personne, à cette morale universelle et sociale, indépendante de toute croyance religieuse, et dont je trouve les principes au fond de ma conscience.

» Ce qui me semble le moins obscur dans l'immense chaos de contradictions au milieu duquel se débattent les théologiens, c'est l'origine purement humaine du dogme catholique. Rien dans les paroles du Christ n'indique qu'il ait participé à sa fondation ; tandis que nous y voyons coopérer successivement tous les Pères de l'Église, et en même temps tous les papes.

» Jésus-Christ faisait consister la religion dans la charité, dans la droiture et la pureté de l'âme, et non dans des actes extérieurs qui confinent si souvent à l'hypocrisie. A ceux

qui lui demandent une règle de conduite claire et précise, il répond simplement : « Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même ; toute ma loi se réduit à ces deux commandements. » C'est cette belle maxime que développe saint Paul dans ses épîtres quand il dit : « Ne rendez à personne le mal pour le mal. Vivez en paix avec toutes sortes de gens. Ne vous vengez pas vous-même. Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire, etc., etc. » Dites-moi, monsieur, qu'y a-t-il de commun entre notre catholicisme et ces préceptes ? Et quand nous voyons ceux qui avaient pour mission de nous les rappeler, plus encore par leur conduite que par leur parole, quand nous les voyons, dis-je, s'en éloigner pour se mettre à la poursuite d'un texte qui favorise leurs intérêts ou leurs passions, quelle confiance peuvent-ils nous inspirer ; et comment s'étonner qu'une religion dont ils ne se servent que pour nous dominer, ait perdu toute autorité, tout effet moral sur nos âmes ? Bien peu y trouvent aujourd'hui un adoucissement à leurs peines et un encouragement à bien faire. L'habitude seule nous y attache encore ; puis, il est devenu de bon ton d'afficher beaucoup

de foi en paroles, quitte à n'en tenir aucun compte dans les actes.

» Ah! monsieur le curé, je puis vous dire cela à vous qui avez exercé le sacerdoce de façon à faire regretter aux vrais amis de l'humanité, qu'il y ait si peu de prêtres animés comme vous d'un esprit vraiment chrétien. Eh bien, je suis arrivée à cette conviction, que c'est le clergé qui a détruit tout sentiment religieux dans les âmes. C'est lui qui a troublé les consciences en substituant au culte de Dieu celui des créatures, ce que les protestants appellent, à juste titre, « l'idolâtrie romaine. » C'est lui encore qui divise les familles, fomente des dissensions dans la société et se met en travers de tous les progrès qu'elle tente de réaliser. Afin de nous mieux asservir, il nous prescrit l'obéissance passive, et, pour perpétuer l'ignorance, qui l'a si longtemps et si bien servi, il veut étouffer en nous l'esprit d'examen. Si, au lieu de remplacer les vertus actives et sociales par d'absurdes pratiques, et de faire de la religion un trafic qui permet de vendre des indulgences pour tous les crimes, les ministres du culte s'étaient efforcés de vivre selon les principes de leur loi primitive, nous n'aurions jamais mis en sus-

picion une classe d'hommes si utiles et si respectables, et ils auraient soulevé moins de haines autour d'eux et produit moins de sceptiques.

» Mais pardon, monsieur le curé, j'abuse de votre bienveillante attention, et je crains surtout de m'être exprimée d'une façon trop acerbe, tant j'ai peine à maîtriser l'indignation qui me monte du cœur aux lèvres quand j'aborde cette matière. Je ne me serais cependant pas permis de vous parler comme je viens de le faire si, dans un moment de tristesse et d'appréhension, vous ne m'aviez laissé entrevoir le fond de votre pensée sur ce même sujet. Ce n'est certes pas l'unique besoin de me répandre en vaines récriminations qui m'a portée à vous en entretenir; mais vous ayant fait connaître l'état de mon âme, il m'eût été difficile de ne pas parler de ceux qui, les premiers, y ont fait germer le doute et la défiance.

» Soyez assez bon, monsieur le curé, pour me conserver ces sentiments d'estime et de sympathie dont vous m'avez toujours honorée, et qui me sont précieux à plus d'un titre; et daignez, je vous prie, accepter le nouveau témoignage de ma gratitude et de mon profond respect.

» HÉLÈNE. »

Quelques semaines après l'envoi de cette lettre, le parquet de M..... statuait sur la demande en séparation formée par Mme de Rocheville contre son mari.

Le jugement fut rendu, sans opposition, à l'avantage d'Hélène qui éprouva un véritable soulagement en se sentant affranchie du dernier lien qui la retenait encore à un être méprisable. Elle s'abandonna à ces premières sensations de bien-être qui dérobent momentanément tout ennui, tout souci ultérieur, sans comprendre jusqu'à quel point elle était encore rivée à la chaîne qu'elle croyait si bien rompue ; sans songer que, en la condamnant à l'isolement, cette séparation l'atteignait par le côté le plus vulnérable de sa nature ; sans soupçonner enfin, ce que sa situation de femme séparée pourrait, par la suite, offrir d'équivoque pour les autres et de périlleux pour elle-même. Ne sachant rien des passions qui bouleversent l'âme humaine, elle n'avait pas l'ombre d'une inquiétude pour l'avenir. Aussi la ligne de conduite qui devait être la sienne lui parut-elle désormais nettement tracée. Aimant passionnément le travail, de quelque nature qu'il fût, elle disposerait son temps de façon à ne laisser aucune prise à

l'ennui, elle écarterait prudemment tout regret rétrospectif, toute espérance chimérique, se renfermant dans la réalité et s'efforçant d'y accommoder ses goûts. Elle ne se doutait pas que le cœur qui battait si tranquillement dans sa poitrine pouvait, tôt ou tard, réclamer ses droits, et qu'alors elle lui ordonnerait en vain de garder son indifférence, car il est au-dessus des forces humaines d'aimer ou de haïr à volonté.

XIII

Hélène saisit le premier moment de liberté que le règlement de ses affaires d'intérêt lui laissa, pour se rendre aux sollicitations réitérées de Mme Revel qui, depuis longtemps, réclamait sa présence auprès d'elle.

Leur nouvelle réunion fut une grande joie pour les deux amies. Le changement survenu dans la vie et surtout dans les idées d'Hélène, avait encore resserré leur liaison. Aucun sujet n'était maintenant banni de leurs entretiens. La crainte de se froisser mutuellement n'arrêtait plus leurs épanchements. Elles purent goûter, l'une et l'autre, dans toute sa plénitude, le charme d'une intimité aussi rare que précieuse,

Hélène, nous l'avons dit, avait beaucoup étendu son instruction durant l'année qui venait de s'écouler. Naturellement sérieuse et

fort sensée, s'exprimant avec facilité et élégance, elle fut avantageusement appréciée par le groupe d'amis, savants et gens de lettres pour la plupart, que recevait M. Revel. Elle vit encore s'élargir le champ de ses pensées dans ce milieu éclairé, en écoutant ces hardis novateurs qui revendiquaient sans cesse le droit des exploités, qui luttaient toujours pour la liberté contre l'oppression, et ne se laissaient déconcerter ni par l'obstacle à vaincre, ni par l'injure et le sarcasme des éternels adversaires de tout progrès. Très accessible aux idées généreuses, Hélène embrassa la cause qu'ils servaient, avec cet enthousiasme, cette chaleur de cœur qu'elle mettait au service de tout ce qui lui semblait juste et bon.

Son initiation aux questions politiques et sociales, fut soudainement interrompue par la nouvelle de la mort de M. Champerray, enlevé subitement à l'estime et à l'affection de ses concitoyens. Elle se hâta de partir pour aller rendre à son ancien protecteur un dernier devoir de reconnaissance.

Cet événement imprévu la surprit et l'affecta péniblement. Elle pleura, comme elle avait pleuré son père, l'ami dévoué qui l'avait soutenue si fidèlement et si vaillamment dans ses

épreuves. Pour la première fois elle eut réellement conscience de son isolement. Tous les bons amis de sa mère étaient devenus ses ennemis. Quant à ceux qui, d'un peu plus loin, avaient été en relation avec sa famille, leurs tendances rétrogrades lui donnaient la mesure exacte de ce qu'elle était en droit d'attendre de leur concours. M. Champerray n'étant plus là pour la protéger, elle ne se trouvait donc entourée que de gens plus ou moins hostiles et d'indifférents, à la malignité desquels ses opinions, qu'elle n'était pas femme à dissimuler, devaient infailliblement la livrer. Le passé lui était un sûr garant de ce que lui réservait la méchanceté publique, qui ne se donne jamais la peine de chercher au fond des choses une raison ou une excuse pouvant la priver du bonheur de médire. Résolue de s'abstenir des pratiques d'une religion à laquelle elle ne croyait plus, Mme de Rocheville comprit alors qu'il lui serait impossible de rester dans un pays où régnait en maître l'esprit clérical.

Dès qu'elle fut bien pénétrée de la nécessité de partir, elle écrivit à son amie pour la prier de lui chercher un logement à Paris, et non loin du sien. Mme Revel, ravie d'une détermina-

tion qui s'accordait si bien avec un désir souvent exprimé et toujours repoussé, fit diligence pour s'acquitter de sa mission. Par un heureux hasard, elle trouva un petit appartement disponible, rue Bonaparte, en face le jardin du Luxembourg, et eut la grande satisfaction d'y installer Hélène au printemps suivant.

Dans cet intervalle, il se produisit un incident qui commença à éclairer Mme de Rocheville sur l'état de dépendance monstrueuse et de sujétion blessante dans lequel elle se trouvait encore vis-à-vis de l'homme qui avait brisé son avenir, et malgré la séparation prononcée contre lui. Dès que sa résolution de changer de résidence fut bien arrêtée, elle songea à vendre les immeubles qu'elle possédait à M..... Le désir, la nécessité peut-être d'augmenter son revenu entrait pour une large part dans sa détermination. Elle se rendit en conséquence chez son notaire, afin de s'entendre avec lui sur les conditions de cette vente. Comme la plupart des femmes, même parmi les plus instruites, elle ignorait une notable partie des dispositions de la loi, pour ce qui la concernait. Aussi, grande fut sa surprise, quand elle apprit

qu'il lui était interdit de vendre ou d'acquérir sans l'autorisation de son ex-mari, en vertu de cet article de notre code civil : « Le mari est l'administrateur de tous les biens personnels de sa femme. »

— C'est-à-dire que la jurisprudence nous conteste le droit de nous mêler de nos propres intérêts, dit Hélène. Mais cette mesure, arbitraire et tyrannique au suprême chef, ne peut s'appliquer qu'à la femme en puissance de mari ? En d'autres termes, la rupture du lien conjugal doit faire cesser cette humiliante tutelle.

— Du tout, madame, la puissance maritale survit à la séparation de corps.

— Comment, monsieur, la loi me force à solliciter le bon vouloir d'un homme contre lequel j'ai intenté une action judiciaire qui n'a pu qu'exciter sa haine contre moi. Elle lui laisse le pouvoir de m'être nuisible, de repousser, dans un but vexatoire, toutes mes réclamations, si justes soient-elles ?

— Non, car si le refus de votre mari ne repose sur aucun motif sérieux, il vous reste cette ressource de vous adresser aux tribunaux par voie de requête.

— Eh ! ce n'en est pas moins une subordi-

nation, un asservissement inique, contre lequel je m'étonne de ne voir aucune femme protester. Pourquoi cette ingérence de la justice dans nos propres affaires.

— Mon Dieu, madame, c'est dans un but de sage prévoyance, car s'il est des femmes très capables d'exercer les fonctions administratives dans leur intérieur, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, il faut l'avouer, qui n'y entendent absolument rien, effet de l'éducation, plus que défaut d'aptitude peut-être. Mais le fait existant, il était nécesssaire de protéger les intérêts matériels de la majorité féminine contre l'éventualité d'une gestion inintelligente, de dilapidations possibles, sinon probables. Or, comme la loi ne pouvait établir des catégories ou admettre des exceptions qui eussent fait naître une foule d'abus, elle a déclaré mineures toutes les femmes mariées, la femme sérieuse, instruite et capable, aussi bien que la femme ignorante et frivole. Que le nombre de ces dernières décroisse, et vous acquerrez forcément une plus large place dans le partage de nos prérogatives.

— En attendant on paralyse notre essor, on met obstacle à tout ce qui peut concourir à notre développement intellectuel? » Et, sans

tenir compte du geste de dénégation de son interlocuteur, Hélène poursuivit :

— Permettez-moi, monsieur, d'opposer aux raisons que vous venez d'alléguer, ayant trait à la nécessité de nous maintenir en tutelle, quelques objections destinées à m'édifier complétement sur ce sujet. Je dois d'abord vous faire observer qu'il est assez difficile de savoir si nous sommes aptes ou non, à gérer notre fortune, ayant toujours été exclues de ces attributions ; mais, en admettant qu'il en soit parmi nous d'irrémédiablement incapables, vous conviendrez qu'il existe beaucoup d'hommes dans les mêmes conditions. Cependant nulle autorité, que je sache, ne vient s'immiscer dans leurs affaires. Ils peuvent se ruiner, et ruiner leur famille si bon leur semble ; ce qui prouve encore une fois que la raison du plus fort est toujours la meilleure. Nos législateurs n'ont eu garde d'introduire dans le code un article préjudiciable à leur indépendance ; ils se sont généreusement octroyé des privilèges qu'ils nous refusent sous prétexte d'infériorité. Nous n'avons vraiment pas lieu d'être fières de la place que nous occupons dans leur estime.

— Oh ! détrompez-vous, madame, ils ont

été guidés par un mobile plus élevé que celui que vous énoncez. Quels que soient la valeur et le degré d'utilité de la loi qui vous froisse, soyez persuadée que le souci de vos intérêts l'a seul fait édicter.

— S'il en était ainsi, et non, comme je le crois, pour établir en toute occasion la prépondérance de l'homme sur la femme, l'Etat, qui veille avec un soin si scrupuleux sur notre fortune à nous, femmes mariées, séparées ou non, témoignerait la même sollicitude pour celle des veuves et des célibataires, tandis qu'elles ne relèvent que de leur propre volonté. Elles administrent leurs biens sans contrôle et en usent à leur gré. Elles possèdent, en un mot, tous les avantages dont nous sommes dépouillées, ce qui ne favorise pas le mariage, soit dit en passant. Ainsi donc, pour résumer ma situation, je suis sous l'autorité d'un homme dont j'ignore la résidence. Qu'il meure et je me trouve subitement investie d'un droit qu'on me conteste aujourd'hui, et à l'usage duquel je ne serai pas préparée; et cela s'appelle garantir mes intérêts!..... Enfin, passons. Aujourd'hui, la question pour moi est celle-ci : Puis-je, oui ou non, vendre mes propriétés?

— Oui, mais toujours sous la condition expresse d'adresser préalablement au tribunal une demande en autorisation. J'ai tout lieu de croire qu'elle vous sera accordée, sans pouvoir néanmoins rien certifier, car il n'y a pas de règles fixes en cette matière. Mais pour que la justice refusât de vous habiliter, il faudrait des raisons majeures, et dans le cas présent je n'en vois aucune. Maintenant, je suis à votre disposition pour les formalités à remplir, pour les démarches à faire, et vous pouvez être assurée que je ne négligerai rien dans le but d'arriver à une solution qui vous soit avantageuse. »

La juridiction de M....., contrairement à l'opinion du notaire, trouva une raison plausible pour repousser la requête qu'Hélène lui présenta. Partant de ce principe, que la loi qui a pour mission de protéger ne peut autoriser des spéculations imprudentes, et rangeant dans cette catégorie une opération tendant à ameublir une fortune en biens-fonds, d'un bon et solide rapport, elle rejeta la demande de Mme de Rocheville qui se pourvut immédiatement en appel. Les juges de la Cour interprétant les dispositions du code daus un sens plus large, se montrèrent favorables à la vente,

se réservant toutefois de spécifier la nature du remploi.

Quelqu'humiliante que fût cette· dernière clause, Hélène dut néanmoins s'y soumettre, trop heureuse encore, malgré les énormes frais de procédure qui demeurèrent à sa charge, d'avoir pu obtenir l'autorisation qu'elle avait demandée.

XIV

Vers la fin du mois de mai de l'année suivante, nous retrouvons Hélène à Paris, tout à fait débarrassée des tracas nombreux que lui avaient causés les événements que nous avons successivement retracés.

Elle était arrivée dans sa nouvelle demeure la tête remplie de projets relatifs à ses futures occupations, fermement résolue, d'ailleurs, à s'accommoder de la destinée qui lui était faite et à en tirer le meilleur parti. Elle comptait beaucoup sur l'activité de son esprit et sur ses goûts studieux, pour effacer ou, tout au moins, écarter les souvenirs douloureux.

Pendant quelques semaines, elle donna tous ses soins à l'arrangement de sa maison. On préjuge volontiers du caractère des gens par l'intérieur qu'ils savent se faire ; or, tout ce qui entourait Mme de Rocheville témoignait

de l'emploi intelligent du temps ; tout révélait des goûts délicats et élevés, des hahitudes laborieuses.

Son installation terminée, allait-elle enfin goûter cette paix bienfaisante à laquelle elle aspirait depuis si longtemps ? Hélas non ! Le calme a lui aussi ses dangers ; il fait si vivement sentir aux déshérités des plus pures joies de ce monde l'isolement et la tristesse de leur vie, qu'il amène fatalement une réaction d'autant plus intense qu'elle tarde davantage à se produire.

Hélène ne devait pas échapper à ce phénomène physiologique. Elle en ressentit les effets précisément à l'heure où elle se croyait le plus sûre d'elle-même, et assez forte pour surmonter toute impression pénible.

Dans ce petit salon, si confortable dans sa simplicité, si gracieux dans son ensemble, il lui sembla entendre prononcer tout à coup à son oreille ce terrible mot de solitude dont jamais encore elle n'avait aussi bien compris le sens et la portée.

Nous l'avons déja vue, à de rares intervalles, envisager l'avenir avec crainte, mais son esprit n'était pas alors assez libre pour que la perception en fût aussi nette qu'aujourd'hui.

Tant qu'elle avait été sous l'influence de cette espèce de fièvre qui accompagne les grands événements et les grandes résolutions, rien ne lui avait paru au-dessus de son courage ; et voilà qu'au seuil de sa nouvelle existence elle reculait épouvantée, à la seule pensée de cette longue suite d'années solitaires durant lesquelles elle allait être privée de toute affection. La pauvre femme traversa alors une de ces crises de l'âme qui désintéressent de toute chose, et qui suggèrent un invincible dégoût de la vie. Elle était littéralement écrasée du poids de son isolement, et n'apercevait nulle issue pour y échapper. Les yeux fixés sur le fauteuil vide, voisin de celui où elle était assise, elle songea avec amertume à tout ce qui aurait pu être et... n'était pas. Elle compara le mariage, tel qu'elle l'avait rêvé, à la réalité, telle qu'elle s'était produite. Sa vie inutile, et par conséquent manquée, lui apparut dans tout son néant. Alors l'ennui, le dissolvant ennui l'enveloppa de toutes parts. Elle demeurait ainsi accablée, abattue, refaisant sans cesse le bilan de sa situation, jusqu'à ce que, inquiétée de la direction que suivaient ses pensées, et voulant les obliger à prendre un autre cours, elle se leva vivement et alla s'accouder sur son balcon.

Son appartement, nous l'avons dit, était situé en face du Luxembourg. Le ciel était d'un bleu mat, l'atmosphère, tiède et calme, n'apportait aucune brise au feuillage immobile. Le regard d'Hélène errait au hasard dans le jardin qui s'étendait au loin tout rayonnant des splendeurs d'un beau jour. Il s'arrêta sur un groupe d'enfants frais et roses, dont les cris de joie la firent tressaillir. L'aspect de cette bande heureuse qui s'ébattait sous ses yeux, ouvrit à son esprit un champ nouveau de pensées, non moins affligeantes que celles qu'elle venait d'écarter. Il était dit que, dans cette journée néfaste, elle connaîtrait toute la dose d'amertume que peut contenir un regret.

Depuis que son espoir d'être mère avait sombré dans le grand naufrage de son bonheur, la vue des enfants lui avait toujours été pénible. Mais elle lui fut particulièrement douloureuse dans cette heure de tristesse indicible. Elle songea que sa maison ne serait jamais animée, égayée par les rires et les jeux de ces adorables petites créatures, qui accaparent tous les soins, toute la tendresse de ceux qui les entourent ; que rien désormais ne vivrait par elle et pour elle ; qu'il lui était à jamais interdit ce sentiment si doux, si légitime de la

maternité que la nature avait si profondément gravé dans son cœur. Il lui fallait abandonner pour toujours ce beau rêve, cette divine espérance qui naguère l'avait aidée à traverser l'une des plus tristes époques de son existence, après lui avoir procuré les plus douces sensations de sa vie de jeune fille. Car elle se souvenait que, longtemps avant d'avoir eu le mariage en perspective, elle avait caressé, soutenu, dirigé son enfant ; elle avait pleuré et s'était réjouie avec lui.....

Protéger à toute heure, physiquement et moralement, le cher petit être dont on est l'appui ; assister, jour par jour, à son développement ; recommencer la vie avec lui, oh ! avec quel indicible bonheur elle eût rempli ces devoirs minutieux et incessants que confère le titre de mère ! elle aurait trouvé dans ces soins l'emploi de toutes les facultés affectives restées vacantes dans son cœur. A la seule pensée de cette jouissance qu'elle ne connaîtrait jamais, sa poitrine se gonfla, elle ne put retenir les larmes qui remplirent ses yeux et qui coulèrent bientôt abondamment.

Mais, se dit peut-être le lecteur, cette femme, dont on nous a dépeint plusieurs fois

l'énergique caractère, se laisse bien facilement atteindre et entraîner par le découragement ?

L'auteur de cette réflexion oublie sans doute, et le moment où cette crise se produit, et surtout la situation anormale, nous pouvons même ajouter anti-humaine de Mme de Rocheville, puisqu'elle comprime l'essor de tous les sentiments qui s'imposent à sa jeunesse et qu'elle est parfois impuissante à contenir. Et ignore-t-il donc, d'ailleurs, qu'on peut faiblir sous un fardeau trop lourd et jeter même un cri de douleur sans manquer pour cela de courage, surtout si l'on sait se redresser quand le devoir et la raison l'ordonnent ? Aussi voyons-nous bientôt Hélène s'empresser d'essuyer ses yeux rougis, et de secouer l'énervante tristesse qui l'amollit.

Comprenant, mieux qu'à aucune autre époque de sa vie, combien l'oisiveté lui serait funeste en laissant trop de liberté à sa pensée, elle se hâta de régler ses occupations de façon à absorber chaque heure de la journée. Elle se plongea plus avant que jamais dans l'étude, et se livra au travail, à ce travail sans relâche qui est le grand consolateur, le meilleur soutien, le vrai médecin de l'âme ; elle s'y livra,

disons-nous, avec la persévérance passionnée de ceux qui lui demandent l'oubli.

Son esprit avide de savoir ne manqua pas d'aliments. Désireuse de donner à son intelligence une culture plus haute et plus variée, et déjà familiarisée avec la langue allemande, qu'elle lisait couramment, elle se mit à apprendre l'anglais et même l'italien, de façon à pouvoir étudier, dans leur texte même, les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère qu'aucune traduction ne saurait rendre exactement. D'un autre côté, aidée des ressources que lui offrait la grande ville, elle reprit ses études musicales qu'elle avait bien délaissées depuis quelques années. Mme de Rocheville avait donc su se créer assez d'occupations pour remplir tous ses instants, sans négliger toutefois ses relations avec la famille Revel dont les attentions, aussi discrètes qu'affectueuses, lui rendirent l'existence moins pénible. Elle faisait naturellement partie du petit cercle d'intimes qui se réunissaient fréquemment autour du jeune ménage.

Le temps apporta peu à peu à Hélène quelques uns des adoucissements qu'il répand toujours sur les situations les plus douloureuses ; cependant elle eut encore des heures

d'abattement bien difficiles à supporter. Son organisation ardente, dont la moindre impression mettait tous les ressorts en jeu, lui causa plus d'une rechute. Mais, quels que fussent les assauts, elle résista et lutta toujours, chassant les fantômes de son imagination, cette puissante faculté qu'elle devait à sa nature fine et cultivée.

Sous l'influence de l'éducation compressive qu'elle avait reçue de sa mère, ayant vécu, pendant de longues années, sans cesse repliée sur elle-même, Hélène avait pris les apparences les plus opposées à sa véritable nature. Aussi, pour tout observateur superficiel, semblait-elle invulnérable ; on la croyait généralement affligée ou favorisée, comme on voudra, d'un cœur peu facile à émouvoir et de sens très calmes, contre lesquels sa raison n'avait jamais à combattre. Comme il lui importait que ce jugement ne se modifiât pas, quand elle eut compris tout ce que sa position exigeait de prudence, et quels écueils il lui fallait éviter, elle s'appliqua à accentuer encore l'expression de son visage, à surveiller ses paroles et son maintien, à réprimer autant que possible tout élan qui aurait pu laisser deviner les mystères de son âme. Car, malgré toute la

philosophie dont elle voulait s'armer, Mme de Rocheville ne pouvait pas toujours réussir à refouler les sentiments que venait sans cesse réveiller en elle quelque riant tableau.

C'est dans ces alternatives d'agitation et de calme intérieurs que s'accumulèrent les jours et les mois.

Deux années se passèrent de la sorte, sans apporter aucun changement notable dans l'existence d'Hélène. Son courage avait pu faiblir quelquefois, mais il s'était toujours ranimé sous l'impulsion de son énergique volonté. Peut-être serait-elle arrivée, par une progression lente mais continue, à se cuirasser contre toute espèce d'impressions ; peut-être eût-elle fini par se contenter, en fait de bonheur, de vivre en parasite sur la part des autres, si une passion ardente, impérieuse, qui l'envahit peu à peu, à son insu, ne fut venue un jour bouleverser sa vie, et la rejeter dans la lutte la plus épouvantable que l'âme humaine puisse avoir à soutenir.

XV

Dès qu'arrivait le printemps, M. et Mme Revel quittaient Paris pour aller s'installer dans leur maison de campagne, située à mi-côte de Louveciennes, non loin de la forêt de Saint-Germain. Cette coquette habitation semblait littéralement ensevelie sous une masse de fleurs et de verdure. Les roses surtout s'y épanouissaient à profusion, et sous leurs aspects les plus variés. Aussi la charmante propriété portait-elle, à juste titre, le nom de la Roseraie. Berthe passait là une partie de la belle saison avec ses enfants, deux petites filles qu'elle élevait avec autant de soins que de tendresse.

Quant à son mari, la proximité de la ville lui rendait le séjour de la campagne particulièrement agréable. Il regagnait Paris aussitôt que ses occupations l'y appelaient, et, ses

affaires terminées, il s'empressait de retourner à son cottage où l'attendait toujours une joyeuse réception.

Hélène qui avait une prédilection bien marquée pour tout ce qui tenait à la vie des champs, au grand soleil, avec un large horizon et beaucoup d'air pur, Hélène cédait souvent aux sollicitations de Mme Revel, et passait près d'elle au moins une semaine sur quatre. A l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin de juillet 1862, il y avait une quinzaine de jours que Mme de Rocheville avait quitté la Roseraie où, de concert avec son amie, un voyage à la plage de Boulogne avait été convenu et arrêté pour le mois suivant, quand elle reçut cette lettre de Berthe :

« M. et Mme Ernest Amiel sont venus me voir hier, arrivant de Cauterets. Ils m'ont fait une description si pittoresque de leur voyage, ils ont si bien su faire passer sous mes yeux les aspects magiques, les sites grandioses des montagnes que, aussitôt après leur départ, j'ai pensé que moi aussi je pourrais fort bien avoir le germe d'une des nombreuses maladies qui exigent une médication thermale. Passant alors en revue tout mon organisme, j'ai constaté certains symptômes qui ne me permettent

pas d'hésiter sur la nature du traitement à suivre, aussi ai-je décidé mon mari à changer son itinéraire et à prendre la route du midi, au lieu de se diriger vers le nord. Quant à toi, chère belle, je ne mets pas en doute ton consentement, car je suis bien persuadée qu'il te sera plus agréable de gravir une montagne au sommet neigeux que d'escalader une falaise ou de pêcher des crevettes entre les rochers. Ainsi donc, vite, vite à tes préparatifs, car nous partons pour Cauterets dans huit jours au plus tard.

» A toi de cœur,

» BERTHE. »

Hélène accueillit cette nouvelle avec une satisfaction des plus vives. Comme Berthe l'avait prévu, la perspective de visiter les sites pyrénéens la séduisait bien autrement qu'un tranquille séjour au bord de la mer ; aussi se prépara-t-elle joyeusement au départ qui eut lieu au jour fixé. Le trajet se fit directement, avec le moins d'arrêts possible, tant on avait hâte d'arriver. Nos amis descendirent à l'Hôtel de France, afin d'éviter tous les embarras qu'entraîne la direction d'un ménage avec plusieurs domestiques.

L'installation ne fut pas longue. Aussitôt qu'elle fut achevée, et avant même de songer au repos, les trois voyageurs allèrent saluer la source reine des Pyrénées, la célèbre et précieuse Raillère. Ce n'est pas qu'aucun d'eux eût l'intention de faire usage de ses eaux. Personne n'avait besoin de leur vertu curative, pas même Berthe dont les maladies, à l'état rudimentaire, avaient disparu, emportées par la première brise venue de la montagne.

Ce fut donc en simples curieux que nos voyageurs visitèrent successivement les établissements des dix sources qui, à des titres et à des degrés divers, vont porter au loin la réputation du pays dont elles font la richesse.

Le panorama splendide qu'offre Cauterets et ses environs ne pouvant sous notre plume que perdre de son éclat, nous n'essayerons pas de le décrire. Ces lieux admirables ont d'ailleurs inspiré trop d'illustres écrivains, pour que nous puissions tenter de marcher sur leurs traces. Nous ne ferons donc qu'indiquer sommairement, quand l'occasion s'en présentera, les endroits visités par nos touristes qui, dans l'espace d'une semaine, parcoururent toute la région des excursions relative-

ment faciles : le pont d'Espagne, le lac de Gaube, le col de Riou, les escaliers de la Pourterre dans la vallée de Marcadeou, etc.....

Ces dames étaient infatigables; et M. Revel ne put qu'à grand peine obtenir d'elles un jour de répit pour s'occuper de sa correspondance. Il n'eût rien osé demander dans l'intérêt de son repos. Cette journée, la huitième qu'on passait à Cauterets, s'annonçait comme devant être très chaude. Jusqu'à onze heures, chacun resta chez soi, et employa le temps à sa guise. Après le déjeuner, nos trois amis allèrent, comme d'habitude, prendre le café au jardin.

— A propos, s'écria tout à coup Hélène dont le regard errait distraitement sur la façade de l'hôtel, j'ai oublié ce matin de vous faire part d'une nouvelle qui m'est assez désagréable : la chambre contiguë à la mienne est occupée depuis hier, et par un homme encore. Moi qui me leurrais de l'espoir de terminer mon séjour ici, sans avoir à souffrir aucun des inconvénients que la proximité des appartements crée toujours dans la vie d'hôtel !

— Bah ! dit M. Revel en riant de l'air désappointé de la jeune femme, vous êtes si

rarement chez vous ! Pourvu qu'on ne trouble pas votre sommeil, je ne vois guère en quoi ce malencontreux voisinage pourrait vous incommoder.

— Eh ! vous ne le comprendrez qu'en vous plaçant à mon point de vue. Il est évident qu'un voisin, voire même une voisine, ne vous gênerait pas beaucoup. Mais, n'ayant pas l'honneur d'appartenir à votre sexe, mon cas est tout différent. Jugez-en plutôt : vous vous rappelez combien la chaleur était intolérable hier au soir. Vers onze heures et demie, après m'être tournée et retournée maintes fois dans mon lit sans pouvoir trouver le sommeil, je me levai avec l'intention de respirer un peu sur mon balcon éclairé par la douce et tranquille clarté de la lune. Ma fenêtre était à peine ouverte, qu'une odeur de tabac vint me révéler la présence d'un fumeur ; j'aperçus alors, à trois pas de moi, un individu paisiblement accoudé sur la partie du balcon dépendant de sa chambre. Le bruit qu'avait fait ma fenêtre en s'ouvrant ne lui fit même pas tourner la tête de mon côté ; mais, jetant aussitôt son cigare, il regagna son appartement sans diriger les yeux vers le mien. Je fus d'autant plus sensible à cette discrétion,

qu'elle est peu dans les habitudes de nos chers compatriotes. Cependant je dois avouer que mon voisin, dont je n'ai entrevu que le profil, me parut aussi peu charmé que moi de cet incident.

— Je n'ai pas de peine à le croire, dit Berthe, car, en sa qualité d'homme bien élevé, il sent devoir te céder toujours la place, et dame..... alors !.... adieu les rêveries sentimentales, avec ou sans clair de lune, dont il paraît amateur. Mais j'y songe, continua-t-elle gravement en se tournant vers son mari, il y aurait là matière à un piquant article pour la partie humoristique de ton journal ; tu pourrais l'intituler : « Des inconvénients qui peuvent résulter d'une trop grande conformité de goûts... »

— Poursuis, poursuis, lui dit son mari d'un air railleur, en la voyant hésiter.

« ...Entre deux voyageurs de sexe différent, » acheva-t-elle alors bravement, sans plus se préoccuper des proportions de son titre.

— Le titre seul, riposta gaiement le journaliste, mérite les honneurs de la publicité, et dénote une fécondité imaginative que tu feras bien d'utiliser en traitant le sujet toi-même. » Et les trois amis rentrèrent chez eux, riant et plaisantant toujours.

M. Revel reprit sa plume, Hélène son journal, tandis que Berthe, accoudée sur une fenêtre, regardait ses petites filles jouer dans le jardin avec d'autres enfants. Quand, en se retournant au bout de quelques instants, elle vit l'un absorbé par son travail et l'autre plongée dans sa lecture.

— Ah ça ! dit-elle, croyez-vous donc que j'ai fait 850 kilomètres pour rester toute une journée renfermée dans une chambre d'hôtel par ce temps splendide ? » Et la jeune femme, écartant le rideau, indiqua du doigt une portion tout ensoleillée de la montagne.

Me voici à ta disposition, fit Hélène en se levant ; le temps de mettre mon chapeau et je te suis. Où me conduis-tu ?

— Si vous sortez, ne vous éloignez pas trop, mesdames, intervint M. Revel, car le temps me semble orageux.

— Orageux ! mais jamais le ciel n'a été plus pur, mon ami. Vois donc, on n'aperçoit pas le plus petit nuage. Et quel calme ! pas un souffle d'air.

— La chaleur exceptionnelle que nous avons depuis quelques jours me fait persister dans mon idée. Nous aurons de l'orage ce soir ou demain ; et il arrive si promptement dans la

montagne qu'il est bon de se tenir sur ses gardes.

— Si nous faisions demander les chevaux, proposa Hélène, nous pourrions aller sur la route de Pierrefitte, jusqu'à la butte du Limaçon, et revenir par le Mamelon Vert ou par Cancéru ; à moins que tu ne préfères le val de Cambasque.

— Je ne préfère rien du tout, dit Berthe qui semblait néanmoins avoir son idée. J'opine pour que nous laissions à nos chevaux le soin de nous diriger. Ce système aura du moins l'avantage d'apporter un peu d'imprévu dans notre promenade.

— Enfin ! partons toujours, nous verrons ensuite, » dit Hélène pour couper court au débat.

Au moment où les deux jeunes femmes revêtues de leur amazone quittaient la chambre, M. Revel, répondant à leur gracieux salut, les exhorta de nouveau à la prudence.

— Sois tranquille, ne suis-je pas avec Minerve, » dit Berthe en désignant son amie. Et de fait, jamais appellation ne fut plus justement appliquée. C'était l'avis de M. Revel qui s'inclina en souriant d'un air approbateur.

Dès le départ, Berthe s'arrangea de façon à

dépasser d'une longueur d'encolure la grande jument baie d'Hélène.

— Yacoub n'aime pas la plaine, c'est un vrai montagnard, dit-elle en tournant le dos à la route de Pierrefitte.

— Je m'aperçois qu'il professe le même dédain pour tous les endroits que je t'ai proposés, » répondit Hélène qui suivait docilement sa compagne. « Ainsi nous allons à la Raillère ? » reprit-elle, un peu plus tard, en franchissant le pont de Benquès.

— Apparemment. Yacoub est un animal fort intelligent, il doit savoir que ma provision de sucre d'orge est épuisée. »

On continua à cheminer côte à côte sans mot dire. Quand on fut parvenu à la source du Mauhourat, Hélène, qui examinait son amie et suivait à la dérobée ses moindres mouvements, saisit rapidement la bride de son cheval au moment où elle allait lui faire franchir la première terrasse de la vallée qui mène au pont d'Espagne.

— Où vas-tu ? lui dit-elle de son air sérieux.

— Mais..... Je ne sais..... Demande à Yacoub.

— Oh ! vous paraissez si bien vous entendre

tous les deux, que tu dois être également en mesure de me renseigner. Je soupçonne même entre toi et ta monture une certaine complicité, ou tout au moins une telle affinité de goûts, qu'il m'est difficile de savoir laquelle des deux dirige l'autre. Allons, donne-moi des éclaircissements sur tes projets, et je m'engage à te rendre ta liberté. » La rieuse jeune femme tourna alors vers Hélène un visage suppliant.

— J'ai tant envie de revoir la cascade du Cerisey, dit-elle ; tu ne peux refuser de m'y accompagner, toi qui t'y es rendue seule hier matin. »

Hélène, s'attendant peut-être à un désir moins raisonnable, lâcha sur-le-champ la bride du cheval qu'elle poussa devant elle pour le mieux surveiller. Car, à part son affection pour Berthe, elle sentait tout le poids de sa responsabilité ; elle savait très bien que cette promenade n'avait été entreprise que grâce à la confiance illimitée qu'elle inspirait à M. Revel.

— Tu ne m'en veux pas, mignonne, fit Berthe en tendant la main à sa compagne ?

— Non, pourvu que tu ne me fasses pas regretter ma complaisance par quelque étour-

derie. Parle le moins possible ; regarde le paysage, mais aie l'œil sur ton cheval et soutiens-le légèrement. Nous sommes sur une route terriblement accidentée ; ainsi, attention ! »

Nos deux amies pénétrèrent alors dans cette belle vallée de Gerrets qu'on ne se lasse pas de visiter; elles firent de fréquentes haltes pour en considérer les aspects tour à tour riants et sauvages. Arrivée à la cascade, Berthe voulut la voir sous toutes ses faces, et bientôt elle manifesta le désir de la comparer à celle de Bausset.

Hélène, qui, depuis le départ, avait plus d'une fois inspecté l'étroit horizon qu'elle pouvait entrevoir du fond de la gorge, négligea en ce moment cette précaution. Il est vrai que le soleil continuant à l'envelopper de ses rayons semblait rendre ce soin inutile. Elle se borna à consulter sa montre.

— Nous avons encore le temps, dit-elle en poussant son cheval dans la direction déjà suivie par son compagnon. »

Tandis que les deux amies gravissaient avec sécurité le sentier raide et pierreux qui conduit à la cascade, de légers nuages gris s'amoncelèrent au-dessus de leur tête, en prenant une

teinte de plus en plus sombre. Le vent commença à souffler dans le feuillage menu des sapins ; on allait atteindre le but de l'excursion quand le soleil se voila. Hélène en chercha la cause avec inquiétude, et s'aperçut alors du changement survenu dans l'atmosphère.

— Berthe, ne vas pas plus loin ; rentrons, s'écria-t-elle.

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il ? »

Pour toute réponse, Hélène indiqua du bout de sa cravache un gros nuage noir, menaçant, qui s'agrandissait et s'abaissait à vue d'œil. Mais la cascade était trop rapprochée pour que Berthe se soumit à l'injonction qui venait de lui être faite.

— Attends-moi là, dit-elle, je suis à toi dans quatre minutes. » Sa phrase n'était pas achevée qu'Hélène était à ses côtés, la forçant à tourner bride.

— Vraiment, ma chère, tu abuses de tes avantages ; tu sais qu'il est impossible de te résister, et tu en profites pour me courber sans cesse sous ta volonté. Ce n'est pas généreux. »

Cette saillie resta sans réplique, Hélène n'étant pas d'humeur à plaisanter. En effet, l'air embrasé faisait prévoir un de ces orages soudains, si fréquents et si terribles dans ces

parages. Berthe qui n'admettait, en fait de danger, que la possibilité de recevoir une averse, lança une nouvelle boutade accompagnée d'un joyeux et franc éclat de rire. Un bruit sourd et prolongé y répondit immédiatement, et la cloua sur place terrifiée.

— L'orage ! fit-elle en pâlissant.

— Non, c'est le bruit du torrent, » lui fut-il répondu.

Malheureusement un coup plus accentué vint réduire à néant cette charitable affirmation.

— O mon Dieu ! Sauvons-nous ! » dit Mme Revel qui n'avait plus envie de rire. Hélas ! la chose n'était pas facile, dans un chemin qui offre encore plus de périls à la descente qu'à la montée.

Hélène, toujours prévoyante, défit rapidement la courroie qui retenait les manteaux dont, à tout hasard, elle s'était munie. Elle mit le plus long sur les épaules de Berthe, lui noua un foulard autour du cou, attacha l'autre sur son chapeau, et l'aida à se mettre en selle sur sa propre jument qui lui offrait plus de sécurité que Yacoub, lequel glissait à chaque pas et dressait l'oreille d'un air inquiet.

Ces préparatifs promptement achevés, on se

remit en route, car il s'agissait de gagner avant la pluie la cabane du Cerisey. Mais l'ouragan ne tarda pas à se déchaîner avec une violence inouïe. Bientôt tout se confondit, le ciel et la montagne. Le vent furieux ployait les arbres en tous sens ; les éclairs déchiraient la nue ; les éclats du tonnerre répercutés par les échos formaient un roulement continu. Parfois, le cri strident d'un oiseau de proie jetait sa note sinistre dans ce gigantesque et infernal concert des éléments. La tourmente était dans toute son horrible beauté. Mais les pauvres femmes, qu'elle secouait si rudement, n'étaient guère en situation de l'admirer. Elles avançaient lentement, péniblement. A chaque instant leurs chevaux s'arrêtaient en poussant des hennissements d'effroi.

A un formidable coup de tonnerre, Yacoub se cabra. Hélène, sautant lestement à terre, lui jeta la bride sur le cou pour le laisser aller à sa guise. Presque au même moment, une clarté lumineuse passa devant ses yeux et l'éblouit, pendant qu'un coup sec, suivi d'une sorte de crépitement, se faisait entendre ; et le cheval de Berthe, frappé de la foudre, s'abattit lourdement sur le sol.

Hélène s'élança au secours de son amie

avec plus d'impétuosité que de prudence ; sa tête alla frapper contre un énorme bloc de granit qui s'avançait en surplomb dans le chemin, et, renversée, aveuglée, étourdie, la rafale la roula comme une feuille jusqu'au bord du ravin, au fond duquel mugissait le torrent. S'accrochant aux saillies du roc, elle parvint toutefois à se relever, et fit quelques pas en chancelant. Les arbres tourbillonnaient devant elle ; la montagne lui parut vaciller sur sa base. Elle ferma les yeux, mais avança toujours. Peu à peu, le vertige qui l'avait saisie se dissipa et elle vit Berthe étendue sans mouvement au milieu du sentier, les deux jambes engagées sous le cou du cheval qui ne donnait plus signe de vie. Saisie d'une indicible épouvante, elle essaya vainement de la délivrer de cette position critique.

De larges gouttes d'eau commençaient à tomber. Sentant toute son impuissance, elle jeta autour d'elle un regard d'angoisse..... Rien !.... La solitude la plus complète l'environnait. Elle se disposait à aller chercher du secours, quand il lui sembla entendre le sabot d'un cheval frapper sur les pierres du sentier. Etait-ce une hallucination ?.... Non, car,

levant la tête, elle aperçut, à une certaine distance, deux cavaliers, un voyageur et son guide, qui venaient d'être témoins de l'accident, et qui accouraient aussi vite que la difficulté du chemin pouvait le permettre.

Le voyageur, pour arriver plus tôt, abandonnant sa monture au guide, descendit presque verticalement l'espace qui le séparait du groupe en détresse, et vint tomber légèrement aux pieds d'Hélène.

Alors, sans s'attarder à des formules de politesse intempestives, il saisit la tête du cheval et, avec une force musculaire peu commune, la souleva de façon à dégager complètement Mme Revel qu'il porta, toujours évanouie, à une cinquantaine de mètres au-delà, sous cet abri de Cerisey qu'elle n'avait pas eu le temps d'atteindre.

Hélène suivait avec le guide qui venait de la rejoindre. En arrivant à la cabane, le jeune voyageur déposa doucement son fardeau, et ouvrant un sac, il en retira un flacon dont il fit respirer le contenu à la malade qu'il acheva de ranimer au moyen d'un cordial.

Mme Revel n'avait en somme aucune lésion sérieuse. La jambe gauche seule était légèrement meurtrie. L'engourdissement qui la

paralysait n'était dû qu'à la compression des nerfs ; une simple friction, dit l'inconnu, devait suffire à rétablir la circulation du sang. Hélène s'étant approchée pour remplir cet office, il arrêta son regard sur elle pour la première fois. Les yeux de la courageuse femme brillaient de cet éclat particulier que donne la fièvre, et conservaient la trace des violentes émotions qu'elle venait d'éprouver.

— Vous êtes blessée, madame ? » lui dit-il en voyant de minces filets de sang couler sur son front. Mme de Rocheville ne songeait plus à cette blessure ni au choc qui l'avait produite; elle passa la main dans l'opulente chevelure que le vent avait deroulée sur ses épaules et la retira toute sanglante.

— Oh ! ce n'est rien, dit-elle en souriant, je ne souffre pas. » La plaie fut néanmoins visitée par celui qu'elle considérait comme un médecin.

— C'est peu de chose en effet, fit-il en posant une compresse, cependant le coup a dû être assez violent. Il a été heureusement amorti par la masse des cheveux. »

Tandis qu'Hélène s'occupait de son amie, et lui donnait tous les détails de l'accident dont elle avait failli être victime, sans omettre l'in-

tervention vraiment miraculeuse de l'obligeant étranger, celui-ci alla rejoindre son guide gravement occupé à interroger l'horizon.

— Ma présence n'est plus utile ici, dit-il; l'orage est apaisé ; je pars. Restez avec les chevaux pour ramener ces dames. » Et, le payant généreusement, il s'éloigna aussitôt.

Grande fut la contrariété des deux jeunes femmes, quand elles apprirent que celui qui les avait si efficacement secourues venait de se soustraire à leurs remercîments. Berthe, surtout, exhalait ses regrets d'une façon assez vive.

— Console-toi, lui dit Hélène, tu pourras acquitter ta dette de reconnaissance. Nous le reverrons.

— Peut-être, mais quand?

— Dès ce soir, probablement. » Et se pen chant à son oreille : « C'est mon flegmatique et discret rêveur de cette nuit, lui dit-elle tout bas.

— Tu crois?

— J'en suis sûre; il a une physionomie assez caractéristique pour que je l'aie retenue. Mais partons vite, la pluie cesse; ton mari doit être très inquiet, quoique nous ne soyons pas beaucoup en retard. »

M. Revel n'était pas aussi tourmenté que ces dames pouvaient le craindre ; il les croyait du côté de Pierrefitte, et l'orage n'avait pas sévi dans cette direction. Il éprouva néanmoins un grand soulagement quand il les aperçut, mais il comprit aussi à la pâleur de leur visage, au désordre de leur toilette, qu'elles avaient dû essuyer toute la tempête. Il frémit au récit du danger qu'elles avaient couru. Berthe, tout en s'accusant elle-même, rendit pleine justice au sang-froid, à l'énergie, au dévouement de sa compagne. Puis, en quelques mots, elle mit son mari au courant de l'apparition si opportune du mystérieux voyageur. Le guide n'avait pu fournir sur son compte aucun renseignement bien précis ; cependant on avait l'espoir de le retrouver, grâce à l'incident de la nuit précédente qui avait permis à Hélène de le reconnaître.

Pendant quelques jours, Mme Revel fut assez souffrante des suites de la terrible commotion qu'elle avait éprouvée. Obligée de garder la chambre, elle chargea son amie d'être, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, l'interprète de ses sentiments auprès de celui qu'elle appelait « le docteur de Cerizey. » Malheureusement ce fameux docteur fut

moins facile à découvrir que ne l'avait dit Hélène, qui ne l'aperçut ni dans l'intérieur de l'hôtel, ni au dehors, ni dans aucun des endroits où la foule des baigneurs se réunissait d'ordinaire. Il sera parti, pensa-t-elle.

Cette supposition lui parut d'autant mieux fondée que le silence le plus complet régnait dans la chambre qu'il avait occupée. Aussi n'y songeait-elle plus, lorsqu'un après-midi, en sortant de l'hôtel, elle aperçut deux individus qui causaient tranquillement à l'ombre d'un grand marronnier. Le premier n'était autre que M. Revel ; quant au second, Mme de Rocheville crut rêver en reconnaissant en lui le secourable étranger qu'elle avait cherché, pendant ces derniers jours, avec autant d'insuccès que de persévérance. Elle s'avança vivement de son côté.

— Je craignais fort de rester insolvable, monsieur, lui dit-elle avec un charmant sourire, aussi je rends grâce au hasard qui me vaut cette rencontre, » et, en termes chaleureux et concis, elle exprima toute sa gratitude pour le service rendu.

— Comment, mon cher Ashton, s'écria le mari de Berthe qui avait assisté muet de surprise à cette petite scène, comment, je

suis à ce point votre obligé, et je l'ignorais ! Vous-même avez sans doute besoin d'apprendre que c'est à ma propre femme que vous avez donné vos soins, ainsi qu'à son amie, Mme Hélène Glorion, » ajouta-t-il en désignant la jeune femme, devant laquelle M. Ashton s'inclina de cet air courtois, nuancé de respect qui annonce l'homme de bonne compagnie.

— Je serai doublement heureux d'avoir pu être utile à ces dames, dit-il à M. Revel, si ce léger office peut contribuer à rétablir entre nous les bonnes relations d'autrefois.

Berthe ayant à ce moment rejoint le petit groupe, une conversation cordiale s'engagea entre les quatre personnes, dont l'une excite sans nul doute, parmi nos lecteurs, une curiosité bien légitime que nous allons nous empresser de satisfaire.

Le nouveau venu joue un rôle assez important dans cette histoire pour qu'il soit nécessaire de nous étendre un peu sur ses antécédents.

XVI

Robert Ashton appartient par son père, riche négociant de Bridgewater, à la nationalité anglaise. Sa mère était la fille d'un français réfugié en Angleterre après la découverte de la conspiration de Belfort, dans laquelle il se trouvait impliqué en qualité de carbonaro.

De quatre enfants, Robert seul survécut, mais celui-là avait de la sève pour trois. Son enfance et sa première jeunesse furent entourées de tous les raffinements du luxe que comportait la grande fortune de son père. Tout en le laissant jouir largement de son opulence, celui-ci, homme sage et pratique, estimait trop les avantages d'une solide instruction pour négliger chez son fils cette importante matière. Ce fut donc sur ce point

que se concentra, durant bien des années, la sollicitude paternelle.

L'enfant, doué d'aptitudes supérieures, répondit d'une façon remarquable aux espérances que sa famille avait fondées sur lui. Il fit ses premières études au collège d'Eton et les termina brillamment à l'université d'Oxford, d'où il sortit maître-ès-arts.

Puis, comme les voyages sont le complément obligé de toute éducation sérieuse, il s'embarqua pour le continent. Depuis deux ans il parcourait l'Europe en tous sens, acquérant à ses dépens la seule expérience dont l'homme profite, et se disposait à retourner au pays natal pour y réaliser les magnifiques projets qu'il avait conçus, quand une terrible nouvelle vint, pour ainsi dire, le foudroyer. Son père, entreprenant jusqu'à l'audace, ne reculant devant aucun sacrifice pour le perfectionnement de son industrie, s'était engagé dans une série de spéculations malheureuses qui, coïncidant avec la faillite de son principal banquier, l'avaient conduit fatalement à la ruine.

Cet homme, d'une probité rigide, fut incapable de survivre à cette catastrophe. Dans un de ces moments qui touchent à la folie, il

se suicida. Le profond chagrin que causa à Robert cette mort aussi affreuse qu'imprévue, le rendit presque indifférent à sa propre ruine. Il donna dans cette circonstance la mesure de sa valeur morale. En présence de cet immense désastre, il n'eut pas une minute de défaillance ; l'adversité le trouva prêt à la lutte. Devenu l'unique soutien de sa mère, le jeune homme puisa dans cette responsabilité nouvelle un courage qu'il n'aurait sans doute pas eu à un égal degré pour lui seul. Il se mit bravement au travail.

Ses succès universitaires lui ouvraient toute grande la porte de l'enseignement. Il y entra sans hésiter, ne tenant nul compte de ses goûts qui l'attiraient ailleurs. Rompant brusquement avec son passé, il abandonna ses habitudes, fit taire ses désirs, et resta impassible en face des fêtes et des provocations au plaisir. Avec cette volonté réfléchie qui s'est fixé un but et y marche en droite ligne, pendant de longues années il poursuivit sa tâche sans trêve ni repos, en s'imposant des privations de toute sorte. Mais il eut du moins l'immense satisfaction de pouvoir un jour payer intégralement tous les créanciers de son père.

Longtemps avant cette époque, il avait perdu sa mère. La pauvre femme s'était éteinte en bénissant son fils qui, lui ayant donné autant de consolation qu'elle était restée susceptible d'en ressentir, avait adouci de la sorte les dernières années de son existence.

Ce fut encore une cruelle épreuve pour Robert. Il la supporta avec le calme d'un esprit fort. Cependant cet événement modifia quelque peu ses projets. Très laborieux, mais peu enclin à subir un joug disciplinaire quelconque, le jeune homme résolut d'abandonner une carrière qui convenait peu à ses instincts purement artistiques. Un penchant irrésistible l'entraînait vers la peinture ; mais, trop pauvre pour s'y adonner exclusivement, il essaya de la littérature. Ses premiers articles pseudonymes avaient été jadis assez remarqués pour l'engager à en publier d'autres sous son véritable nom. Ces productions qui révélaient des qualités sérieuses furent accueillies avec empressement par divers journaux. Des offres avantageuses lui furent faites, il les repoussa toutes ; visant ailleurs, il voulait rester libre de tout engagement.

Ses succès littéraires ne parvinrent pas à

étouffer son goût très vif pour les beaux-arts. Le paysage qu'il traitait à l'aquarelle était son sujet de prédilection. Aussitôt délivré des soucis matériels, il quitta le professorat, et employa ses heures de loisir à perfectionner un talent bien limité sans doute, mais qui néanmoins lui avait valu en haut lieu de précieux encouragements.

Depuis longtemps, Robert avait le désir d'aller étudier au Louvre les grands paysagistes flamands. Dans ce but, il sollicita un jour et obtint l'office de correspondant, à Paris, d'un des principaux journaux de Londres.

Se trouvant en relation constante avec les représentants de la presse parisienne, il avait tout naturellement fait la connaissance de M. Revel, pour lequel il avait senti dès l'abord une réelle sympathie, en raison sans doute de la loi des contrastes, car autant l'un, d'une gravité presque sévère, se montrait calme et réservé, autant l'autre était gai, ardent et communicatif. Mais ils avaient tous les deux ce caractère intègre, cet esprit droit que rien ne peut faire dévier des lois de l'honneur. Aussi leurs bons rapports s'appuyaient-ils sur une mutuelle estime.

Robert ne resta guère plus d'un an à Paris ;

il fut rappelé en Angleterre par la mort d'un parent éloigné qui lui laissait en legs de sept à huit mille livres sterling. Son existence se trouvant ainsi assurée, il abandonna le journalisme pour se consacrer entièrement à la peinture. Durant une période de cinq années, il vécut presque solitaire, étudiant et travaillant sans relâche, tantôt en Angleterre, tantôt en France et même en Italie où il séjourna quelque temps.

Au moment où nous le retrouvons, il venait de se fixer définitivement à Paris, sa ville de prédilection. Il était encore bien loin d'avoir atteint les régions supérieures de l'art, mais ses paysages, d'une composition toujours simple, n'en étaient pas moins fort appréciés des connaisseurs.

Complétons maintenant le portrait moral que nous venons de tracer, par l'esquisse de l'homme physique, tel qu'il se présente à nos yeux.

Son visage aux lignes sévères n'était peut-être pas beau au point de vue esthétique, mais il attirait invinciblement l'attention par ce je ne sais quoi qu'on appelle un grand air. Sa figure un peu hautaine, dans laquelle perçait malgré tout la raideur britannique, était super-

bement éclairée par deux yeux de couleur indécise, mais d'une finesse d'expression qui donnait un attrait incomparable à cette physionomie virile. Enfin l'ensemble de toute sa personne témoignait d'une force remarquable, et d'une puissance de volonté qu'il devait être difficile de faire fléchir.

C'est avec l'aisance souveraine, l'élégance un peu austère, mais d'un suprême bon ton, qui distingue le vrai gentleman, que Robert Ashton apparut pour la seconde fois à Hélène et à son amie.

M. Revel était trop heureux d'avoir retrouvé son ex-collègue, pour négliger les relations que cette rencontre inattendue pouvait renouer entre eux. Sa femme joignit à ses avances sa bienveillante affabilité, si bien que le jeune homme qui, par discrétion, s'était, durant quelques jours, un peu tenu à l'écart, se rapprocha de nos voyageurs et fit bientôt partie de toutes leurs excursions dans la montagne.

Le soir, après le dîner, on prit l'habitude d'aller poursuivre l'entretien commencé pendant le repas, soit dans les allées du parc, soit sous les frais ombrages du Péguère. Bien des conversations intéressantes se tinrent là aux heures du crépuscule.

En politique et en religion, le jeune peintre était, ainsi que M. Revel, d'un libéralisme assez avancé. Mais si leurs théories reposaient sur les mêmes principes, le mode d'application les trouvait parfois en divergence d'idées. C'était la source de fréquentes et amicales discussions que Robert soutenait avec une modération de langage du meilleur goût, et ce sens net et droit qui, sans se laisser dominer par l'esprit de parti, pénètre toujours au fond de la question pour la résoudre. Il jugeait les individus d'après leur bonne foi et leur désintéressement, et non sur la couleur de leur drapeau.

Hélène parlait peu, elle écoutait avec recueillement cette voix grave, jamais agressive, qui semblait être l'écho de tout ce qui s'agitait en elle depuis quelque temps. Avec cette défiance qui se développe inévitablement chez ceux qui ont souffert, elle avait d'abord observé le jeune homme de façon à régler son attitude sur la sienne, et à montrer, dans ses rapports avec lui, plus ou moins de circonspection, suivant l'occurrence. Mais en le voyant se maintenir rigoureusement, à son égard, dans les limites d'une politesse cérémonieuse, elle reprit confiance, et se départit un

peu d'une réserve qui confinait à la froideur.

Mme de Rocheville, avec sa figure intelligente et fine, sa taille élégante, son maintien plein de dignité, de grâce et de naturel, ne pouvait être regardée avec indifférence par l'œil d'un artiste ; et Robert avait trop le sentiment du beau pour ne pas admirer chez Hélène ce pur cachet de distinction qui frappe toujours les gens délicats. Mais il fallait autre chose que des avantages physiques, si séduisants qu'ils pussent être, pour émouvoir son cœur. Certes, ce n'était pas un homme facile à conquérir que ce rigide anglais qui, dans toute l'effervescence de sa jeunesse, avait écarté impitoyablement chaque image de femme qui venait traverser son souvenir et le distraire de son rude labeur. Dans sa vie studieuse et grave, il n'avait laissé place pour aucun plaisir. D'ailleurs, la matière était chez lui trop assujétie à l'esprit, et l'esprit trop absorbé dans la pensée d'un but unique, pour qu'il pût être bien accessible aux excitations sensuelles. Il dépensait toutes ses forces à satisfaire le côté intellectuel et artistique de son être. Enfin, l'occasion, plus encore que le temps, lui manqua-t-elle pour lui faire sentir que

l'homme n'est pas fait pour vivre uniquement par l'esprit? Quoi qu'il en soit, il atteignit l'âge de trente-quatre ans, le cœur libre de tout attachement sérieux.

Hélène lui inspira dès l'abord une curiosité involontaire. Plus d'une fois il se surprit jetant un furtif regard sur ce visage expressif et rêveur qui, dans tout l'éclat de sa brillante jeunesse, portait déjà l'empreinte de la douleur. Puis, il s'avisa un jour que cette belle personne, qu'il avait longtemps regardée sans songer à son sexe, était femme dans la plus haute et la plus noble acception du mot.

A dater de ce moment, il l'étudia avec plus d'attention, cherchant à lire dans son âme, sans se rendre bien compte à lui-même du vrai motif qui le guidait.

XVII

Depuis son arrivée à Cauterets, Hélène manifestait le désir de faire une grande ascension de sommet. Ni la cime du Cabaliros ni celle du Monné n'avaient suffi à satisfaire son ambition. Il est vrai qu'elle n'avait pu jouir de la vue sur ces hauteurs, le brouillard lui ayant obstinément dérobé le paysage. Mais du moins ces rudes escalades avaient eu l'avantage de lui faire connaître l'étendue de ses forces.

Se sentant en état de franchir de plus sérieux obstacles, elle accueillit avec enthousiasme la proposition qui lui fut faite, par une famille américaine, de tenter l'ascension du Vignemale. Quand elle fit part de ce projet à ses amis, ils cherchèrent à l'en détourner en lui exposant tous les dangers d'une pareille entreprise.

— Je n'ai pas assez de raisons d'aimer la vie, répondit-elle à leurs objections, pour me priver d'un plaisir qui la compromet. Je pars avec un guide éprouvé, et sur l'assurance qu'il me donne que ma tentative n'est pas téméraire. N'ayez donc aucune crainte. Ne savez-vous pas, d'ailleurs, que j'ai le pied montagnard et la tête aussi solide que le pied ? »

M. et Mme Revel ne crurent pas devoir insister, mais, dès que Berthe aperçut Robert, elle s'empressa de le rejoindre.

— Je sais, ajouta-t-elle après lui avoir appris la détermination d'Hélène, je sais que l'ascension de la grande pyramide du Vignemale entre dans vos projets. Vous déplairait-il de l'entreprendre avec le petit groupe d'excursionnistes dont Hélène doit faire partie ? Connaissant votre prudence, il me semble que je serais moins inquiète de vous savoir auprès de mon amie dans ces dangereux parages.

— J'irai, madame, » répondit simplement le jeune homme, mais le pli qui se creusa entre ses deux sourcils attestait son mécontentement. En effet, il lui fut fort désagréable de songer qu'Hélène s'était peut-être laissée influencer par les récits fantaisistes de Mme Bradley, excentrique américaine qui, à

l'en croire, avait atteint tous les sommets du globe. L'énumération de ses prouesses avait-elle donc à ce point enflammé l'imagination de Mme de Rocheville, qu'elle cherchât, elle aussi, à se poser en héroïne ? Cette supposition n'était guère d'accord avec le caractère qu'il lui avait attribué. Elle prévalut néanmoins dans son esprit, grâce à cette tendance qui nous entraîne toujours à juger sévèrement nos semblables, sur les plus simples apparences.

La petite caravane, composée de deux femmes et de six hommes, y compris les guides, partit le surlendemain par un temps superbe.

Nous ne relaterons pas les diverses péripéties de la montée. Hélène, avec l'aide de son guide, gravit sans mot dire les pentes abruptes de la plus haute montagne des Pyrénées françaises. Durant le trajet, ce fut à peine si Robert lui adressa la parole ; il se tint constamment en arrière, prêt à intervenir dans les passages difficiles, se souvenant sans doute que la jeune femme lui avait été implicitement recommandée.

Enfin, quand, après maintes difficultés vaillamment surmontées, on arriva au faîte de

la Pique-Longue, Mme Bradley, qui pendant la route avait déjà fait preuve d'une grande intempérance de langage, se remit à parler avec une volubilité qui arracha un geste d'impatience à Robert. Par un mouvement instinctif il se rapprocha d'Hélène. Celle-ci, muette et immobile, presque fascinée devant la majesté du site, semblait avoir oublié son entourage. Elle remplissait ses yeux du spectacle grandiose qui l'environnait. Son regard plongeait avec stupeur dans ce formidable chaos de murailles gigantesques, de crêtes neigeuses, de pics dénudés se détachant en noir sur le ciel bleu, de massifs calcaires et granitiques, tout remplis de lacs, de glaciers et de gouffres.

En présence de cette sublime nature, Mme de Rocheville éprouva une des plus profondes émotions de sa vie. Sans qu'elle en eût bien conscience, ses yeux se remplirent de larmes, larmes d'admiration que le Créateur doit considérer comme le plus bel hommage qui puisse lui être rendu.

A ce moment, Hélène ayant tourné la tête, son regard rencontra celui de Robert fixé sur elle avec une ineffable expression de douceur attendrie. Une rougeur fugitive s'étendit sur son visage ; elle se sentit remuée jusqu'au fond

du cœur. En cet instant d'émotion et dans ce cadre splendide, les deux jeunes gens se virent sous un aspect tout nouveau qui les révélait en quelque sorte l'un à l'autre. Ce fut alors que, à cette grande altitude, naquit mystérieusement entre eux un sentiment qui devait jeter dans leur âme de si profondes racines.

Mme Bradley, dans une de ses évolutions, avait surpris au passage l'attendrissement de sa compagne ; elle la désigna du doigt à ses voisins, accompagnant ce geste d'un sourire ironique et de paroles facétieuses qui provoquèrent une hilarité trop peu dissimulée. Robert, qui savait asséner quelques bons coups là où il les croyait mérités, se rapprocha de la railleuse étrangère, et, d'une voix basse et contenue :

— De grâce, madame, lui dit-il, soyez indulgente pour qui sait voir et sentir. Ne méprisez pas ces belles facultés admiratives et enthousiastes qui sont le privilège de la jeunesse, et le propre des esprits élevés. » Cette leçon à double épigramme valut à son auteur un coup d'œil incisif qu'il reçut avec une tranquillité froide et dédaigneuse.

La descente s'effectua sans incident notable. Robert ne modifia en rien son attitude vis-à-

vis d'Hélène, il ne se rapprochait d'elle que quand son appui paraissait nécessaire. Seulement, un observateur attentif eût pu remarquer avec quelle sollicitude il veillait sur la jeune femme, dont le moindre faux pas, sur ces rampes bordées de précipices, le faisait tressaillir.

Mme de Rocheville avait-elle conscience de cette bienveillante protection ? Peut-être, car elle ne paraissait nullement surprise de voir toujours le même bras prêt à la soutenir au besoin. Mais son maintien demeurait ferme et naturel, quels que fussent les sentiments complexes qu'elle renfermait dans son cœur, sentiments qu'elle cherchait à analyser, sans pouvoir se retrouver dans leur inextricable labyrinthe. Pourquoi le fardeau de tristesses qui pesait naguère sur ses épaules s'était-il subitement allégé ? Pourquoi se sentait-elle si joyeuse ? Elle attribua cette heureuse disposition à l'influence du lieu, aux senteurs vives et enivrantes des plantes alpines, à toutes ces effluves de la montagne qui ne pouvaient qu'agir puissamment sur son organisation éminemment impressionnable. Mais était-ce bien là l'unique cause du changement qui s'opérait en elle ? Nous laissons au lecteur le droit d'en douter.

En l'apercevant, Berthe fut frappée de l'extrême animation de son visage.

— Tu as donc vu de bien belles choses, lui dit-elle, qu'il t'en reste encore comme un rayonnement dans les yeux? » Hélène, cédant alors à un impérieux besoin d'épanchement, se mit à décrire, avec une exaltation qui ne lui était pas habituelle, le beau panorama dont la grandeur sauvage l'avait tant émue. A la voir ainsi, toute frémissante d'enthousiasme, on sentait qu'un souffle vivifiant était passé sur son âme et l'avait ranimée. Tout ce qui existait en elle de sensations contenues, d'ardeurs réprimées, remontait violemment à la surface. Berthe l'écoutait surprise et ravie, mais croyant, elle aussi, à la bienfaisante influence du voyage, elle ne chercha pas ailleurs la cause de cette transformation.

Moins d'une semaine après cette mémorable journée, Hélène reprenait possession de son petit appartement de la rue Bonaparte. Bien que son séjour à Cauterets se fût prolongé au-delà de ses prévisions, le temps avait passé bien trop vite au gré de ses désirs.

La crainte de retrouver dans sa demeure solitaire les noirs soucis dont elle était délivrée, lui avait fait appréhender le départ.

Elle redoutait, à bon droit, une réaction qui n'eût pas manqué de se produire, si elle n'avait rapporté de son voyage une foule de pensées heureuses qui prévalurent contre tout amer souvenir. « Décidément, se dit-elle, l'air nouveau que j'ai respiré a retrempé mes facultés, il a rasséréné mon âme et m'a initié à tout un ordre d'idées auxquelles, jusqu'ici, j'étais demeurée étrangère. » Elle était loin de supposer que Robert fût pour quelque chose dans cet heureux résultat. Il lui avait laissé une impression très favorable sans doute, mais qui, — elle le croyait du moins, — n'avait frappé que son intelligence. Et comme M. Ashton s'était toujours abstenu, à son égard, de toute manifestation de banale galanterie, elle lui laissa prendre, sans défiance, une large part dans ses pensées. Elle songeait à son retour en toute sécurité, se promettant de vives jouissances purement intellectuelles, dans le commerce de cet homme si prodigieusement instruit.

Quant à lui, toujours en quête d'un site, d'un paysage quelconque, il avait erré quelque temps encore dans la montagne, après le départ de ses amis ; puis il revint à Paris.

Hélène l'accueillit à sa première visite avec

cette expression souriante de bienvenue et d'amitié qu'elle n'accordait d'ordinaire qu'à ses meilleures connaissances. Le tempérament flegmatique de Robert s'opposait à tout élan tant soit peu démonstratif. Mais s'il parut moins ouvertement satisfait que Mme de Rocheville, il n'en fut pas moins très heureux de la revoir. La compassion et l'intérêt qu'elle lui inspirait, préparaient en lui la place à un sentiment sur le caractère duquel il ne se méprit pas un seul instant ; il sentait fort bien qu'un amour sérieux se glissait peu à peu dans son cœur, et, sans chercher à s'y soustraire, il l'accueillit avec prudence.

Dépourvu de cette impétuosité française qui, en pareil cas, court vite et droit au but sans s'inquiéter des suites, Robert ne s'engagea que lentement dans une voie dont il ignorait l'issue, redoutant par-dessus tout de se laisser surprendre et de perdre son sang-froid. Il était tout disposé à donner son cœur, mais ne voulait le faire qn'à bon escient. Son originalité était telle, qu'il eût plutôt renoncé à la réciprocité en amour, si, pour l'obtenir, il lui avait fallu user de ces petits moyens dont se servent habituellement tous ceux qui veulent plaire. Il se montrait toujours et en

toute occasion absolument dépouillé d'artifices. Agréable ou non, son aspect ne se modifiait jamais. Il n'eût voulu, pour rien au monde, donner une fausse idée de son caractère, qu'il croyait cependant plus propre à effaroucher qu'à séduire. Mais moins avec Hélène qu'avec toute autre, il ne cherchait à forcer sa nature en rendant sa physionomie plus gracieuse, son langage plus flatteur; car, ou il l'avait bien jugée, et elle dédaignait ces afféteries, ces mièvreries, toute cette mise en scène d'amabilités; ou il s'était trompé sur son compte, et elle perdait alors à ses yeux son principal attrait. Il n'était pas susceptible de s'éprendre d'une femme dont l'affection eût reposé sur une base aussi fragile. On voit qu'en matière de sentiments, Robert Ashton apportait une réflexion, une prudence semblables à celles qu'il mettait au service de toutes ses actions.

Durant l'hiver, Mme de Rocheville et lui se virent fréquemment chez leurs amis communs. Dans ce cercle intime, resserré, presque quotidien, ils purent s'observer à loisir et s'assurer de la concordance de caractère et de goûts qui existait entre eux, et qui les porta bientôt à se rechercher mutuellement. Un

courant sympathique, irrésistible les entraînait l'un vers l'autre; cependant, on ne put jamais saisir dans leurs rapports aucune trace de familiarité. Robert conservait toujours, en présence de la jeune femme, cet air un peu froid qui lui était habituel mais que celle-ci préférait à la tenue moins réservée, aux manières plus libres de certains hommes de sa connaissance. Avec celui-là, du moins, elle pouvait aborder bien des sujets sans scrupule, n'ayant à redouter de sa part aucun écart de langage.

M. Ashton avait donc tout ce qu'il fallait pour lui plaire, et elle s'avouait volontiers qu'il y réussissait à merveille. N'avait-elle pas le droit d'avoir une sympathie au fond du cœur? La possibilité de franchir cette limite n'effleura pas même sa pensée. Pouvait-elle aimer de nouveau, après la cruelle déception du passé?

Le charme incontestable de la conversation du jeune peintre lui expliquait suffisamment le plaisir très vif qu'elle goûtait en sa présence.

XVIII

Vers le mois de mars, M. Ashton entra en relations avec une famille anglaise récemment arrivée à Paris, et dont un des membres, grand amateur de tableaux et surtout fin connaisseur, avait jadis rendu d'utiles services à Robert, grâce à l'influence qu'il possédait à Londres dans le monde artistique.

En retrouvant son compatriote complétement inféodé à l'école française, et possesseur d'un talent qui s'affirmait de plus en plus, sir James Burns essaya de combattre sa résolution de s'implanter sur un sol étranger. Sa femme et sa jeune belle-sœur employèrent tous leurs efforts dans le même but. Cette dernière était une superbe fille d'environ vingt-cinq ans, moulée comme une Diane antique, et qui, par sa chaude et riche carnation, semblait plutôt originaire de quelque

région tropicale que de la froide et brumeuse Angleterre. Peut-être comptait-elle plus encore sur le prestige de sa luxuriante beauté que sur tout autre argument, pour vaincre les résistances du jeune homme et rendre à son pays un peintre d'avenir, toujours est-il que, sous toutes sortes de prétextes et avec une désinvolture qu'une parisienne n'eût pas désavouée, elle l'accaparait totalement. Ce fut à peine si Hélène l'aperçut, durant plusieurs semaines, chez les personnes où elle avait l'habitude de le rencontrer. Cet éloignement ne l'étonnait pas; il lui paraissait tout naturel, en effet, que M. Ashton consacrât la meilleure partie de son temps à ses compatriotes pendant leur séjour à Paris. Sortant peu, elle n'avait pas eu l'occasion de voir la belle étrangère, et n'en avait entendu parler qu'incidemment.

Un soir, étant allée à l'opéra entendre Pauline Viardot dans *la Favorite*, Hélène remarqua sur le devant d'une loge deux femmes fort élégantes, qui attiraient particulièrement les regards du public. Frappée de l'étrange beauté de la plus jeune, elle dirigea sa lorgnette de ce côté, mais elle la laissa retomber presque aussitôt en apercevant

debout, dans le fond de cette même loge, la haute stature de Robert dont le mâle et sérieux visage se détachait sur le velours sombre. A partir de ce moment, la scène n'exista plus pour elle, car il lui fut impossible de détacher ses yeux du groupe brillant où rayonnait la jeune anglaise. Elle la vit plusieurs fois se retourner vers son compagnon, et lui faire un signe amical et gracieux, auquel celui-ci répondait par un de ces rares sourires qui lui seyaient si bien.

— Quelle est donc cette belle personne vêtue de rose, assise aux premières loges? Tenez, par ici, à droite, fit une voix près d'Hélène.

— C'est, répondit-on, la fille d'un armateur de Liverpool. Elle voyage en compagnie de sa sœur et de son beau-frère que vous voyez près d'elle. Quant au gentleman de haute mine qui lui parle en ce moment, c'est un paysagiste anglais qui, au dernier Salon, a exposé une aquarelle fort remarquée. Il y a, dit-on, un projet d'union entre ces deux jeunes gens.

Hélène éprouva à ces mots un singulier malaise, quelque chose comme une tristesse confuse et profonde, qui assombrit tout autour

d'elle. Ne prenant plus goût à rien, elle attendit impatiemment la fin du spectacle, et revint chez elle dans un état d'agitation extrême.

Maintenant elle voyait clair dans ses pensées, il ne lui était plus permis de se tromper sur les sentiments que lui inspirait Robert.

« Non, se dit-elle, le doute n'est plus possible ; je l'aime..... Nier que mon cœur est plein de lui serait vouloir me mentir à moi-même. Ce n'est certes pas une tranquille amitié qui m'eût bouleversée à ce point... Ah ! j'étais trop heureuse depuis quelque temps ! j'aurais dû mes ouvenir que le bonheur n'a pas été fait pour moi ; mais aussi, pourquoi cet homme s'est-il trouvé sur ma route ? Pouvais-je me défendre d'apprécier ses qualités, d'admirer sa nature élevée, distinguée, délicate ; et pouvais-je prévoir que, par une gradation insensible, l'amour naîtrait de ses sentiments ?... Heureusement le mal n'est pas sans remède ; je pourrai souffrir beaucoup et longtemps, mais nul ne connaîtra la cause de mon chagrin. Puis, dès qu'il sera marié, M. Ashton quittera la France, et alors l'oubli me deviendra plus facile, ou le souvenir moins amer. »

Telles furent en substance les réflexions

de la jeune femme. Néanmoins, aucun raisonnement ne put parvenir à lui procurer un calme suffisant pour la disposer au sommeil. « Mon Dieu ! » s'écria-t-elle, obsédée par cette concentration de la pensée sur un point douloureux, « Mon Dieu ! que le penchant qui nous porte à aimer *quand même* rend la vie pénible et difficile pour les femmes séparées. La loi aurait bien dû, par humanité, ne pas tolérer notre présence au milieu du monde. En effet, qu'y faisons-nous ? Elle devait, pour être logique, nous enfermer dans un vaste cloître, où, à l'abri des tentations de toutes sortes, nous aurions eu quelque chance de voir s'atrophier des sentiments désormais nuisibles aux autres et à nous-mêmes. »

Hélène avait pris l'engagement tacite de fuir toutes les occasions de rencontre avec Robert. Mais hélas ! cette résolution lui fut moins facile à tenir qu'à prendre. Ayant à lutter chaque jour contre un impérieux désir de le revoir, elle dut, pour s'y soustraire, se réfugier auprès de Berthe, installée depuis peu à la campagne.

Elle trouva chez elle, fort à propos, une joyeuse réunion de parents et d'amis, et s'applaudit doublement de cette circonstance qui

allait apporter une salutaire diversion à ses pensées, et lui éviter un tête-à-tête embarrassant avec Mme Revel, livrée pour lors à ses soins hospitaliers. Il arrive, même dans les amitiés les plus intimes, un moment où les confidences deviennent difficiles. Or, Hélène craignait qu'un entretien prolongé avec Berthe n'amenât cette dernière à lui parler de Robert et que, en dépit de ses efforts, son visage ne vînt à trahir son émotion et à révéler ainsi ses sentiments. C'est pour les cacher aux regards trop perspicaces, et peut-être autant pour s'étourdir elle-même, qu'elle affecta un enjouement et un entrain dont nul ne songea à rechercher la cause. Seule Mme Revel, qui connaissait mieux son amie, trouvait sa gaîté peu naturelle. Elle se promit d'observer.

Les hôtes de la Roseraie, que des départs successifs avaient rendus moins nombreux, se trouvaient un après-midi réunis au salon. Hélène s'était mise au piano et jouait l'un des plus beaux morceaux de son répertoire, lorsqu'une note discordante, que le talent de la musicienne ne permettait d'attribuer qu'à l'imperfection de l'instrument, éclata tout à coup. Mais la façon brillante dont Mme de Rocheville termina l'œuvre, fit d'ailleurs

promptement oublier cet accord défectueux, dont une seule personne peut-être dans l'auditoire avait saisi la véritable cause, et c'était celle-là même qui l'avait déterminée par sa présence.

Une glace, placée au-dessus du piano, avait renvoyé inopinément à l'exécutante l'image de M. Ashton lui-même, attendant à l'écart le moment opportun d'effectuer son entrée. Se sentant pâlir, Hélène avait aussitôt baissé les yeux, sans oser s'assurer par un second regard de la réalité de l'apparition. Ce ne fut qu'après la dernière mesure, qu'elle jeta un nouveau coup d'œil qui la lui confirma. Alors, tandis qu'on lui adressait les compliments d'usage, elle s'absorba dans la recherche d'une partition introuvable, pour se donner le temps de reprendre son calme et de se composer un visage en rapport avec la circonstance. Puis, quand M. Ashton s'avança pour la saluer à son tour, elle lui tendit la main d'un petit air à la fois surpris et dégagé qui eût fait honneur au plus habile diplomate. Les soupçons de Berthe n'y résistèrent pas.

Mais Hélène ne se trouva pas de force à soutenir longtemps ce rôle. Il y avait dans les yeux de Robert l'expression d'un bonheur

contenu dont elle devinait trop bien la cause, pour en pouvoir supporter la vue. Après quelques phrases brièvement échangées, elle se rapprocha des autres groupes, et la conversation devint alors générale. On interrogea discrètement M. Ashton sur ses amis d'outre-Manche. Il répondit avec complaisance à toutes les questions, mais d'une façon sobre et mesurée qui ne satisfit qu'imparfaitement les curieux.

— On dit la jeune fille merveilleusement belle, hasarda quelqu'un.

— Ce qualificatif n'est pas exagéré, répondit l'Anglais de son air impassible.

— Tenez, monsieur, reprit aussitôt une vieille dame, il faut que je me fasse l'écho des craintes qui se manifestent à votre sujet parmi vos amis. Ils ont peur, et non sans raison, je crois, de voir votre belle compatriote vous enlever à notre pays.

— C'est de leur part un sentiment qui me flatte et me rend heureux, madame ; mais qu'ils se rassurent, des liens trop puissants m'attachent désormais à la France pour que je consente à la quitter. »

Si cette réponse laissa du vague dans l'esprit de quelques uns, elle fut du moins

fort satisfaisante pour M. Revel. Peu lui importait, en effet, que Robert se mariât ou non, pourvu qu'il restât près de lui. Les impressions d'Hélène furent bien différentes. Chacune des paroles du jeune homme éveillait en elle une douleur qu'il lui fallait cacher sous un sourire.

Voulant à tout prix faire cesser cet entretien, elle profita d'un silence pour demander au nouveau venu s'il avait des détails à donner sur un drame conjugal dont son quartier venait d'être le théâtre, et qui, depuis plusieurs jours, défrayait la chronique parisienne. Robert rapporta ce qu'il savait, et, comme toujours, les opinions furent divisées; les uns prirent parti pour la femme, les autres pour le mari, ce qui donna lieu à une discussion assez vive.

— Que le mariage est donc chose grave ! fit une personne en manière de conclusion.

— Oui, surtout dans un pays où règne l'indissolubilité, appuya M. Revel, et cependant nous sommes chaque jour témoin de la légèreté qu'on apporte dans l'accomplissement de cet acte si important. On prononce le « oui » fatal qui enchaîne deux destinées, sans s'être aucunement assuré de la valeur

morale de son conjoint. Chacun se préoccupe bien plus des convenances du monde que de celles du caractère et des goûts. On n'affronterait pas si aisément les hasards du mariage, si on réfléchissait un peu aux souffrances et aux dangers d'une union mal assortie.

— Il ne peut y avoir union dans le sens strict et rigoureux du mot qu'entre deux âmes vibrant à l'unisson, reprit M. Ashton. Or, le genre d'éducation que reçoit la femme creuse un abîme infranchissable entre son esprit et celui de l'homme. Tandis que l'un, nourri de fortes études, aspire au progrès, l'autre, saturée de préjugés, se fait l'auxiliaire de toutes les réactions. De là naît un antagonisme qui aboutit, selon le tempérament des gens, soit à une éclatante rupture, soit à un crime comme celui dont nous parlions tout à l'heure. Il serait grand temps qu'on s'occupât un peu du relèvement moral et intellectuel de la moitié du genre humain.

— Seriez-vous un apôtre de l'émancipation des femmes ? » fit un tout jeune homme, d'un air important et légèrement railleur. C'était un voisin de campagne qui posait pour le bel esprit, et se lançait, à tort et à travers, dans toutes les discussions.

— Vous rendez-vous bien compte, monsieur, de la valeur de cette doctrine qui semble provoquer vos sarcasmes ? lui répondit posément Robert. Le peu d'expérience que comporte votre âge m'autorise à en douter.

— A défaut d'expérience, le bon sens suffit pour faire justice de certaines utopies tellement extravagantes.....

— Pardon, le bon sens nous apprend aussi à ne jamais formuler un jugement sans l'appuyer sur une base quelconque. Avez-vous bien étudié la question que vous venez de soulever? Avez-vous sur elle une opinion sérieuse et raisonnée qui vous permette de la traiter sur l'heure ?

— J'avoue ne l'avoir pas trouvée d'un intérêt assez considérable pour y arrêter longtemps mon esprit, fit le petit monsieur sensiblement décontenancé.

— Aborder une discussion sans être en mesure de la soutenir peut, à votre âge, passer pour une étourderie ; mais se moquer de ce qu'on ignore prend toujours un autre nom qui sonne plus désagréablement à l'oreille. Songez-y, jeune homme. Et, lui tournant le dos, Robert s'excusa de la tournure qu'avait prise ce débat.

— Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, dit une dame, puisque c'est notre cause que vous plaidez ; mais je me demande pourquoi elle compte si peu d'adhérents dans notre pays, tandis qu'ailleurs elle paraît avoir à son service tant d'intelligences et de dévouements.

— La raison en est fort simple, répondit Hélène : ceux qui se croient atteints dans leur suprématie par nos revendications, emploient pour les anéantir une arme à laquelle rien ne résiste en France, c'est le ridicule. Sa griffe se pose immédiatement sur tout essai de réforme sociale nous concernant. Une proposition bonne et utile en soi donne toujours lieu à quelques théories plus paradoxales que pratiques. Ce sont elles qui servent de cibles à l'attaque. Les plus habiles les présentent sous une forme plaisante et bouffonne, le public rit et le tour est joué. Ici, on ne peut plus s'intéresser sérieusement à ce qui a tout d'abord provoqué l'hilarité.

— Cela est vrai jusqu'à un certain point, madame, reprit Robert ; mais, s'il est beaucoup d'esprits superficiels se laissant trop facilement circonvenir, il en est d'autres, Dieu merci, qui, dans toute idée neuve, voient

matière à réflexion, et ne l'accueillent ou ne la rejettent qu'après mûr examen. Ceux-là, pour un motif ou pour un autre, peuvent se montrer récalcitrants à l'égard des innovations, mais ils finissent, tôt ou tard, par se laisser convaincre, et l'opinion ne tarde pas à les suivre. Ainsi, relativement à la question qui nous occupe, et laissant de côté quelques points controversés, il est impossible qu'on méconnaisse longtemps la nécessité de combattre l'ignorance chez la femme, cette ignorance que l'Eglise exploite chez vous avec un soin jaloux, et qui constitue son plus puissant levier. Que les adversaires d'une instruction plus complète, plus étendue pour la femme, ne viennent point arguer contre elle d'une infériorité qui n'existe pas à l'état de nature. Nous voyons, par des exemples assez nombreux, jusqu'à quelle hauteur elle peut s'élever, quand elle a reçu ou qu'elle s'est donné à elle-même une bonne direction. Etant l'égale de l'homme, elle a droit, comme lui, aux bienfaits de la science et à la libre expansion de ses facultés. Nous devons donc l'aider, par tous les moyens possibles, à sortir de l'ornière creusée sous ses pas. Nous oublions trop que c'est à elle qu'incombe la tâche difficile,

délicate et importante d'élever nos enfants, de leur donner cette première impression qui influe sur tout le reste de leur existence.

« L'avenir d'un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère, » a dit avec raison Napoléon Ier. Nous reconnaissons volontiers la vérité de cet axiôme, et, par une étrange aberration d'esprit, nous ne faisons rien pour préparer nos femmes à l'austère et sublime fonction de la maternité. Cependant, comment veut-on qu'une mère ignorante, dont l'intelligence, peu ou mal cultivée, est incapable d'arriver à la compréhension de ses vrais devoirs, comment veut-on, dis-je, qu'une telle mère puisse former le caractère de ses enfants, diriger leurs instincts, éclairer leur conscience, les mettre enfin en état de gouverner leur vie. Comment s'y prendra-t-elle pour les armer contre les difficultés de l'existence, si elle n'a ni assez de raison, ni assez de savoir et d'expérience pour résister à ses propres passions, et pour marcher droit dans la vie sans appui.

— Il faut convenir, dit un vieillard, que notre siècle n'a pas fait de grands progrès sous le rapport de l'éducation des filles. Autrefois, on cherchait encore à leur mettre quelque

chose dans la tête et dans le cœur ; aujourd'hui, on ne s'occupe plus que de la partie la plus matérielle de leur précieuse personne. On les pare comme des châsses, on les choie, on les dorlote ; elles deviennent dans la famille comme des constellations autour desquelles gravitent les parents, ainsi que feraient d'humbles satellites. A peine sorties du couvent où elles ont reçu une instruction insuffisante et des principes superficiels, nos jeunes filles sont jetées dans le monde, pourvues de tous les appâts désirables pour la pêche au mariage. Leur prédisposition les porte à accepter le premier visage masculin qui se présente, pour peu qu'il flatte leur amour-propre par quelque endroit. Quant aux considérations de sentiments, elles sont écartées comme étant d'intérêt secondaire, et souvent plus nuisibles qu'utiles en ces sortes d'affaires. Plus tard, si le mari ne donne pas assez sous ce rapport, l'amant y suppléera. La jeune fille se marie donc sans savoir à quoi l'engage le contrat qu'elle va signer ; elle ignore le côté pratique, sérieux et utile de la vie, son imagination ne lui en ayant jamais retracé que le côté séduisant; aussi, quand, sans préparation, sans transition, les réalités lui apparaissent, la pauvre âme dévoyée

vient se heurter à tous les écueils : et voilà l'épouse que nous réservons à nos fils. J'estime comme vous, monsieur, que nous sommes de grands coupables d'avoir écarté la femme de tout ce qui pouvait donner plus de maturité à son esprit, plus de vigueur à son caractère. Il fallait l'enlever à ses occupations frivoles en la faisant vivre davantage de notre vie, en lui laissant la liberté de penser et de raisonner, au lieu de rire comme des sots, passez-moi le mot, de celles qui considèrent comme un devoir de s'instruire sans cesse et de se tenir au courant de toutes les questions qui intéressent l'humanité, y compris la politique. Plût au ciel que nous eussions eu plus de « bas-bleus » en France, nous n'aurions peut-être pas à déplorer, dans la génération actuelle, cet énervement moral, cette dégénérescence intellectuelle qui nous fait envisager l'avenir avec effroi. Mais, dites-moi, M. Ashton, croyez-vous sincèrement que nos contemporaines, abstraction faite des brillantes exceptions qui se produisent, soient aptes à remplir, dès maintenant, les devoirs qui sont le corollaire des droits civils qu'elles réclament.

— Oui, monsieur, car la femme possède une faculté d'assimilation qui la place promptement

au niveau de toutes les situations. Quand vous l'aurez relevée à ses propres yeux, et qu'elle se verra appelée à concourir d'une façon active au bien-être universel, elle ne tardera pas à acquérir, j'en suis persuadé, les qualités nécessaires à ses nouvelles fonctions. N'est-ce donc pas d'ailleurs une indignité légale que de maintenir toute une portion de l'humanité dans l'éternelle dépendance de l'autre, en vertu du droit du plus fort, car quelle autre raison alléguer ? Les femmes sont-elles moins capables que des paysans illettrés, émancipés par leur vingt-et-unième année, de figurer comme témoins dans les actes publics et privés ? Leur signature ne saurait-elle, juridiquement, avoir la même valeur que celle de leurs valets ? Enfin, ne peuvent-elles, et pour quelle cause, posséder sur leurs enfants une autorité analogue à celle de leurs maris, et sur leur propre fortune des droits identiques. Il y a là une question de justice qu'il faudra bien résoudre un jour, en accordant à nos compagnes la place qui leur est due dans la famille et dans la société. »

Chacun voulut émettre son avis sur ce grave sujet, et la discussion se poursuivait vivement quand l'arrivée de quelques visiteurs

vint interrompre le débat, et permettre à Hélène de se retirer. Elle avait hâte d'être seule pour délibérer avec elle-même sur le parti qu'il convenait de prendre, dans le cas où Robert prolongerait tant soit peu son séjour à la Roseraie. En sa présence elle se sentait dominée par un charme si puissant, qu'accepter de vivre encore quelques jours auprès de lui, c'était perdre le fruit de tous les efforts que faisait sa raison pour amener l'oubli ; c'était faire pénétrer plus avant dans son cœur la fatale passion qu'il lui inspirait, et dont le symptôme pouvait apparaître dans ses yeux ou dans sa voix, souvent rebelles à sa volonté. A tout prix elle voulait éviter la prolongation d'une rencontre si préjudiciable à son repos.

Tout en se livrant à ses réflexions, Mme de Rocheville s'acheminait vers un petit bois attenant à la propriété de M. Revel, et qui était le but habituel de ses promenades. Le soleil et le grand air lui avaient toujours été salutaires, en dissipant les préoccupations de son esprit.

Elle se dirigea vers les parties les plus solitaires du bois. Là, seule en présence de la nature, dans ce grand et solennel silence, elle

s'interrogea sincèrement, et put se rendre ce témoignage si précieux pour une conscience délicate, qu'elle n'avait aucun reproche sérieux à se faire. Il avait été au-dessus de son pouvoir de donner à son existence une direction plus en harmonie avec ses idées et ses goûts ; elle avait été obligée de suivre celle que le destin lui avait imposée, employant toute son énergie à faire taire des aspirations qui voulaient être satisfaites. Elle croyait en avoir triomphé, et voilà qu'elles se réveillaient plus impérieuses que jamais, ramenant la nécessité de les combattre de nouveau, d'autant mieux que celui qui les avait ravivées passait près d'elle indifférent, ayant au cœur le souvenir d'une autre femme.

Cependant, cet homme, elle ne pouvait se défendre de l'aimer avec toute la violence d'un premier amour. Ce qu'elle avait éprouvé autrefois pour son mari n'était qu'un de ces sentiments qui résident plus dans l'imagination que dans le cœur. Comme la plupart des jeunes filles qui se marient, Hélène avait plutôt aimé l'homme que l'individu dans celui qu'elle avait accepté sans le connaître. Ah ! que ne rencontra-t-elle alors un autre Robert ! Combien différente eût été sa vie !

Elle s'absorba longtemps dans cette pensée qui fit passer devant ses yeux une vision enchanteresse de bonheur intime, de félicités inconnues. Les aboiements d'un chien la firent sortir de sa rêverie. Elle secoua la tête comme pour en chasser une pensée importune, tandis qu'un profond soupir soulevait sa poitrine.

Elle allait continuer sa route, quand un bruit insolite la fit se retourner. C'était Stop, le bel épagneul de M. Revel qui, l'ayant aperçue, accourait à travers bois pour la rejoindre. D'un bond il fut à ses pieds et sauta joyeusement autour d'elle. Mme de Rocheville passa sa main sur la tête fine de l'animal qui répondit à ses caresses par un grognement d'aise. Tout à coup une voix, dont l'intonation lui était bien connue, appela le chien qui continua d'aboyer sans quitter la place ; et Hélène immobile, pétrifiée, ne sachant si elle devait fuir ou rester, se trouva bientôt en présence de celui dont sa pensée ne pouvait se détacher.

— Pardonnez-moi de venir troubler votre solitude, madame, fit M. Ashton en s'inclinant. Je pourrais vous laisser croire que cette rencontre est l'effet du hasard, mais je préfère

avouer simplement que je vous cherchais, et je dois des remercîments à Stop pour m'avoir aidé à vous trouver. Me permettrez-vous de vous accompagner dans votre promenade ? » ajouta-t-il d'un air si calme et si grave, qu'Hélène eut presque honte de son trouble. Elle hésita néanmoins, mais ne put refuser, tant il y avait de franche loyauté dans le regard ferme et viril du jeune homme ; puis, sa voix avait quelque chose d'austère et de persuasif qui lui en imposa. Elle fit un signe d'acquiescement ; parler eût pu trahir son émotion. Ils marchèrent lentement, côte à côte, de ce pas machinal si favorable à la causerie.

— J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous hier, madame, pour vous offrir mes hommages avant mon départ, dit Robert. Je vais passer un mois ou deux en Angleterre.

— Et vous partez bientôt ? fit Hélène d'un ton qui marquait plus d'intérêt qu'elle n'en eût voulu montrer.

— Après-demain, selon toute probabilité. »

Quel pitoyable logicien que le cœur? Il y avait quelques minutes, la jeune femme cherchait le moyen de s'éloigner de Robert, de cesser tous rapports directs avec lui, elle

désirait même le voir quitter la France ne fût-ce que momentanément, et voilà que, en apprenant la réalisation de son souhait, elle éprouvait une réelle souffrance.

Elle devinait le but de ce voyage, et s'attendait à en entendre l'aveu, car c'était sans nul doute pour lui faire part de son mariage que M. Ashton avait cherché à la voir. Mais jamais celui-ci n'avait paru d'humeur plus silencieuse. Il semblait distrait, et ne répondait que par monosyllabes aux paroles qu'Hélène lui adressait pour cacher son embarras.

— Pensez-vous retourner cette année à Cauterets, madame? » dit-il soudain, en frappant du bout de sa canne les grosses racines qui faisaient saillies dans l'allée.

— Je l'ignore, monsieur; mes projets ne sont pas encore arrêtés pour la saison.

— Quel pays pittoresque! et quel agréable séjour j'y ai fait l'an dernier! » continua Robert, comme se parlant à lui-même.

Hélène se taisait; elle trouvait cruel qu'on vînt évoquer en ce moment un pareil souvenir; car, comme Dante l'a dit excellemment : « Il n'est pas plus grande douleur que se rappeler le temps heureux, dans les jours d'affliction. »

Elle fit d'inutiles efforts pour amener la conversation sur d'autres sujets. M. Asthon, après s'être remémoré divers incidents de leur voyage, poursuivit impitoyablement.

— Avez-vous encore présentes à la mémoire les difficultés de notre ascension et surtout les magnificences que le sommet nous gardait en réserve ?

— Ce spectacle n'est pas de ceux qu'on peut oublier, monsieur. Mais pardon, je crois qu'il serait prudent de rentrer, le temps me paraît menaçant.

— Voilà, madame, de quoi dissiper votre appréhension ! » Robert indiqua du geste une large raie lumineuse qui traversait une allée latérale moins touffue que celle qu'ils suivaient. Hélène baissa la tête. Quel empire cet homme exerçait-il donc sur elle ? Elle voulait partir, et n'avait pas la force d'affirmer sa volonté ! Une crainte mystérieuse s'emparait d'elle ; ses nerfs étaient tendus à se briser. Ne se sentant plus maîtresse de ses impressions, elle s'arrêta de nouveau, manifestant ainsi son désir de ne pas aller plus loin.

Robert la considérait depuis un moment avec une attention toute particulière. Il se rapprocha d'elle, et de sa voix la plus grave et la plus émue :

— Qu'avez-vous ? lui dit-il doucement. Depuis huit mois que je vous vois presque chaque jour et que.... je vous aime, vous ai-je une seule fois donné le droit de redouter ma présence ? »

Nous renonçons à décrire l'effet que cette révélation inattendue produisit dans l'âme passionnée de la jeune femme. L'anxiété, le doute qui la saisirent tout d'abord, disparurent promptement devant le regard éloquent de Robert, qui exprimait avec une rare puissance le sentiment qu'il venait de dévoiler. Elle se sentit aimée, profondément, sincèrement aimée, et sa physionomie s'illumina soudain de la plus radieuse expression de bonheur que puisse refléter un visage humain.

C'eût été pour Robert un aveu suffisamment explicite, s'il n'avait déjà su à quoi s'en tenir sur ce sujet. Il prit en souriant la main d'Hélène, la posa sur son bras et, tout en s'acheminant vers la lisière du bois, lui parla de cet amour qu'il avait senti naître et se développer en lui à mesure qu'il entrevoyait mieux les points intimes de communication qui existaient entre leurs deux natures.

Hélène l'écoutait ravie ; un hymne d'allégresse s'élevait du fond de son âme subite-

ment ranimée et consolée. Avoir à elle seule l'amour d'un homme aussi grand par le cœur que par l'intelligence, pouvoir lui parler de tout ce qui l'intéressait, lui communiquer ses sentiments, ses impressions : ce bonheur dépassait tout ce qu'elle eût osé rêver.

Avant de quitter l'allée ombreuse témoin de leur confidence, Robert s'arrêta, retira la main qui reposait sur son bras, et la gardant dans les siennes :

— Séparons-nous ici, dit-il, pour ne pas donner prise aux commentaires désobligeants de ceux qui pourraient nous voir rentrer ensemble... Je vais m'éloigner de vous pour quelque temps. Le voyage que je viens de vous annoncer ne peut se retarder, je suis seulement libre d'en abréger la durée ; c'est vous dire que mon absence ne sera pas longue. » Puis, enveloppant la jeune femme de ce beau regard caressant qui donnait tant d'attrait à sa physionomie : « Au revoir, ma chère Hélène, ajouta-t-il, j'emporte avec moi de radieuses espérances, car je vois, je sens, je suis certain que vous m'aimez. » Pour toute réponse, Hélène, dans un mouvement rapide et instinctif, plaça son front à la hauteur des lèvres du jeune homme, qui y déposa un long

et chaste baiser ; et, la quittant brusquement, il s'enfonça dans le bois, tandis que sa compagne regagnait à pas lents la grille du cottage.

Elle avait peine à respirer, tant l'immensité de son bonheur l'oppressait. Ces mots magiques : « Je vous aime, » vibraient continuellement à ses oreilles; elle ne voyait rien au-delà. Quel beau et brillant soleil éclairait la vie naguère si désolée qui s'ouvrait devant elle ; et comme ces délices allaient largement compenser ses douleurs passées !

De retour à Paris, elle vécut durant une quinzaine de jours dans un enivrement perpétuel, entretenu, ravivé par les lettres de Robert. Malgré la grande distance qui la séparait de lui, Hélène ne se sentait plus aussi isolée dans le monde. Un courant mystérieux mettait, lui semblait-il, sa pensée en communication avec celle de l'absent qui, visible pour elle seule, était toujours à ses côtés.

Elle reçut enfin la nouvelle de son arrivée, mais dans des termes qui lui causèrent une grande perplexité.

« Ma présence dans le Sommerset n'étant plus absolument nécessaire , lui écrivait M. Asthon, je compte prendre demain matin

la voie la plus directe pour revenir à Paris. Je ne puis d'ailleurs rien arrêter relativement à ma terre de Maywal avant d'avoir eu avec vous un entretien auquel sont subordonnés tous mes projets..... etc. »

Cette dernière phrase, dont elle cherchait à pénétrer le sens, rendait Hélène toute pensive. Bientôt une inquiétude vague la saisit. Quels étaient donc les desseins de Robert, et de quelle chimérique espérance se berçait-il ?

Surprise elle-même par un aveu auquel elle était loin de s'attendre, son bonheur avait été si complet qu'il lui avait fait perdre de vue sa triste situation. Elle avait presque oublié que légalement elle n'était plus libre, qu'elle traînait toujours aux pieds la chaîne d'une union maudite que la mort seule pouvait rompre. Cette pensée traversa son esprit comme un trait aigu, et obscurcit un moment son brillant horizon.

Que faire alors ? Elle se sentait aussi incapable de renoncer à voir Robert que d'enfreindre l'un des grands principes de morale sur lesquels sa vertu se croyait solidement assise. Parmi les idées qui hantaient son cerveau, il s'en trouva une qui la rassura sur-le-champ. Non, tel qu'elle le connaissait, Robert

ne pouvait rien vouloir ni rien lui demander qui fût de nature à alarmer sa conscience. Un doute à cet égard eût été injurieux pour lui.

Forte de cette conviction, elle ne songea plus qu'au retour de l'absent qu'elle attendit avec une joie indescriptible et une confiance absolue. Quelle douce existence elle se promettait quand il serait là, non loin d'elle, avec toute facilité, pour l'un comme pour l'autre, de se voir souvent. Cette perspective ayant encore réveillé dans son esprit certains scrupules, elle se redressa comme une femme qui répond d'elle-même. Qu'avait-elle à craindre d'ailleurs? d'une part, la haute et calme raison de Robert jointe à sa rigidité de mœurs habituelle, de l'autre, le sentiment de sa dignité personnelle n'étaient-ils pas à ses yeux une garantie suffisante pour lui permettre de recevoir le jeune homme chez elle, en qualité d'ami, quand bon lui semblerait? « Certes, pensa-t-elle, il n'a pas manqué de femmes honorables et du meilleur monde, l'histoire en fait foi, qui, dans l'impossibilité d'épouser l'homme qu'elles aimaient, ne se croyaient pas pour cela obligées de lui fermer leur porte, et l'admettaient au contraire dans leur intimité sans arrière-pensée inavouable, se

contentant de cet amour platonique qui ne laisse pas de remords, et doit apporter dans les relations tant de charme et de poésie ! »

Ce raisonnement dénotait chez Hélène une grande inexpérience de la vie; car, outre que ces exemples qu'elle se remémorait étaient d'une authenticité douteuse, en tant que résultat final, ils ne prouvaient encore absolument rien : l'exception ne constitue pas la règle. Or, il en est bien peu qui pourraient s'exposer impunément aux conséquences d'une intimité trop étroite. Hélène ne tarda guère à l'expérimenter.

Quand Robert arriva, elle le reçut avec une effusion qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Elle était franchement heureuse et ne se contraignit pas pour le laisser voir.

Les deux jeunes gens causèrent d'abord du présent, si beau, si plein de promesses; puis, d'un commun accord, ils firent un retour vers le passé. Hélène raconta les tristesses dont ses jeunes années avaient été abreuvées, les grands chagrins qui leur avaient succédé et la catastrophe finale sur laquelle elle passa sans appuyer, laissant charitablement dans l'ombre une partie des faits qui l'avaient causée.

Robert, à son tour, apprit à la jeune femme

ce qu'elle savait déjà en partie sur son existence si brillante au début, si difficile et si laborieuse ensuite. Plus prodigue de détails que sa compagne, il n'omit rien de ce qui pouvait jeter quelque lumière sur sa vie intérieure, sur son caractère, ses habitudes et ses goûts. Evidemment, il attachait à cette sorte de confession une importance capitale qui marquait un but bien arrêté. Telle était du moins l'opinion d'Hélène en l'écoutant, opinion dans laquelle vint la confirmer le ton presque solennel de Robert, qui poursuivit en modérant un peu la voix :

— Quand la générosité d'un de mes parents vint améliorer mon sort et donner à ma position plus de stabilité et d'indépendance, je songeai à me marier. Arrivé à l'âge des liaisons sérieuses, isolé dans le monde, j'éprouvai, plus que tout autre peut-être, le besoin de me créer une famille. Je me mis donc à la recherche d'une femme au cœur bon et loyal, éclairé par une intelligence élevée, libre de toute idée préconçue, une de ces femmes enfin qui savent prendre leur part du fardeau commun, et l'alléger par leur tendresse et leur dévouement. Ces recherches m'ont conduit presque à la maturité de la vie, sans que j'aie

rencontré aucune jeune fille dont je voulusse faire ma compagne. La plupart m'ont semblé coquettes, fausses ou cupides. J'en ai vu de charmantes dans le monde, mais d'une nullité complète dans leur intérieur ; susceptibles de tenir un salon brillant, mais incapables de se faire à la vie plus simple du foyer..... Vous seule entre toutes, Hélène, m'avez paru digne d'être aimée, et apte à faire le bonheur d'un honnête homme. En vous j'ai trouvé le cœur que j'ambitionnais, rehaussé par un esprit qui n'est étranger à aucune grande et noble idée. Nos caractères se comprennent et se conviennent ; nos sentiments sont identiques, il doit en résulter un accord parfait.....

Ne vous semble-t-il pas que nos deux existences, si pleines d'analogies, étaient destinées à se rapprocher et à se joindre l'une à l'autre ? Aussi, renversant les obstacles que la sottise des hommes a mis entre nous et que ma raison désapprouve, je viens vous demander, après mûre réflexion, si vous voulez réaliser le plus beau rêve que j'aie fait de ma vie : Hélène, voulez-vous consentir à vivre avec moi et pour moi, en me laissant le soin de vous faire oublier, par mon affection, les tristesses de votre passé ? Dites, voulez-vous

être ma femme, la compagne fidèle de mon intelligence aussi bien que de mon cœur? »

Il se tenait debout devant elle, et la regardait avec une inexprimable tendresse. Le calme extérieur dont il avait l'apparence n'était peut-être pas tout à fait naturel, mais son attitude semblait aussi résolue que respectueuse.

Hélène, qui l'avait fort bien entendu et non moins bien compris, fut néanmoins quelques instants sans répondre ; elle le contemplait avec des yeux effarés, pâlissant et rougissant tour à tour. Toutes ses prévisions étaient en déroute, toutes ses idées bouleversées par cette étrange proposition, dont elle ne songea pas même à s'offenser. Car, pour que Robert se hasardât à la lui adresser, il fallait qu'il la crût acceptable. Mais alors, quoi?..... Serait-ce?..... Elle releva vivement la tête, et d'un air anxieux et perplexe :

— Vous savez, Robert, que je ne suis pas libre, fit-elle exactement comme si elle en eût douté.

— Je sais que vous pouvez reprendre sans scrupule cette liberté qu'on vous dénie, et qui est la première de toutes, à mon avis, puisqu'elle implique le droit qu'a tout être

humain de se posséder. » Il alla se rasseoir à quelques pas de la jeune femme et continua : « Vous ne vous êtes liée jadis que sous certaines conditions, que sur la foi de certaines promesses. Les engagements qui seuls ont pu déterminer votre mariage n'ayant pas été remplis, — la séparation qui vous a été accordée l'indique, — vous êtes aujourd'hui affranchie de toute obligation, vous rentrez de plein droit en possession de vous-même.

— Vous oubliez la loi qui nous régit, mon ami, » objecta timidement Hélène. Sur un geste de dénégation du jeune homme elle reprit aussitôt :

— Me conseillez-vous donc de m'insurger contre elle ?

— Pourquoi pas, si elle vous opprime sans nécessité absolue, sans justice et sans pitié ? C'est notre soumission qui fait la force des préjugés sociaux, et je considère comme tels une institution qui s'appuie moins sur l'équité et la raison que sur la routine ; qui ne s'inspire, pour subsister, que d'un dogme religieux que l'Eglise a mis quatre siècles à fonder, et dont beaucoup récusent l'autorité.

Une loi qui condamne fatalement toute une catégorie de personnes au malheur ou à

l'adultère, qui oblige à chasser les sentiments les plus naturels du cœur humain, et pousse au crime par la contrainte qu'elle impose ; eh bien, je ne crains pas de l'affirmer, une telle loi, qui pèse si douloureusement sur tant d'existences, est une loi mauvaise qu'on doit se hâter d'abroger.

— Sans doute, dit Hélène pensive, mais en attendant elle est toujours en vigueur, et je reste sous sa puissance. » Elle s'arrêta et reprit d'une voix plus basse : « Oh ! si j'étais convaincue qu'une tentative d'affranchissement de ma part ne fût pas coupable !.....

— On a toujours, madame, le droit de se soustraire par la fuite à un châtiment immérité. La faute reste à la loi qui ne laisse que cette issue. Et qui oserait reprocher à la femme séparée, de demander à un mariage libre ce bonheur domestique qu'il lui est interdit de chercher dans une union légale ? D'ailleurs, la faute ne consiste pas dans l'acte par lui-même, mais bien dans la façon de l'envisager et de l'accomplir. »

Il reprit après un silence : « Tout ce qui s'écarte de la règle commune est, je ne l'ignore pas, mal interprété par le monde. Mais vous sachant assez forte pour marcher à mes côtés

dans l'avenir difficile qui pourrait être notre partage, je réitère sans hésitation l'offre que je viens de vous faire. Je ressens pour vous, ma chère Hélène, non ce genre d'affection qui se fonde uniquement sur l'attrait momentané du plaisir, mais bien cet attachement réfléchi de l'âge mûr, qui ne meurt qu'avec nous, cette tendresse sans borne qu'on doit éprouver pour la femme qu'on veut associer à son existence. Nous sommes seuls et libres tous les deux, fuyons ensemble vers un pays plus hospitalier, quel qu'il soit. Si le mien ne vous agrée pas, choisissez-en un autre. Je suis un peu cosmopolite, ma patrie est la terre entière. Là, où vous vous arrêterez, je planterai ma tente; et, s'il vous répugne de recourir à une loi étrangère pour donner à notre mariage sa sanction légale, notre union n'en conservera pas moins, soyez-en persuadée, le sérieux et la dignité qui font si souvent défaut aux unions régulières, maintenant surtout que les considérations d'argent priment toutes les autres. Notre contrat n'aura que Dieu pour témoin, il ne reposera que sur notre loyauté, sur notre estime mutuelle et sur notre amour, mais c'est plus qu'il n'en faut pour garantir l'avenir. Si cette

situation en dehors des usages ordinaires de la vie ne vous effraye pas, si vous vous sentez assez d'affection et de confiance pour acquiescer à mes désirs, eh bien, acceptez ma promesse de fidélité, et donnez-moi la vôtre. » Alors, la physionomie haute et fière du jeune homme prit une expression suppliante que nul ne lui avait peut-être jamais vue.

Hélène, le front baissé, l'avait écouté avec la plus grande attention. Mais trop émue pour conserver sa netteté de jugement accoutumée, elle demeurait indécise en présence des idées contradictoires qui se pressaient dans son cerveau. L'air de conviction, si simple et si profonde, dont Robert avait accompagné ses paroles, l'avait ébranlée. Sa proposition, qui avait fait passer sur son visage un éclair de joie et de fierté, était bien ce qu'elle pouvait le plus ambitionner sur la terre. Elle ouvrait devant son imagination des perspectives pleines d'enchantements qui comblaient tous ses vœux. Elle mettait tout à coup à sa portée ces jouissances infinies de la vie intime, qu'elle avait si longtemps et si inutilement rêvées. Pour entrer en possession de ce bonheur certain et durable, elle n'avait qu'un mot à dire, et cependant

elle restait muette. C'est qu'au milieu du tumulte de ses pensées s'élevait une voix qu'elle était trop habituée à écouter pour ne pas l'entendre distinctement. Toutes les parties de son être, qui tendaient vers une prompte acceptation, se soulevaient contre elle sans parvenir à l'étouffer. « De quelque façon que se puisse qualifier l'acte qu'on te propose, disait cette voix inflexible, de quelque nom qu'on le pare, il n'en reste pas moins blâmable en soi. Quoi qu'on te dise, c'est toujours une faute d'entrer en rébellion contre la loi, les mœurs et l'opinion. Si tu consens à devenir la maîtresse de cet homme, tu perds tout droit à l'estime des autres et à la tienne propre. Choisis. » Hélas, il faut bien l'avouer pour être véridique et ne pas donner à notre amie plus d'héroïsme qu'elle n'en avait, les idées que Robert venait d'émettre étaient si bien d'accord avec l'irrésistible penchant qui l'entraînait vers lui, sa parole avait tant d'autorité sur son esprit qu'elle hésita encore.

Ces pensées, longues à analyser, passaient rapidement dans sa tête. Enfin, forcée par les nouvelles sollicitations de Robert de prendre un parti , elle essaya de capituler avec sa conscience.

— Est-il donc nécessaire de prendre une décision aussi grave, dit-elle sans lever les yeux, et d'une voix qui tremblait légèrement, ne pouvons-nous l'ajourner ? Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Nous sommes encore assez jeunes pour attendre. Dans quelques années peut-être..... pourrai-je être à vous sans remords.

— Et en attendant cette éventualité, sur laquelle vous ne comptez guère plus que moi, je suppose, que ferons-nous ?

— Mais nous continuerons à nous voir comme par le passé, et avec bien plus de charme encore.

— Où cela ?

— Ici même et dans les maisons où nous avons l'habitude de nous rencontrer.

— Et puis ?...

— Et puis... et puis nous nous aimerons, fit Hélène en soutenant de ses grands yeux étonnés le regard droit du jeune homme. Celui-ci eut un léger sourire. S'attendant sans doute à cette résistance, il n'en parut pas autrement affecté. Il rapprocha son siège de celui de son amie, et lui dit en reprenant son air grave :

— Je pourrais vous laisser vos illusions sur

les conséquences de nos entrevues, si je ne désirais nouer avec vous qu'une liaison éphémère; mais tout autres étant mes intentions, je crois de mon devoir de vous les enlever. Croyez-vous donc que, quand nous serons seuls ici, près l'un de l'autre, durant toute une soirée, — ce qui pourra arriver souvent, — croyez-vous, dis-je, que nos longs entretiens passeront uniformément des banalités de la conversation courante aux questions artistiques, littéraires ou scientifiques, sans aborder le chapitre de nos sentiments réciproques ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, quand nous serons entrés dans cette voie, sommes-nous assez sûrs de nous-mêmes pour affirmer que notre amour ne passera jamais les bornes du plus strict platonisme; que, n'étant retenus sérieusement par aucune obligation d'honneur, notre imagination et nos sens resteront toujours humblement soumis à notre volonté ? » Un léger frisson d'Hélène fut pour Robert une réponse suffisante. Il continua : « En s'exposant de la sorte à une tentation perpétuelle, voyez-vous, il arrive fatalement un moment où, malgré soi, on franchit des limites qu'on avait juré de respecter. Or, je ne veux pas profiter d'un moment d'exaltation, d'une heure d'entraîne-

ment, pour lier irrévocablement votre existence à la mienne : vous qui ignoriez, vous auriez le droit de me le reprocher plus tard, à moi qui savais. Comme il s'agit, entre vous et moi, d'un contrat aussi durable que nous-mêmes, c'est votre consentement libre et réfléchi que je sollicite. Voilà pourquoi je me suis hâté de faire une démarche destinée à trancher nettement la situation. Si vous me trouvez un peu trop prompt, vous ne pourrez du moins mettre en doute ma bonne foi... M'en voulez-vous, Hélène, de vous parler avec cette franchise un peu brutale ? »

Elle saisit la main qu'il lui tendait :

— Monsieur Asthon, vous êtes un honnête homme, lui dit-elle, et je serais fière de vous appartenir, si je n'étais retenue par tant d'entraves morales. Pourquoi donc, mon Dieu ! suis-je placée dans une aussi cruelle alternative ! ajouta-t-elle d'un accent désespéré. Car, je ne me le dissimule pas maintenant, il me faut choisir entre une séparation éternelle ou une union clandestine. A cette idée, deux sentiments contraires sont en lutte dans mon âme ; je vais de l'un à l'autre sans pouvoir faire un choix dans le chaos de pensées qu'ils font naître. Laissez-moi me recueillir avant

de prendre une décision qui demande plus de liberté d'esprit que je n'en peux avoir en ce moment.

— Soit, dit Robert, je me retire, et j'attendrai votre réponse avec confiance, car vous ne pouvez manquer d'être éclairée sur le peu de solidité du principe qui vous fait hésiter à me suivre. Non, je ne puis croire que j'aie caressé une chimère et fondé mon avenir sur une trompeuse espérance. Dites-moi s'il existe ici-bas une puissance assez forte pour désunir deux cœurs qui s'aiment sincèrement ? Je vous déclare que, pour entrer complètement en possession du vôtre, je saurai surmonter tous les obstacles, de quelque part qu'ils viennent. »

Son visage exprimait une mâle et tranquille résolution. Se rapprochant de la jeune femme, il la regarda quelques instants sans parler. Un peu allanguie par cette conversation énervante, elle se montrait dans toute la plénitude de sa grâce exquise. Cédant tout à coup à un désir vertigineux, Robert, l'homme fort et calme par excellence, lui prit la tête à deux mains, l'embrassa ardemment et s'enfuit aussitôt.

Quelques jours plus tard, il recevait la lettre suivante :

« Enfin ! le sacrifice est consommé, mon ami ! Quand vous lirez ces lignes, je serai déjà loin de Paris. Je pars la conscience tranquille, mais l'âme désolée. Ai-je besoin de vous le dire, Robert, aucun homme ne m'a jamais fait éprouver ce que je ressens pour vous. Je vous aime avec mon esprit et avec mon cœur ; je vous aime jusqu'à la limite du possible. Quant à ma confiance, la déclaration qui précède et que je signe de toutes les lettres de mon nom, doit vous la prouver suffisamment. Eh bien, malgré cet amour plein de sécurité, je refuse l'offre séduisante que vous m'avez faite. Dieu sait ce qu'il m'a fallu de courage pour sceller cette résolution. Vous m'avez parlé lundi avec une force de persuasion qui a été bien près de me convaincre. J'ai caressé un instant la pensée de vivre auprès de vous ; je m'y suis abandonnée comme à un songe dont on n'a pas la force de secouer le charme. Mais, dès que vous avez été parti, mon esprit a retrouvé toute sa lucidité, et alors une soudaine réaction s'est opérée en moi.

» Vous m'avez dit une fois, je m'en souviens, qu'il fallait toujours mettre sa vie d'accord avec ses principes. Or, les miens m'interdisent de vivre en dehors des conditions

sociales; ils m'ordonnent, comme un des premiers devoirs, la soumission aux lois, quelqu'entachées d'imperfection qu'elles puissent être. Dussent mon cœur crier et mes instincts combattre ma raison, je ne peux passer outre sans déchoir dans ma propre estime. Vous voyez donc qu'un mur infranchissable nous sépare, et que nous sommes condamnés à rester étrangers l'un à l'autre. N'allez pas croire que je blâme vos idées à ce sujet parce qu'elles diffèrent des miennes; nous ne nous plaçons pas au même point de vue, voilà tout. Je vous sais d'ailleurs incapable de conseiller un acte que vous croiriez répréhensible.

» Et maintenant, mon ami, pardonnez-moi le chagrin que je vous cause, en songeant à celui qui m'accable. Non, jamais mon cœur n'a été aussi oppressé qu'en ce moment. Je n'avais pas, paraît-il, assez souffert; il me fallait encore passer par cette heure terrible. Dans l'intérêt de mon repos, ne faites, je vous en supplie, aucune tentative pour me revoir et ébranler ma résolution, car vous m'obligeriez à prendre une mesure plus rigoureuse, et vous rendriez ainsi plus pesant encore un fardeau déjà bien lourd à porter. J'ai ouï dire

que le temps et l'absence émoussaient bien des sentiments. Dieu veuille que nous profitions, vous et moi, de cette bienfaisante influence!

» Je m'étais promis de vous écrire brièvement, mais cette lettre étant le dernier lien qui subsiste entre nous, je ne peux me résoudre à la terminer. Me voici au verso de la seconde feuille, et ma plume court toujours. Allons! un nouvel effort pour en finir! Sans vous en douter, Robert, vous m'avez donné l'autre jour le baiser d'adieu. Combien, hélas, j'ai été tentée de vous le rendre! J'ai compris ainsi, mieux que par le raisonnement le plus judicieux, qu'il n'est guère de vertu capable de résister longtemps à l'activité d'une passion; et c'est l'évidence de cette vérité qui m'oblige à vous fuir aujourd'hui.

» Adieu donc, mon ami, et, loin de m'en vouloir, plaignez-moi.

» HÉLÈNE GLORION. »

M. Ashton lut cette lettre jusqu'au bout, sans que rien décelât sur son visage la moindre impression. Il la parcourut une seconde, puis une troisième fois, la replia avec soin, la réintégra ensuite dans son enveloppe, et enfin

la rangea précieusement dans son portefeuille. Après quoi, toujours impassible, il se rendit à son atelier, et enleva de son chevalet une ébauche qui laissa à découvert la belle tête d'Hélène dessinée au pastel.

Un profond observateur doublé d'un amoureux avait seul pu saisir dans leurs mille détails, et arriver à rendre de mémoire, d'une façon aussi exacte, toutes les nuances de cette physionomie si pleine de sentiment et de vie. En considérant ce portrait dont l'expression était en parfaite harmonie avec le caractère de l'original, on comprenait que M. Ashton, suivant le précepte du peintre des Horaces, n'avait pas seulement regardé son modèle, mais qu'il y avait lu comme dans un livre.

Robert plaça son œuvre dans un jour favorable ; puis, s'éloignant un peu, il l'examina longuement. L'homme, plus encore que l'artiste, parut se délecter dans cette contemplation, et aussi dans les pensées qui l'accompagnaient. C'est qu'en effet ce long cri d'amour et de douleur dont la lettre d'Hélène lui avait apporté l'écho, l'avait plus satisfait que déçu. Il en augurait au gré de ses désirs. La fuite de Mme de Rocheville n'était à ses yeux que la conséquence d'une lutte prévue, mais qu'une

situation hors nature rendrait, croyait-il, impossible à soutenir.

Un peu plus tard il alla prendre ses crayons, et, tout en faisant quelques retouches : « Voilà, madame, comment je me prépare à vous oublier, » fit-il à demi-voix, comme si la petite oreille, qui se détachait nettement sur un fond grisâtre, avait été pourvue du sens auditif. « Une fois donné, mon cœur ne se reprend jamais, » poursuivit-il du même ton sans interrompre son travail. « Certes j'honore vos scrupules, mais je ne les partage pas, et ne suis nullement disposé à me soumettre à un arrêt qui ne vous satisfait pas plus que moi. Oh ! je ne vous importunerai point, je possède une assez forte dose de patience pour attendre le jour où vous vous apercevrez que le limon, dont Dieu nous a pétris, n'est pas fait pour lutter ainsi contre certaines exigences de la nature humaine, et que, n'étant liée par aucune considération de famille, vous faites seulement au monde un sacrifice que rien ne viendra jamais compenser... »

XIX

Tandis que Robert évoquait les raisons qui pouvaient lui permettre d'espérer en dépit des événements contraires, Hélène, suivie de son unique et fidèle servante, prenait, à la gare de Bordeaux Saint-Jean, le train qui devait l'emmener à Arcachon. Elle avait choisi, pour y établir sa demeure provisoire, cet endroit, qu'elle connaissait et aimait, de préférence à tout autre. Hélas ! de quel déchirement son départ n'avait-il pas été précédé ! L'altération de ses traits en témoignait encore.

Mme de Rocheville était, au moment où nous la rejoignons, dans cet état de lassitude, de vague indéfinissable qui succède aux grandes crises. Insensible et distraite, elle regardait sans la voir l'aride contrée qui se déroulait sous ses yeux, quand un rire argentin attira son attention sur ses compagnons de voyage.

Elle remarqua alors, pour la première fois, dans un coin du wagon, une dame en grand deuil qui écoutait sans sourire, d'un air indifférent, presque ennuyé, le joyeux babil de deux enfants, — les siens apparemment, — un petit garçon d'environ quatre ans et une petite fille qui en accusait trois à peine. Ces enfants et une jeune bonne qui s'évertuait à modérer leurs ébats, portaient également des vêtements noirs. Hélène ne prolongea pas un examen qui pouvait paraître indiscret; elle tourna les yeux du côté opposé, songeant à la profonde affliction de cette mère que la vue de ses beaux enfants ne parvenait pas à distraire. Bientôt des cris aigus la forcèrent à se retourner de nouveau. Le petit garçon s'était emparé sans façon d'un de ses journaux, tenté sans doute par la gravure qui s'étalait sur la première page, et le défendait énergiquement contre les prétentions de sa sœur qui lui en disputait la possession à grand renfort de coups de poings.

— Allons, Georges, disait la mère d'un accent qu'elle s'efforçait en vain de rendre sévère, donne-moi vite ce journal, il n'est pas à nous. »

Mais cette voix douce, un peu traînante,

ne semblait pas avoir grande autorité sur l'enfant : il s'échappa des mains maternelles et, élevant triomphalement au-dessus de sa tête sa précieuse conquête, il s'enfuit à l'extrémité du wagon, auprès d'Hélène qui le retint doucement. Elle lui murmura à l'oreille des paroles magiques sans doute, car elles suffirent à vaincre son obstination. Non-seulement il rendit le journal, mais il alla encore, sur l'ordre de sa propriétaire, le porter à sa petite sœur.

La jeune femme, que nous appellerons dorénavant Mme Verneuil, après avoir adressé ses excuses à sa compagne, la remercia de l'heureux résultat de son intervention. Ce léger incident ayant suffi pour mettre en rapport les deux voyageuses, une conversation à bâtons rompus ne tarda pas à s'engager entre elles. L'une et l'autre éprouvaient le besoin d'échapper aux importunes pensées qui venaient les assaillir. On causa d'abord du soleil et de la pluie. Après ces préliminaires, l'entretien chemina si vite que, quand le train arriva à destination, Hélène avait appris ou deviné beaucoup de choses. Entre autres, elle crut pouvoir inférer de ce que lui avait dit sa compagne, qu'elle avait perdu son mari tout récem-

ment, que sa propre famille habitait un pays lointain, et qu'elle allait rejoindre à Arcachon, où ils avaient passé l'hiver, son beau-père et une belle-sœur, veuve comme elle, mais beaucoup plus âgée ; qu'enfin la villa qu'ils occupaient dans la forêt étant louée pour la fin du mois suivant, ils s'en retourneraient tous ensemble, à cette époque, dans une maison de campagne que M. Verneuil possédait aux environs de Lesparre.

La jeune veuve ayant trouvé sa belle-sœur à la gare, lui présenta Hélène qui se disposait à se rendre à une agence. Mme Hervey s'offrit obligeamment à lui faire visiter quelques logements de sa connaissance, ce qui fut accepté avec autant d'empressement que de gratitude.

Hélène trouva, à proximité de la mer, un petit appartement à son gré ; elle s'y installa sur-le-champ, et alla, dès le lendemain, remercier celle qui le lui avait procuré.

L'extérieur de Mme de Rocheville la recommandait suffisamment. Elle vit bien à l'accueil qui lui fut fait dans la famille Verneuil, qu'on était tout disposé à nouer avec elle ces relations de voisinage qui, dans les villes d'eaux, s'établissent avec tant

de facilité, et elle n'eut garde de laisser échapper une aussi belle occasion de dissiper des souvenirs qu'elle s'efforçait vainement d'écarter. Ordinairement si réservée à l'égard des nouvelles connaissances, Hélène accueillit donc celles-ci comme une bonne fortune. C'était surtout dans l'intérêt de sa belle-sœur que Mme Hervey cherchait à attirer la jeune femme. Depuis cinq mois qu'elle était veuve, son chagrin, au lieu de s'apaiser, allait toujours croissant. Rien n'avait le pouvoir de la distraire ; et cette insouciance presque maladive alarmait fort la bonne dame. Elle fit part de ses inquiétudes à Mme de Rocheville qui se proposa d'user de tous les moyens pour secouer cette nature un peu indolente, à laquelle toute force réactive faisait entièrement défaut.

Cette tâche était digne de celle qui l'entreprenait, et méritait bien sa récompense. Hélène oublia un peu ses propres blessures en pansant celles d'une autre. Son cœur malade et tourmenté par la passion puisa dans le sentiment de son utilité le remède le plus efficace.

Elle parvint graduellement à rattacher Mme Verneuil à la vie, en faisant vibrer dans son cœur la corde maternelle. Elle l'intéressa

à ses enfants, lui fit sentir la nécessité de s'en occuper d'une façon exclusive, et lui rendit en cela un double service, car les pauvres petits étaient fort mal élevés, par leur grand-père d'abord, qui usait à leur égard d'une condescendance sans limite, puis par leur tante qui, avec la louable intention de réagir, tombait dans l'excès contraire, et déployait une sévérité intempestive encore plus pernicieuse que l'indulgence systématique qu'elle voulait combattre. Par une voie différente, ils arrivaient l'un et l'autre au même résultat : les enfants n'avaient pour eux ni soumission ni respect, et passaient de l'état de tyrans à celui d'insurgés, selon les personnes et les circonstances. Hélène ne manqua pas de laisser entrevoir à la jeune mère les déplorables conséquences d'une semblable éducation. C'était l'éternel sujet de leurs entretiens, dans les longues promenades qu'elles faisaient ensemble chaque après-midi.

— Vraiment, lui dit un jour Mme Verneuil encore peu convaincue, vous croyez qu'à l'âge de mes enfants l'éducation est une affaire si importante que je m'y doive consacrer dès maintenant ?

— Oui certes, madame, on l'a dit mainte

fois, mais on ne doit pas se lasser de le répéter, les principes gravés au début de la vie sont, dans la généralité des cas, indélébiles, et l'avenir tout entier dépend souvent de la direction imprimée dans l'enfance.

— Mais que voulez-vous dire, que voulez-vous faire comprendre à un être dont la raison n'est pas développée ?

— A défaut de raison, cet être possède des instincts qui lui en tiennent lieu et le guident merveilleusement. Observez vos enfants et vous serez parfois étonnée, voire même déconcertée, par la logique de leurs réflexions. Ces petites imaginations sont toujours en travail, toujours en quête des causes, qui leur échappent moins peut-être qu'on ne pourrait le croire. Les enfants sont encore des observateurs pleins de sagacité ; ils savent fort bien pénétrer nos défauts, saisir notre côté faible et l'exploiter à notre insu avec une habileté surprenante. Ainsi, remarquez Alice quand elle veut obtenir quelque chose : s'adressant à son grand-père, elle ne perd pas son temps en périphrases ; à quoi bon ? elle fait carrément sa demande, d'un petit ton déjà impérieux et tranchant. Est-ce au contraire sa tante qu'elle sollicite : prenant alors son air le plus

câlin, elle prie, flatte, caresse jusqu'à entière satisfaction. Et vous croyez que le petit cerveau qui saisit toutes ces nuances, dans lequel s'élaborent toutes ces observations, serait incapable de vous comprendre ? Détrompez-vous, et surtout n'attendez pas que les défauts soient enracinés pour les combattre : la partie serait trop inégale. Il est grand temps, madame, de vous mettre à l'œuvre, croyez-moi. Non-seulement vous avez la charge matérielle de vos enfants, mais vous en avez encore la responsabilité morale, et elle peut être lourde. Songez donc à tous les malheurs qu'un seul vice, moins que cela, un petit défaut de caractère que vous auriez laissé croître, peut engendrer à la longue.

— Vous me faites frémir. Mais en quoi consiste ma tâche, en somme ; et quelle règle dois-je suivre ?

— Elle consiste à développer simultanément chez vos enfants les sentiments du cœur, les facultés de l'esprit et les forces du corps. De règle fixe, précise, applicable à tous les cas, il n'en saurait exister ; tel moyen sera salutaire chez l'un et pernicieux chez l'autre. C'est à l'éducatrice qu'il appartient d'étudier le caractère des enfants qu'elle veut former,

et d'y adapter un système approprié à chacun d'eux. Agir différemment serait s'exposer à aller contre le but qu'on veut atteindre. Toutefois, il est un principe invariable dont il ne faut jamais s'écarter , car l'autorité tout entière, cette base fondamentale de l'éducation, lui est subordonnée, c'est de se montrer toujours et en toute circonstance invariablement juste, calme et ferme. Ainsi il est essentiel que les punitions, dont on ne doit pas abuser sous peine d'en atténuer les effets, que les punitions, dis-je, soient proportionnées aux fautes, et que, appliquées avec discernement, elles soient maintenues avec fermeté et sang-froid. Ne se laisser fléchir ni par les larmes ni par les supplications, et encore moins par les emportements. Les débuts seuls sont difficiles et pénibles ; l'enfant ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne gagne rien à persister dans un entêtement qui vient toujours échouer contre une volonté plus forte que la sienne. Seulement voici l'écueil : il faut que cette volonté ne se manifeste qu'à propos; il en faut user sobrement, d'une façon non arbitraire, pour ne pas briser le ressort de celle qu'on doit diriger et non détruire, et pour ne pas condamner l'enfant à une obéis-

sance passive qui ne servirait qu'à abaisser son caractère, à le rendre faible, sans énergie. Que vous lui adressiez une injonction, un refus ou une interdiction, n'omettez jamais de lui en donner le motif; c'est ainsi qu'il apprendra à se soumettre à la nécessité et à la raison; et remplacez autant que possible les sermons, plus ou moins stériles, par des arguments qui frapperont davantage son imagination. Il est encore un point capital, c'est de veiller à ce que vos actions soient toujours en rapport avec vos paroles; c'est, en un mot, de joindre l'exemple au précepte, car celui-ci n'a qu'une efficacité relative. Si vous êtes précisément affligée du défaut que vous blâmez chez votre enfant, quelle sera votre influence pour le combattre? Nulle, assurément. Telles sont à peu près, je crois, les règles générales à observer. Je vous l'ai dit, on se conforme, dans la pratique, aux dispositions particulières de chaque enfant.

— Mon Dieu! que tout cela me paraît d'une application difficile!

— Non, il s'agit simplement d'avoir beaucoup de patience et un grand fonds de tendresse, mais de cette tendresse éclairée qui sait sacrifier au besoin son repos, ses habitudes et ses

goûts, qui porte, enfin, à s'oublier soi-même au profit de ses enfants. N'est-ce pas un grand bonheur, dites-moi, d'instruire, d'amuser, de façonner ces petites créatures, de leur donner en quelque sorte une seconde existence ? J'admets que la tâche d'élever un enfant ne soit pas exempte d'ennuis, de soucis, de tracas, mais qu'est donc ce labeur comparativement au résultat qu'il peut donner ? Former une conscience, un caractère et une intelligence, est-ce une besogne indigne de tout effort ?

Cherchez donc à faire de vos enfants des âmes libres et vigoureuses, capables de se maîtriser. Ouvrez leur cœur à la compassion, et déposez-y la générosité qui porte à se rendre utile à ses semblables, l'équité qui enseigne à ne jamais empiéter sur le droit et sur la liberté des autres, la fierté qui ordonne de se suffire à soi-même. Eveillez en eux la notion du juste et du vrai. Cherchez leurs aptitudes pour les développer. Donnez à leurs facultés toute l'extension possible, et mettez-les en état d'en tirer parti. Dressez-les de bonne heure au travail, à l'ordre, à la propreté. Enseignez-leur à faire le bien pour le bien, à ne chercher que dans leur propre estime la récompense d'une bonne action. Donnez-leur, en

un mot, de bonnes habitudes d'esprit et de cœur; car, comme l'a dit un grand philosophe : « La vertu n'est dans l'homme que la connaissance de ses devoirs et l'habitude de les remplir. » Et quand vous aurez fait cela, madame, dans la mesure de vos moyens et de vos forces, vous pourrez alors revendiquer fièrement ce glorieux titre de mère que beaucoup possèdent, mais que trop peu méritent. »

Hélène s'était exprimée avec une chaleur, avec une conviction si communicatives, qu'elle entraîna sa compagne.

— Je veux suivre sur-le-champ vos conseils, lui dit-elle dans un élan d'enthousiasme. Grâce à vous, je comprends actuellement l'importance de mon rôle et tout l'intérêt qui s'y rattache. J'avais tort de me désespérer ; la vie me garde encore quelques beaux jours. Comment ne l'ai-je pas senti plus tôt ? »

Mme de Rocheville mit à profit ces bonnes dispositions. Elle poussa sans tarder la jeune mère à l'action, et l'aida à entrer résolument dans la voie des réformes, se gardant bien d'intervenir elle-même d'une façon directe, pour ne pas affaiblir l'autorité maternelle.

Il y avait beaucoup à redresser chez les deux enfants, mais Mme Verneuil apporta à

cette tâche un zèle de néophyte, qu'Hélène n'eut qu'à encourager et à soutenir. Mme Hervey la secondait de son mieux : sa propre méthode lui ayant mal réussi, Mme de Rocheville n'avait pas eu de peine à lui faire partager ses idées en matière d'éducation.

Tout marcha donc à souhait, même du côté des enfants qui, contents de voir leur mère s'occuper d'eux et fiers d'être traités en personnes raisonnables, ne se montraient pas trop récalcitrants. Aussi quand, après quatre semaines d'un régime bien appliqué, arriva le moment du départ, on put déjà constater, dans leur manière d'être, une amélioration notable.

— Que ce résultat plein de promesses vous engage à persévérer, » dit ce jour-là Hélène à Mme Verneuil en l'accompagnant jusqu'à la gare ; et, comme celle-ci manifestait quelques regrets de se voir privée d'un concours qui pouvait lui être encore bien utile :

— Vous connaissez les penchants bons et mauvais de vos enfants, lui répondit la jeune femme ; pour encourager les uns et réprimer les autres, vos propres observations, venant à l'appui de l'instinct maternel, vous guideront plus sûrement que je ne le saurais faire moi-

même. Je ne puis que vous engager à vous maintenir dans la même voie. Vous avez jusqu'ici évité la faiblesse, gardez-vous d'employer la rigueur systématique, de contrarier vos enfants sans nécessité absolue et surtout de les frapper. Il n'y a, que je sache, aucun enseignement à retirer d'un soufflet ; et le mouvement de colère auquel on obéit en usant de ce procédé ne peut qu'enlever beaucoup de prestige. Contentez-vous d'une simple observation pour une maladresse, une négligence ou une étourderie, réservant toute votre sévérité pour les défauts sérieux, tels que le mensonge, la colère, un acte d'insubordination ou de méchanceté. Le caractère opiniâtre et audacieux de Georges se câbrerait sans cesse et sans profit sous une discipline draconienne, tandis que celui de sa sœur, plus souple et plus craintif, ne tarderait guère à s'avilir dans le mensonge et l'hypocrisie qui lui serviraient d'armes défensives. D'ailleurs, sauf de rares exceptions, la douceur est un moyen d'action beaucoup plus efficace que la violence.

Je crois en outre qu'il est temps de donner à vos enfants les premiers éléments d'instruction, mesurant celle-ci, bien entendu, au développement de leur cerveau qu'il serait

imprudent de surmener; et, pour leur rendre l'étude moins aride, adressez-vous plutôt à leur intelligence qu'à leur mémoire. Il importe aussi de ne pas négliger chez eux les soins matériels. Laissez-les donc satisfaire, dans une certaine mesure, cette soif d'agitation et de grand air si propices à leur santé; qu'ils puissent jouer et sauter librement. Accoutumez-les peu à peu à la fatigue par des exercices du corps qui donneront non-seulement de l'agilité et de la souplesse à leurs membres, mais encore de la vigueur à leur tempérament.

Je ne vous donne pas ces conseils, madame, comme étant le fruit de mon expérience personnelle, mais je les crois néanmoins d'une pratique salutaire. Ce sont les observations que j'ai pu recueillir à ce sujet dans mon entourage, qui ont fondé mon opinion sur la façon de gouverner les enfants. Et, si j'avais eu le bonheur d'en avoir à élever, je ne leur aurais pas appliqué d'autre méthode que celle dont je vous recommande l'emploi. »

Mme Verneuil trouvait ces instructions trop sensées pour ne pas les accueillir avec empressement. Tout enflammée d'émulation, elle promit de les suivre exactement. Puis, comme le moment de la séparation était proche,

sa famille se joignit à elle pour exprimer à Hélène les sentiments affectueux qu'elle leur avait inspirés à tous ; chacun ayant trouvé agrément ou profit dans sa fréquentation, tenait à l'en remercier avant de la quitter.

Quand Mme de Rocheville vit s'éloigner le train qui emportait ses nouveaux amis, elle éprouva une sensation intense de vide et d'isolement. Ce départ la ramenait, encore une fois, brusquement, douloureusement à la réalité de sa situation. Sa pensée forcément distraite revint se fixer sur ce point avec une désespérante tenacité, comme pour se dédommager d'une trop longue contrainte.

Ainsi ce mois, si bien employé selon ses goûts, près d'une famille sympathique, ce mois, durant lequel elle avait fait une dépense d'énergie considérable, n'avait pas exercé sur elle l'action salutaire qu'elle en avait espérée. Il lui fallait recommencer la lutte, et dans des conditions bien plus désavantageuses qu'à son arrivée. Elle n'avait plus aucun point d'appui dans le vide affreux qui l'environnait. Certes il y avait là de quoi affaisser une âme moins résolue que la sienne.

Sans s'attarder à des réflexions pénibles,

Hélène essaya de puiser dans son propre fonds des éléments de résistance ; elle reprit sa vie quotidienne d'autrefois, se replaçant sous le joug bienfaisant des occupations régulières qui alors lui avaient été d'un si grand secours. Mais hélas ! ni ses travaux ni ses lectures n'eurent le pouvoir de l'absorber assez complètement pour l'arracher à elle-même. Il lui devenait impossible de s'intéresser à quoi que ce fût, et elle ne pouvait non plus s'interdire de rêver à tout ce qu'elle aimait et regrettait. Elle n'en continua pas moins cette existence sédentaire jusqu'au jour où elle lui devint intolérable. Alors le besoin de s'étourdir, de se perdre dans la foule, la jeta sans transition dans le tourbillon de la vie mondaine.

A ce moment, la saison des bains était dans tout son éclat à Arcachon. Le plaisir, sous des formes multiples, étalait aux regards tous ses attraits. Les fêtes se succcédaient sans interruption. Ce fut avec une ardeur fébrile qu'Hélène prit part à ces divertissements, si en dehors de ses habitudes et de ses goûts. Elle s'abandonna corps et âme à toutes les séductions du monde, mais toutes glissèrent sur elle sans la pénétrer.

Son talent musical, joint à sa haute distinction, à sa grâce irrésistible, lui valait bien des succès et bien des hommages, mais ni les uns ni les autres n'eurent le don de l'éblouir ou de l'émouvoir. Elle fit en pure perte des efforts inouïs pour anéantir en elle la pensée et le sentiment ; toujours la puissante individualité de Robert se dressait devant ses yeux. Une force incompréhensible l'identifiait à cet homme. Elle le retrouvait aussi vivant dans sa mémoire que le jour où ils s'étaient séparés. Sa physionomie, ses gestes et jusqu'aux moindres intonations de sa voix, tout lui apparaissait comme s'il eût été présent. Mme de Rocheville traînait partout avec elle le désir de le revoir, désir ardent, insensé, que venait encore accroître son ignorance au sujet des actions du jeune homme. Il y avait des moments où elle en voulait à Mme Revel de tenir un compte aussi rigoureux de la défense qu'elle lui avait faite le jour de son arrivée à Arcachon, lorsque, lui écrivant pour lui confier la véritable cause de son départ, elle l'avait priée de ne plus jamais lui parler de M. Ashton. Berthe s'était scrupuleusement conformée à ce désir. Dans les lettres toujours tendres, toujours affec-

tueuses qu'elle adressait régulièrement à l'exilée, celle-ci eût en vain cherché un mot susceptible de lui rappeler celui qu'elle aimait.

Hélène, dans sa correspondance, évitait elle-même de revenir sur ce sujet. Elle se gardait de toute allusion ayant trait au passé, et le ton de ses lettres faisait supposer à Mme Revel que son amie avait, en partie sinon totalement, recouvré cette paix du cœur à laquelle son retour était subordonné. Aussi sa surprise fut égale à son chagrin, quand, au lieu de la bonne nouvelle qu'elle attendait, elle reçut l'épître suivante :

Arcachon, 28 août.

« Tout souffre, tout s'agite, tout se révolte en moi ! Je sens que c'est m'imposer une tâche trop rude que de renfermer plus longtemps mes sentiments et mes douleurs. J'éprouve le besoin de les crier à quelqu'un ; et à nulle autre qu'à toi, ma chère Berthe, je ne puis dévoiler le fond de mon âme.

Depuis près de quatre mois, je me débats sous l'étreinte d'une passion inexorable, j'use mes forces dans une lutte continuelle. Dès que j'eus conscience du sentiment qui s'est

emparé de moi avec tant de violence, j'ai tout essayé pour m'en affranchir; j'ai cherché à donner un but actif à ma vie, et n'ai rien trouvé de stable. Je me suis alors tournée vers les distractions mondaines et leur ai demandé l'oubli dans un étourdissement perpétuel; je ne recueille qu'amertume et dégoût. Cet amour que je m'efforce de déraciner et qui me tient par toutes mes fibres, a atteint son plus haut degré d'intensité en raison même de la compression à laquelle je l'ai soumis. Aucune fatigue morale ni physique n'a pu jusqu'à ce jour m'en délivrer; et la loi inflexible ne me laisse pas une issue pour échapper à cette torture. Elle me force à résister jusqu'au déchirement de tout mon être. Quoi qu'il advienne, je ne peux ni ne dois céder. Il me faut contenir en moi-même toute la sève de ma jeunesse; il faut que mon cœur se détourne de ce qui le charme et l'attire. Pleine de force et de vie, je dois entrer et me reclure dans la froideur de la vieillesse, portant sur mes épaules le poids écrasant du néant, de la stérilité de mon existence. Il m'est à jamais défendu de recommencer ma vie, de me reconstituer une famille; et cela uniquement parce que j'ai eu le malheur

d'épouser un malhonnête homme. Dis-moi, les sentiments de haine que j'éprouve parfois contre la société qui me condamne à ces tourments ne sont-ils pas justifiés, ne sont-ils pas légitimes ? Car enfin, jusqu'à quel point a-t-elle le droit, cette société implacable, de mettre ainsi la main sur une créature humaine pour lui enlever des prérogatives qui lui ont été données par la nature elle-même ?

» Pourquoi ne pas introduire en France une institution qui existe dans des pays tout aussi cultivés que le nôtre? Cette question qui contient le seul remède au mal dont je souffre, et tant d'autres avec moi, s'impose à mon esprit depuis quelque temps. J'y cherche en vain une réponse satisfaisante. Quels que soient les inconvénients du divorce, ils n'égaleront jamais les maux de toutes sortes qu'entraîne la loi qu'on y a substituée, laquelle ne peut qu'engendrer beaucoup de souffrances ou produire non moins de désordres. Quel avantage trouve-t-on donc à la maintenir ? Si, comme je le crois, l'autorité de l'Eglise fait seule loi en cette matière, pourquoi obliger ceux qui ne la reconnaissent pas à s'y soumettre? Le divorce rétabli, les catholiques peuvent s'abstenir d'en user, si leur croyance

l'exige. Mais bah ! il est à supposer que leur conscience qui s'en accommode fort bien en Belgique, en Autriche et ailleurs, ne se montrerait pas plus récalcitrante ici !...

» Il y a quelques jours, en plein casino, au milieu de cette société assez mélangée des villes d'eaux ,qu'on pourrait croire peu rigide sur le chapitre des principes, la question du divorce fut incidemment soulevée. Quelqu'un ayant osé s'en déclarer partisan, un tollé général accueillit cette opinion subversive. Il va sans dire que je me tins à l'écart ; occupée à parcourir les journaux, je poursuivis ma lecture tout en prêtant l'oreille à la conversation. Quand chacun eut payé aux bonnes mœurs le juste tribut de son indignation, on se lança sur ce sujet à des plaisanteries peu faites assurément pour rehausser la vieille réputation française sous le rapport de l'esprit. Il y avait là, entre autres, un de nos députés officiels qui s'en donna à cœur joie. Mais se souvenant tout à coup qu'il était un des piliers de l'ordre, il reprit son sérieux et parla avec conviction pendant un grand quart d'heure, comme il l'eût fait à la tribune, des liens sacrés du mariage et de l'honneur des familles, qu'un retour à la législation de 1816 mettrait

infailliblement en péril. Or, personne n'ignore que ce chaud défenseur de la moralité publique mène une existence fort équivoque, pour ne pas dire scandaleuse. Il est vrai que sous le vertueux régime dont nous sommes gratifiés, cette façon de vivre est si bien passée dans les mœurs qu'il n'y a pas lieu de s'en étonner, et qu'on ne s'arrête même plus à la blâmer. Voilà précisément pour quel motif je n'ai aucun espoir de voir rétablir le divorce. Il ne peut être réclamé en effet que par des gens honnêtes, auxquels il répugne de vivre d'une manière irrégulière ; et la société actuelle s'est si bien arrangée de façon à s'en passer, qu'elle n'éprouve nullement le besoin d'y avoir recours. Il ne me reste, à moi, que la chance du veuvage. Hélas ! j'en suis réduite à désirer la mort de quelqu'un ! Ah ! ma chère, que tout cela est donc triste, et combien j'envie ton doux et calme bonheur !

» Je compte passer encore l'hiver ici, et dès le début du printemps aller te rejoindre à ta campagne. Si, d'ici-là, tu trouves une petite maisonnette à louer aux environs de la Roseraie, préviens-moi ; je ne veux plus habiter Paris.

» Adieu, ma chère Berthe ; je me repose

en ton affection, c'est un port tranquille et sûr où j'aime à m'abriter dans les mauvais jours.

» Un bon souvenir à ton mari, de nombreuses caresses à tes enfants et un baiser pour toi, voilà tout ce que la distance me permet d'offrir à mes meilleurs amis.

» A toi de cœur.

» HÉLÈNE. »

Mme de Rocheville, si franche dans l'expression de ses sentiments et de ses idées, ne crut pas devoir se montrer aussi communicative au point de vue de sa santé. Elle n'avoua pas que celle-ci, ébranlée par tant de chocs successifs, ne pouvait plus retrouver son équilibre, et allait chaque jour en déclinant. Elle était atteinte d'une de ces maladies vagues qui affectent les centres nerveux, et dont le diagnostic est si difficile à établir.

Bientôt son état, sans présenter aucun caractère de gravité, nécessita néanmoins l'intervention d'un médecin. Celui-ci fut assez clairvoyant pour discerner la véritable cause de cette débilité, de cet abattement absolu. Aussi s'attacha-t-il plus spécialement à relever le moral de sa cliente ; il conseilla des promenades au grand air, beaucoup de distractions,

et surtout une grande quiétude d'esprit, un grand repos moral. Malheureusement il ne put indiquer le moyen de le trouver, et Hélène, qui s'était précisément épuisée à cette recherche, ne se sentait plus du tout disposée à faire de nouveaux efforts pour y parvenir. Avec l'idée de son impuissance elle s'abandonna si bien d'esprit et de corps, qu'elle ne dut qu'à sa constitution primitivement saine et vigoureuse, d'échapper à de plus graves perturbations.

Par suite de cette atonie, de cet épuisement général, sa sensibilité s'était un peu émoussée. Sa pensée, qui flottait souvent dans une sorte de brume, n'allait plus guère au-delà d'un horizon très restreint. Elle se laissait vivre machinalement. Tout en elle paraissait apaisé ou plutôt anéanti, car ses traits portaient la marque d'une intense lassitude.

Par une belle matinée d'octobre, Hélène était assise dans un endroit peu éloigné, et cependant solitaire, qui lui plaisait particulièrement. Qu'on se figure sur la limite de la forêt, du côté de la mer, un léger renfoncement du sol, tout tapissé de mousse et entouré d'arbres si rapprochés les uns des autres qu'ils forment voûte au-dessus de la tête. En face,

la déclivité du terrain permet à la vue de s'étendre au loin sur le bassin maritime. C'est dans ce lieu bien abrité que la malade venait, chaque matin, respirer les émanations salines et balsamiques.

Le jour où nous l'y rencontrons, elle tenait à la main une lettre à demi froissée qui, à en juger par son état d'agitation, venait de réveiller en elle une secrète et cuisante douleur.

En voici le contenu :

« J'ai à t'apprendre un événement, ma bien chère Hélène, qui va, sans aucun doute, modifier tes projets dans un sens plus satisfaisant pour moi et pour toi aussi, j'aime à le croire. M. Ashton (pardon, la circonstance m'oblige à lever l'interdit), M. Ashton vient de quitter Paris pour aller se réinstaller en Angleterre. Nous n'avons reçu aucune confidence relative à ce départ précipité : une communication brève, il y a une huitaine de jours, et c'est tout. Je n'ai pas alors osé te la transmettre. Mais aujourd'hui je crois devoir t'avertir que la raison qui te tenait éloignée de nous n'existe plus. Reviens donc vite, ma pauvre chérie, reprendre ta place à mon foyer. Je ne négligerai rien, crois-le, pour apporter quelque allègement à ta peine. Je compte si bien sur toi

au premier jour, que je ne prolonge pas ma lettre. Nous causerons à l'arrivée.

» Au revoir, et mille tendresses.

» BERTHE »

Expliquera qui pourra ce singulier phénomène, mais Hélène éprouva à la lecture de cette lettre une des plus poignantes émotions qu'elle eût jamais ressenties. Etait-il resté, à son insu, dans l'un des replis de son cœur, un atome d'espérance que cette nouvelle vint brutalement détruire ? Qui sait ? le cœur humain renferme de si étranges mystères ! Quoi qu'il en soit, quand la grande exaltation du premier moment se fut un peu apaisée, quand l'ordre se fut un peu rétabli dans son cerveau, la décision de Robert lui parut logique et suffisamment motivée par la persistance de son refus. Mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, ce qui la désespérait, c'était le silence dont ce départ avait été précédé. M. Ashton ne devait pas ignorer sa résidence ; pourquoi ne l'avait-il pas prévenue de ses intentions ? Pourquoi surtout, avant de disparaître à tout jamais de son horizon, ne lui avait-il pas adressé le plus petit mot d'adieu ? Ce dernier adieu, il le lui fallait, elle s'y ratta-

chait, elle s'y cramponnait avec frénésie comme si son existence y eût été liée. Oui, elle écrirait à Robert pour le lui réclamer, et aussi pour le remercier d'être parti, d'avoir compris que jamais elle n'aurait consenti à revenir sur sa résolution, *jamais*. Et elle appuyait fortement sur ce mot comme pour s'en convaincre elle-même, sentant vaguement que les raisons, évoquées naguère par sa conscience pour repousser le jeune homme, avaient bien perdu de leur poids dans son esprit.

Enfin, peu à peu toutes les idées, tous les projets qui, pendant une heure, roulèrent dans sa tête, finirent par se confondre, par se noyer les uns dans les autres ; il ne lui resta bientôt plus que la perception très nette d'une souffrance établie en elle à perpétuité.

Son visage émacié, presque livide, exprimait une désolation profonde. Cependant, si elle le voulait... la délivrance était là, au fond de cette immense nappe d'eau dont le miroitement la fascinait. Mon Dieu ! qu'était la mort auprès de tout ce qu'elle endurait ? Sous l'empire d'une obsession évidente, l'infortunée finit par s'abandonner à cette sombre pensée. Ses coudes posés sur ses genoux,

son menton appuyé sur ses deux mains réunies, elle gardait une immobilité qu'on eût pu attribuer au sommeil, si ses yeux n'étaient demeurés grands ouverts, toujours fixés sur l'abîme. Tout ce qui lui restait de vie semblait s'y être concentré.

Un vent assez vif venait de s'élever; la température s'abaissa sensiblement, mais Hélène n'entendait, ne voyait et ne sentait rien. Déjà elle paraissait entrée dans les régions inconnues d'un autre monde.

— Quel insoluble problème madame Hélène cherche-t-elle donc à résoudre ? » fit tout à coup une voix grave à ses côtés.

Non, la trompette du jugement dernier résonnant à ses oreilles, n'eût pas produit sur la jeune femme un effet plus foudroyant que ces simples mots. Elle se redressa toute frémissante, et bondit sur ses pieds, en apercevant Robert à deux pas d'elle.

Alors, sans pousser un cri, sans dire une parole, dans un éclair de passion, vraie, puissante, irrésistible, elle se jeta dans ses bras. Son cœur et ses sens se soulevaient à la fois contre l'horrible compression qui les étouffait. Toutes ses idées de résistance, toutes les considérations auxquelles elle avait obéi jusque-

là, furent entraînées pêle-mêle dans cet élan spontané qui dénotait une grande puissance de sensation, et affirmait une fois de plus la force prépondérante de la nature que rien ne saurait entraver.

Là vint se briser cette volonté si bien trempée que jusqu'alors la courageuse femme avait pu trouver en elle.

XX

Le 7 septembre 1870, deux cavaliers venant en sens inverse, se rejoignirent à quelques milles de Bath, l'antique cité thermale de la Grande-Bretagne. Le plus jeune salua avec déférence et allait passer outre, mais il s'arrêta en voyant lord Clinton, haut et puissant seigneur du Royaume-Uni, manifester l'intention de l'aborder.

— Je suis charmé de cette rencontre, M. Ashton, fit le noble lord en lui tendant une main d'une finesse tout aristocratique; elle me permet de vous adresser mes sincères félicitations relativement à votre dernier tableau. Ayant suivi avec intérêt la marche progressive de votre talent, je vous vois aujourd'hui avec plaisir prendre rang parmi nos meilleurs aquarellistes.

— Je suis d'autant plus sensible à ces appréciations élogieuses, répondit le peintre en s'inclinant, qu'elles émanent d'un de nos critiques d'art les plus compétents.

— Lundi je réunis, à Clinton-Park, plusieurs de mes amis auxquels je serais heureux de vous présenter. Puis-je compter sur vous pour ce jour-là, M. Ashton ?

— Je me vois, à mon grand regret, forcé de décliner l'honneur que vous voulez bien me faire, milord. Je pars demain pour la France.

— Eh ! qu'à cela ne tienne, vous me trouverez à votre retour également disposé à vous être utile. Votre séjour à l'étranger ne sera pas de longue durée, j'imagine ; nos voisins d'outre-Manche doivent avoir actuellement si peu de loisirs à accorder aux artistes !...

— Aussi n'est-ce pas en cette qualité que je me propose de rentrer dans leur malheureux pays, mais simplement comme soldat.

— Quoi ! vous vous engagez ? s'écria lord Clinton, froissé, par cette déclaration, dans ses sentiments peu sympathiques pour la France. Je crains que vous n'arriviez trop tard, continua-t-il avec une pointe d'ironie, et que vos bonnes intentions ne restent là-bas sans

emploi. Les désastres successifs de ces derniers temps, joints à l'écroulement final de Sedan, font généralement considérer la campagne comme terminée.

— Ceux qui pensent ainsi se font une bien fausse idée du caractère germanique : la vertueuse Allemagne ne laissera pas échapper une aussi belle occasion d'écraser sa rivale, livrée sans défense par l'impéritie de ses chefs. Elle vise au cœur pour atteindre plus sûrement son but. L'armée du prince royal marche sur Paris, dont le blocus est imminent.

— C'est que le vainqueur se souvient de 1806, monsieur, et il veut infliger à son ennemi la peine du talion. Il ne faut pas perdre de vue que la guerre actuelle était contenue en germe dans toutes celles du premier empire. Enfin ! je suis de la race des sceptiques, reprit-il promptement sans laisser à son interlocuteur le temps de répliquer, et je persiste à croire que la résistance, si elle se produit chez vos amis, ne sera pas d'une tenacité bien redoutable. La nation est désarmée, et elle ne retrouvera jamais l'élan de 93 pour repousser l'envahisseur.

— J'ai meilleure opinion du peuple pour lequel je vais combattre. Je sais qu'à côté de

son humeur légère il a de nobles et solides qualités. Je crois que la source de l'héroïsme et du dévouement national n'est pas tarie chez lui, et qu'il possède encore assez de courage et d'énergie pour remonter l'abîme où l'a précipité le régime déchu. La façon dont il se raidit contre la mauvaise fortune ne prouve-t-elle pas une certaine dose de vitalité ?

— Allons ! allons ! vous êtes suspect d'une grande partialité pour nos vaniteux et frivoles voisins. Moi, j'avoue ne pas être fâché de voir leur jactance et leurs fanfaronnades châtiées aussi vertement. Quoi que vous en disiez, le peuple français est dégénéré, et il a bien mérité la leçon qu'il reçoit. Si la guerre se poursuit, croyez-moi, ne fondez pas sur le résultat un chimérique espoir.

— Je n'espère qu'une chose, milord, c'est que des efforts surhumains seront faits par toute la France pour défendre l'intégrité de son territoire ; et cela suffit pour sauver l'honneur d'un pays et pour le réhabiliter !... »

Sur ce, les deux compatriotes se séparèrent assez peu satisfaits l'un de l'autre.

Les huit années qui se sont écoulées depuis la scène que nous avons relatée dans le précédent chapitre, n'ont apporté aucun chan-

gement appréciable dans l'extérieur de Robert. Il a toujours cette tenue éminemment correcte que nous lui connaissons. On remarque seulement sur ses traits comme une légère détente ; il y a sur sa physionomie quelque chose de reposé, d'adouci, qui indique un bonheur calme et assuré.

Dès qu'il eut quitté lord Clinton, Robert mit son cheval au galop et arriva, dix minutes plus tard, devant une habitation située sur le point culminant d'une belle et riche contrée. De grands arbres, superbes et vigoureux l'abritaient de leurs cimes verdoyantes, ne laissant voir du dehors que la partie supérieure de la maison entourée d'une élégante balustrade. De la grille, on n'entrevoyait qu'une végétation puissante qui ne permettait pas au regard de s'étendre bien loin dans cette solitaire et mystérieuse demeure.

Robert contourna le mur qui lui servait de clôture, et descendit devant une petite porte qu'un domestique ouvrit de l'intérieur. Il pénétra alors dans un jardin si embaumé, si touffu, qu'il faisait éprouver, sous les rayons tamisés d'un gai soleil, une exquise sensation de bien-être et de fraîcheur. De beaux oiseaux s'y promenaient en liberté. Des corbeilles de

fleurs, aux couleurs éclatantes, émaillaient l'épais gazon des pelouses, découpées en courbes gracieuses sur le sable blanc des allées. Une rivière en miniature, alimentée par une source voisine, se frayait un passage au travers des bosquets, et allait se perdre dans un petit lac dont on apercevait la brillante surface derrière un rideau d'arbres. Çà et là, des statues en marbre blanc se détachaient vigoureusement sur le fond un peu sombre des massifs. Seuls, le gazouillement des oiseaux et le murmure de l'eau troublaient la tranquillité sereine de ce délicieux enclos, qui avait un aspect des plus séduisant.

Arrivé près de la maison, dont le rez-de-chaussée disparaissait sous des milliers de fleurs, Robert jeta un coup d'œil au travers du feuillage pourpre de la vigne vierge qui servait de store à une fenêtre ouverte sur un salon ou plutôt un *parloir*, car rien ne ressemblait moins à nos classiques salons que cette pièce dont l'agencement annonçait un goût particulier. On sentait qu'une intelligence élevée, largement accessible aux jouissances artistiques, avait présidé à cette installation pour en faire le

centre de réunion d'une famille, dont chaque membre trouvait là, à sa portée, tout ce qui pouvait l'occuper d'une façon utile ou seulement agréable.

Ce n'était cependant pas la disposition harmonieuse et confortable de cet appartement, qui faisait passer sur les lèvres de Robert un si joyeux sourire, mais bien le charmant tableau auquel il servait de cadre. Une petite fille, dont le joli visage disparaissait à moitié sous une profusion de boucles brunes, était assise près de la grande porte vitrée qui donnait accès dans le jardin. Elle cherchait à suspendre de grosses graines rouges aux oreilles d'un petit griffon, lequel aspirait si fort aux douceurs de la liberté, que l'enfant ne parvenait pas à mener à bien son entreprise. Un superbe angora, sur lequel semblable tentative avait peut-être été faite, se tenait prudemment à distance, non loin d'un baby blanc et rose qui, couché sur un divan, dormait de tout son cœur. Enfin, debout devant une table, l'aîné de la petite famille suivait attentivement, sur une carte de France, la direction que lui indiquait sa mère assise près de lui.

Dans le pur et charmant profil de cette

dernière, le lecteur a sans doute déjà reconnu Hélène. L'atmosphère de tendresse, vivifiante et saine, dont elle est enveloppée, lui a rendu sa robuste santé. En dépit, que dis-je, en raison de sa triple maternité, ses joues sont plus fraîches, ses yeux plus brillants, en un mot, son visage plus animé qu'il ne l'a jamais été durant sa première jeunesse. Cependant, l'expression de sa physionomie n'indique pas une satisfaction sans mélange. On s'aperçoit aisément que son bonheur n'est pas parfait.

Dès qu'elle entendit au dehors un pas qu'elle avait l'habitude de reconnaître entre tous, le pli soucieux de ses lèvres s'effaça, mais pas assez complètement pour que Robert, en entrant, n'en pût saisir la trace.

— Les Prussiens ont repassé la Meuse, » lui dit-elle à première vue, trahissant ainsi, malgré elle, ses secrètes alarmes.

— Je le sais, répondit-il en rendant à ses enfants leurs affectueuses caresses. Avant huit jours ils seront sous les murs de Paris.

— Oh ! mon pauvre cher pays ! » s'écria la jeune femme qui fit de vains efforts pour retenir ses larmes.

Robert vint s'asseoir auprès d'elle.

— Au début de la campagne, dit-il, je trouvais cette guerre, entreprise dans un intérêt dynastique, aussi absurde qu'odieuse, et je m'en désintéressais absolument. Tuer et risquer de se faire tuer pour voler une portion de territoire m'a toujours paru le comble de la sottise humaine. Aujourd'hui que la France a repris la direction de ses destinées, et qu'elle poursuit la guerre, non dans un esprit de conquête, mais pour défendre son droit contre la force brutale qui veut l'anéantir, j'estime que tous ceux qui lui appartiennent, de près ou de loin, ou qui ont contracté envers elle quelque obligation, doivent aller à son aide et prendre leur part de péril.

Hélène pâlit, son visage eut une contraction nerveuse, tout son corps frémit.

— Vous voulez vous engager, mon ami ?

— Puis-je oublier que vous êtes française, Hélène, et que je le suis moi-même un peu par le sang et beaucoup par le cœur? Non, n'est-ce pas ? Aussi, voyez, je n'ai pas douté de votre approbation. » Et il lui tendit tout ouverte sa feuille d'engagement dans une compagnie de francs-tireurs de Paris.

La jeune femme y jeta un coup d'œil, et son front se plissa comme sous l'impression

d'une douleur aiguë. Puis, brusquement, elle saisit et porta à ses lèvres la main de l'homme qui lui donnait ce nouveau témoignage de sa grandeur d'âme. Alors une sublime inspiration lui passa à la fois dans la tête et dans le cœur.

— Quand partons-nous ? » fit-elle d'une voix ferme et résolue, le visage soudainement éclairé par une flamme patriotique.

Robert la regarda avec stupeur.

— Quoi ! vous songeriez à m'accompagner ? lui dit-il.

— Oui, je désire m'enrôler moi aussi, non comme vous dans un bataillon de marche, mais sous le drapeau de la convention Genevoise. Moins que tout autre, mon cher Robert, je ne puis m'abstenir de payer de ma personne dans les douloureuses épreuves que traverse mon pays. J'ai trop le sentiment de mes torts envers lui pour ne pas saisir avec empressement l'occasion qui m'est offerte de les racheter. Croyez-vous donc d'ailleurs que je puisse rester tranquillement ici tandis que vous serez à vous battre à Paris ? Non ! non ! ajouta-t-elle avec force, je ne vous laisserai pas vous sacrifier seul. Je veux prendre ma part de souffrances et de dangers, et tenter d'alléger la vôtre !

— Et les enfants? » objecta Robert.

Hélène eut un tressaillement involontaire; elle se pencha vers le plus jeune qui venait de s'éveiller, l'embrassa longuement, et, quand elle se releva, son visage avait repris son expression de sombre énergie, de volonté tenace.

— A moins que vous n'en décidiez autrement, dit-elle, ils resteront ici, pendant la durée du siège, sous la garde de ma bonne et fidèle Gervaise. La confiance qu'on peut lui accorder, vous le savez, est illimitée. »

Robert n'insista pas : dès que la pensée de quitter ses enfants n'arrêtait pas leur mère, nulle autre considération n'était évidemment capable de la toucher ni de la retenir. Mais, tout affligé de cette détermination, il demeura songeur.

Quand il releva la tête et qu'il vit Hélène le front rembruni, le regard perdu dans l'espace, complétement absorbée, elle aussi, dans ses pensées, une inquiétude, qu'il avait déjà plus d'une fois ressentie, le saisit de nouveau. Il se demanda si c'était uniquement les malheurs de sa patrie qui mettaient dans ses yeux cette tristesse rêveuse, et au coin de ses lèvres ce pli d'amertume qu'il y surprenait

trop souvent. L'idée d'une autre cause lui donna un léger frisson, il se rapprocha anxieux de la jeune femme.

— Hélène, regrettes-tu ? » murmura-t-il doucement à son oreille, en lui montrant du doigt ses trois enfants délicieusement groupés à ses côtés.

— Oh ! jamais, s'écria-t-elle en se levant d'un grand élan, et lui jetant ses bras au cou, jamais je ne pourrai regretter d'avoir donné mon cœur, ma vie, mon âme tout entière à celui qui personnifie pour moi tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre. » Et, appuyant la tête sur l'épaule de son ami, elle pleura silencieusement.

Non, Hélène entourée de tous les éléments du bonheur n'était cependant pas complètement heureuse. Son éducation, ses principes, s'opposaient à ce qu'elle acceptât de gaîté de cœur la position fausse que lui avaient faite les événements, les circonstances et, plus encore, l'inévitable conséquence d'une loi qui ne l'avait autrefois sauvée d'une situation malheureuse que pour l'exposer à un péril.

Quand elle eut franchi la terrible limite qui la séparait du monde, et que, en vertu de sa résistance désespérée, elle se déclara irres-

ponsable devant sa conscience, celle-ci, toujours rigide, protesta. Elle eut beau invoquer à sa décharge toute la succession de faits qui l'avaient enlacée et entraînée, rien ne put l'absoudre entièrement à ses propres yeux, tant était puissant en elle le sentiment du devoir. Et cependant jamais, malgré les sollicitations de Robert, elle ne voulut recourir à la naturalisation pour régulariser leur union. « Non, disait-elle, ce serait renier ma patrie. Attendons du moins qu'un intérêt majeur commande et légitime cette mesure. D'ici-là, peut-être me sera-t-il permis de rentrer en France ostensiblement à votre bras et sous votre nom. »

Mais les années s'écoulèrent, trois enfants naquirent successivement sans qu'Hélène consentît à revenir sur cette décision. Seulement elle s'intéressa de plus en plus à ce qui se passait au-delà du détroit.

L'empire chancelait, la république gagnait du terrain, et elle voyait avec une suprême espérance ce nouveau régime poindre à l'horizon, car elle attendait de lui l'affranchissement et le salut. La guerre la surprit, caressant ses projets d'avenir. Elle suivit avec anxiété les péripéties de l'horrible drame. Tout

son sang français bouillonna à la lecture de nos premiers désastres. Sa patrie envahie, humiliée lui devint plus chère que jamais. Le sentiment de ses torts envers elle et le besoin de les expier se firent encore plus vivement sentir. Ce fut sous cette influence que nous l'avons vue prendre si subitement la résolution de suivre Robert, quoi qu'il pût advenir. Sa tendresse passionnée pour ses enfants, la sollicitude inquiète avec laquelle elle avait veillé sur eux jusqu'à ce jour pouvaient donner une idée de l'immensité du sacrifice qu'il lui fallait accomplir pour s'en séparer. Mais aussi, plus le sacrifice serait héroïque, et plus elle avait de chance de voir se solder à son actif le compte qu'elle avait à régler avec sa conscience.

Ce fut le 10 septembre qu'avec une fermeté stoïque Hélène et Robert quittèrent leur petite famille. Neuf jours après, ils étaient renfermés dans ce Paris qu'ils avaient quitté naguère si brillant, et qui maintenant, isolé du reste du monde, était réduit à lutter avec ses seules forces contre une puissante organisation militaire.

Nous ne décrirons pas ces lugubres journées dont chaque heure s'écoulait, pesante et

terrible, au bruit des vibrations sourdes du canon, des sifflements sinistres des obus et des balles.

Hélène, avec l'aide de quelques femmes dévouées, au nombre desquelles se trouvait Mme Revel, avait, dès son arrivée, aménagé une ambulance qui, sous son habile direction, rendit de grands services. Sa charité active et ingénieuse ne se ralentit pas un seul instant. Elle n'épargna ni sa personne ni sa fortune, et le fit simplement, silencieusement, sans ostentation.

Depuis le jour où elle vit le père de ses enfants endosser l'uniforme et partir aux avant-postes, elle vécut dans une anxiété inénarrable, et elle épuisa dans l'attente, après chaque sortie, toute la somme de douleur que peut contenir un cœur sans se briser.

Hélas ! ce qu'elle redoutait arriva : Robert fut frappé au dernier combat, dans cette journée néfaste du 19 janvier qui coûta à la France, — à part les martyrs inconnus, — deux de ses glorieux enfants, Henri Regnault et Gustave Lambert. . . . .

. . . .

La blessure d'Ashton n'était pas mortelle ; cependant, comme elle pouvait être fort longue

à guérir, aussitôt que la famine eut ouvert à l'ennemi les portes de l'héroïque forteresse, Hélène s'empressa de faire venir ses enfants. Elle loua, dans un quartier excentrique et paisible, une petite maison pour y soigner son cher malade en toute sécurité.

Là, comme en Angleterre, nos deux amis vécurent tranquilles et ignorés, accomplissant ensemble, et dans un accord toujours parfait, la rude et noble tâche d'élever leur famille. Le temps n'avait fait qu'épurer, que cimenter leur affection ; et nous savons bon nombre de ménages, très en règle avec le code, qui auraient pu aller prendre, dans cet intérieur irrégulier, une bonne leçon de fidélité et d'harmonie conjugales.

Mais c'est le propre des existences déclassées, de ne pouvoir offrir qu'une quiétude superficielle et temporaire.

Un soir, dans l'une des fréquentes visites qu'ils faisaient à leurs amis, M. et Mme Revel aperçurent un homme aux allures suspectes, qui rôdait autour de leur maison. Ayant conçu certains soupçons, le mari de Berthe alla aux informations et apprit, en peu de jours, la présence de M. de Rocheville à Paris.

Depuis cinq ou six ans, ce jésuite en robe

courte tenait un cabinet d'affaires, rue des Martyrs. A l'époque du siège, il était allé mettre prudemment sa précieuse personne à l'abri du danger sur la frontière espagnole. Revenu après la Commune, il parvint à découvrir la retraite d'Hélène, ainsi que le faisait supposer son espionnage ; or, comme il ne pouvait être animé à son égard que de sentiments très hostiles, il était urgent d'aviser, conclut M. Revel en faisant cette communication à Robert.

La première pensée de celui-ci fut d'aller provoquer le misérable qui, après s'être lâchement soustrait à ses obligations de citoyen, se préparait à user, contre celle qui avait si vaillamment rempli ses devoirs, de *tous les droits* que lui conférait son titre de mari.

Pour un esprit réfléchi ce n'était pas là une solution pratique ; M. Ashton le comprit aisément et ne s'y arrêta pas davantage. D'ailleurs, en raison de sa position indépendante, de sa fortune et de sa nationalité, le bonheur des siens n'était pas assez sérieusement menacé pour qu'il le compromît dans une pareille aventure. Il se borna donc à ramener sa famille en Angleterre.

Bien lui en prit, car le lendemain même de

son départ, M. de Rocheville, accompagné du commissaire de police du quartier et d'un officier de paix, se faisait ouvrir la porte de l'appartement qu'il avait occupé. Mais, grâce à la prévoyance et à la prompte décision de Robert, il n'eut pas la suprême jouissance de faire constater l'adultère, de traîner devant les tribunaux et de voir condamner à une peine infamante, en compagnie de voleuses et de prostituées, la femme dont le plus grand tort était de porter son nom.

Avec quelle satisfaction cependant il eût atteint du même coup, au nom de la morale et sous la protection des lois, les trois petits enfants et l'honnête homme qui venait de verser généreusement son sang pour la défense de notre sol. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Hélène accepta de nouveau un exil qu'elle croyait provisoire. Le gouvernement actuel avait fortifié ses espérances, par rapport au divorce ; elle était convaincue que des légistes républicains ne pouvaient se montrer hostiles à une mesure si essentiellement humanitaire.

Malheureusement, sous tous les régimes, ceux qui ne sont pas atteints par les abus restent longtemps sourds aux réclamations des victimes. Aussi Hélène attend-t-elle encore.

FIN

Angers, imp. A. DEDOUVRES.

Collection gr. in-18 jésus à 3 fr. et 3 fr. 50 cent. le volume

	Vol.
GUSTAVE AIMARD	
Les Vauriens du Pont-Neuf	3
Le Chasseur de Rats	2
Les Coupeurs de Routes	2
ALBÉRIC SECOND	
Le Roman de deux Bourgeois	1
PHILIBERT AUDEBRAND	
César Berthelin	1
L'Enchanteresse	1
ALFRED ASSOLLANT	
Le plus hardi des Gueux	1
Nini	1
Le Vieux Juge	1
XAVIER AUBRYET	
Chez Nous et chez nos Voisins	1
ELIE BERTHET	
L'Incendiaire	1
Le Sauvage	1
Les Cagnards	1
ADOLPHE BELOT	
Une Joueuse	1
La Sultane parisienne	3
Les Étrangleurs	2
F. DU BOISGOBEY	
Les deux Merles de M. de Saint-Mars	2
La Vieillesse de M. Lecoq	2
L'Epingle rose	3
GONTRAN BORYS	
Le Cousin du Diable	2
Le Beau Roland	2
ALEXIS BOUVIER	
Le Domino Rose	1
EDOUARD CADOL	
Rose	1
Le Cheveu du Diable	1
CHAMPFLEURY	
Le Secret de M. Ladureau	1
La Petite Rose	1
EUGÈNE CHAVETTE	
Aimé de son Concierge	1
Nous marions Virginie	1
Le Roi des Limiers	1
JULES CLARETIE	
La Maison Vide	1
Le Train 17	1
Le troisième Dessous	1
C. D'AMEZEUIL	
Miss Putiphar	1
ERNEST DAUDET	
La Petite Sœur	1
Zahra Marsy	1
L'Aventure de Jeanne	1
ALPHONSE DAUDET	
Robert Helmont	1
Jack	2
ALBERT DELPIT	
Le Mystère du Bas-Meudon	1
La Famille Cavalié	2
CHARLES DESLYS	
Le Serment de Madeleine	1
La Dot d'Irène	1
Sœur Louise	1
CHARLES DEULIN	
Les Contes de ma mère L'Oye	1
Contes du roi Gambrinus	1
Histoire de Petite ville	1
E. ENAULT	
Mlle de Champrosay	1
Gabrielle de Célestange	1
H. ESCOFFIER	
La Vierge de Mabille	1
Chloris la Goule	1
XAVIER EYMA	
Les Amoureux de la Demoiselle	1
FERDINAND FABRE	
Barnabé	1
La Petite Mère	4
P. FEVAL	
Le Chevalier de Keramour	1
Douze Femmes	1
OCTAVE FÉRÉ ET E. MORET	
Le Médecin confesseur	1
Les Millionnaires de Paris	1
FERVAQUES	
Durand et Cie	2
Sacha	1
EMILE GABORIAU	
Le Petit Vieux des Batignolles	1
L'Argent des Autres	2
La Corde au Cou	1
L. M. GAGNEUR	
Les Crimes de l'Amour	1
Les Droits du Mari	1
Les Vierges Russes	1
EMMANUEL GONZALÈS	
La Servante du Diable	1
La Vierge de l'Opéra	1
GOURDON DE GENOUILLAC	
L'Homme au Veston bleu	1
Une Vie d'Enfer	1
CONSTANT GUÉROULT	
L'Héritage tragique	1
La Tabatière de M. Lubin	2
CH. JOLIET	
Les Filles d'Enfer	1
Roche-d'Or	1
ARMAND LAPOINTE	
Bataille d'Amoureuses	1
Les Sept Hommes rouges	1
JULES LERMINA	
Les Loups de Paris	3
Les Mille et une Femmes	2
A. DE LESCURE	
La Dragonne	1
LUBOMIRSKI	
Par Ordre de l'Empereur	2
Les Viveurs d'hier	1
HECTOR MALOT	
Le Docteur Claude	2
Cara	1
Sans Famille	2
CATULLE MENDÈS	
Les Folies Amoureuses	1
La Demoiselle en Or	1
CHARLES MÉROUVEL	
Le Péché de la Générale	1
XAVIER DE MONTÉPIN	
Le Chalet des Lilas	2
Le Médecin des Folles	5
Le Parc aux Biches	2
A. PERCEVAL	
La Maîtresse de M. le Duc	1
La dot de Geneviève	1
PAUL PERRET	
L'Ame murée	1
Hors la Loi	2
CAMILLE PÉRIER	
La Pomme d'Éve	1
PONSON DU TERRAIL	
Les Voleurs du Grand Monde	7
Le Filleul du Roi	2
TONY RÉVILLON	
La Séparée	1
Noémi	1
MARIUS ROUX	
La Poche des Autres	1
Eugénie l'Amour	1
EMILE RICHEBOURG	
Andréa la Charmeuse	2
Deux Mères	2
La Dame voilée	1
PAUL SAUNIÈRE	
Le Legs du Pe[illegible]	[illegible]
Flamberge	[illegible]
Mamzell' Rossignol	[illegible]
AURELIEN SCHOLL	
Les Amours de Cinq minutes	1
Les Scandales du Jour	1
ANAIS SEGALAS	
Les Mariages dangereux	1
A. SIRVEN ET LE VERDIER	
Le Jésuite Rouge	1
LÉOPOLD STAPLEAUX	
Le Roman d'un Père	1
Les Cocottes du Grand Monde	1
PIERRE VÉRON	
Le nouvel Art d'aimer	1
Les Mangeuses d'homme	1
VICTOR TISSOT ET AMÉRO	
La Comtesse de Montretout	1
Les Mystères de Berlin	1
PIERRE ZACCONE	
L'Homme des Foules	1
La Vie à outrance	1
Le Fer Rouge	1

